

63

JULIE
DE S.T-OLMONT.

III.

JULIE DE S.T-OLMONT,

OU

LES PREMIÈRES ILLUSIONS DE L'AMOUR;

PAR MADAME ****.

TOME TROISIEME.

PARIS,

DENTU, Imprimeur - Libraire, quai des Augustins, n.° 22;
Et Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XIII. — 1805.



JULIE
DE SAINT-OLMONT.

SUITE DE LA LETTRE LIV.

Sophie à Julie.

7 Février.

« Je fus présentée à la compagnie comme une fille de condition à qui la princesse prenait beaucoup d'intérêt. Les louanges et les caresses me furent prodiguées. Je ne pouvais avoir nul usage du monde, et je me sentais gênée de mon ignorance; il est si aisé de paraître ridicule quand on diffère entièrement des autres.

« Un moment de réflexion me suggéra un parti fort sage : je résolus d'observer tout et de garder le si-

lence, jusqu'à ce que je fusse en état de parler comme tout le monde. Ceux qui ne parlent point, ordinairement n'écoutent guère. Non-seulement je sentis que je devais toute mon attention à ceux qui composaient la société où j'étais admise, mais encore que c'était le seul moyen de me former le ton et le goût. Quand on voit sur votre physionomie que vous avez bien saisi ce qui a été dit, à peine s'aperçoit-on que vous ayez gardé le silence; et si c'est le seul moyen de s'instruire, c'est encore celui de ne jamais se compromettre. Ce plan me réussit à merveille. Ma réserve m'attira de la considération; et malgré mon ignorance, je ne fus jamais déplacée au milieu d'un monde qui m'était si nouveau.

« La vie que je menais chez madame de M... était un enchantement continuel. Devenir tout-à-

coup l'objet des égards, quand toujours on a été compté pour rien, c'est un changement dont la douceur ne peut se comprendre qu'en l'éprouvant. Les bontés de ma bienfaitrice augmentaient journellement, et je m'attachais à elle avec le sentiment le plus passionné. Elle avait beaucoup d'esprit et s'exprimait avec une grâce infinie. J'étais ravie de l'entendre ; et les applaudissemens qu'elle recevait me touchaient plus que s'ils m'eussent été personnels.

« On m'adressait beaucoup de galanteries ; je les recevais avec politesse ; mais je ne les accueillais pas de manière à les encourager. La coquetterie m'est étrangère ; et je sentais que mon défaut de fortune m'ôtant tout espoir de former un établissement convenable à ma naissance, il ne m'était pas permis d'autoriser par la moindre complai-

sance le goût qu'on pourrait prendre pour moi. Je fus donc aussi réservée avec les hommes qu'il est possible de l'être sans pédanterie.

« Je causais tous les matins avec la princesse, et alors je ne m'observais plus ; je me laissais entièrement aller à mon naturel, et elle paraissait contente de mes réflexions et de mes sentimens.

« Dès les premiers jours de mon arrivée au château, elle avait écrit à madame Dansire d'une manière très-polie, mais en lui faisant sentir qu'elle ne lui reconnaissait aucun droit de me contraindre. En louant sa générosité, elle approuvait ma répugnance pour un engagement éternel, et finissait par lui demander la permission de prendre sa place auprès de moi. Elle paierait ma pension dans un couvent qui serait mon asile, mais où je ne ferais point de vœux.

« La réponse de madame Dansire se fit un peu attendre ; peut-être avait-elle été long-tems à recevoir la lettre de la princesse, parce qu'il avait fallu, ne sachant point son adresse, en charger l'abbesse. Quoi qu'il en soit, cette réponse, en renfermant tous les témoignages de considération qu'on ne pouvait refuser à madame de M..., marquait de l'humeur et du dépit de me voir soustraite à son autorité. Mais une parente éloignée n'avait pas le droit de me priver des bontés et de la société de la princesse ; il fallait donc céder, et cela choquait madame Dansire.

« Trois mois s'étaient passés comme un jour, et je voyais arriver le moment du départ de la princesse avec bien de la peine. Notre séparation m'affectait encore plus que la privation des amusemens, et l'ennui du couvent où il fallait rentrer,

« Jusque-là, personne n'avait encore intéressé mon cœur; mon amitié pour ma bienfaitrice le remplissait entièrement. Nous n'avions plus qu'un mois à rester à la campagne, quand M. le comte d'Elmont se fit présenter à la princesse; il venait de s'établir dans une ville voisine du château, où le régiment qu'il commandait était envoyé en garnison. Dès le premier moment, il plut à tout le monde; on l'engagea à revenir souvent; les louanges de son esprit, de sa figure, de son maintien, occupèrent toute la soirée. Pendant sa visite, je travaillais, en rêvant au regret de quitter mon amie, et j'avais fait peu d'attention à lui. De son côté, il n'avait pas paru me remarquer. Plus il vint au château, et plus on désira de l'y revoir, de manière qu'il s'accoutuma à y passer des semaines entières. A une lieue de la ville, où était

son régiment, il y allait les matins, quand son devoir l'exigeait. Des affaires qui survinrent à la princesse, me donnèrent la joie de voir notre séjour prolongé de plusieurs mois.

« Cependant M. d'Elmont, dès qu'il fut un peu familier dans la maison, commença à me témoigner beaucoup d'égards; je sus qu'il s'était informé avec intérêt de tout ce qui me concernait, et je vis avec reconnaissance son respect et son amitié s'accroître par la connaissance de mon infortune. Il arrêtait souvent les yeux sur moi, avec la tendresse d'un ami qui plaignait ma destinée, mais jamais il ne louait ma figure. Quoique je sois peu sensible aux flatteries, je ne pouvais m'empêcher de m'étonner qu'il fût le seul qui ne m'adressât pas une galanterie; c'était l'intérêt d'un frère, d'un ami, et jamais autre

chose. Quoique je n'eusse pas d'expérience d'un autre sentiment, les romans que la princesse m'avait permis de lire, les empressemens qu'on m'avait montrés, et ma propre sensibilité, m'avaient donné quelques idées de l'amour. Je crois d'ailleurs qu'on le devinerait, si on n'en avait jamais entendu parler. Souvent j'étais mortifiée que M. d'Elmont ne s'empressât pas auprès de moi comme les autres; mais quand je venais à songer qu'il faudrait repousser ses soins s'ils étaient trop marqués, je me sentais heureuse qu'il me laissât par son ton avec moi, la liberté de vivre familièrement avec lui. J'étais sans cesse occupée de ces idées; je donnais à ma parure une attention qui ne m'était pas ordinaire; je pensais qu'en renouvelant ma figure par divers ajustemens, j'obtiendrais qu'il me dît une fois qu'il me trou-

vait bien. Ce desir, quelque tourmentant qu'il fût, ne me paraissait autre chose que l'intérêt qu'on mettrait à une gageure. Cent fois je tentai, par mes discours, de l'engager à me dire quelques mots obligeans ; je louais la beauté, je parlais de ses avantages, tout était inutile ; il ne me répondait que par des éloges sur l'excellence de mon caractère. J'observai avec soin s'il avait plus de galanterie pour les autres femmes : quoique ce ne fût pas son genre, je vis avec peine qu'il adressait des louanges à celles qui en méritaient ; un jour entr'autres, il dit des choses si obligeantes à une jeune femme du voisinage sur la beauté de son teint et la finesse de sa taille, que j'en fus vivement blessée. Je devins triste et rêveuse, sans savoir pourquoi. Portée à réfléchir, je voulus me rendre compte d'une situation d'esprit si bizarre.

Est-ce que je devenais coquette ou envieuse ? Ces défauts avaient toujours été si loin de mon cœur ! Mais si mon caractère s'était perverti, d'où vient M. d'Elmont était-il le seul qui m'en fît apercevoir ? C'était apparemment parce qu'il était plus aimable et meilleur juge que les autres, que je me sentais piquée de n'avoir pas son suffrage ; ce sentiment venait d'un amour-propre très-blâmable, je résolus de m'en corriger.

« Cependant j'attachais tant de valeur au goût de M. d'Elmont, que je vins à me persuader que ma figure était désagréable, puisqu'elle ne lui plaisait pas. Alors je la jugeai indigne de mes soins, et loin de chercher à l'orner comme auparavant, je me fis un plaisir et un devoir de rester toujours dans le plus grand négligé. J'aurais trouvé ridicule de donner des soins à une

figure que M. d'Elmont ne trouvait pas digne d'être regardée. Ma négligence fut portée si loin, que la princesse m'en fit un reproche. Je répondis avec toute l'humilité que j'avais acquise; mais M. d'Elmont, sans écouter ce que je disais, s'écria avec le sentiment le plus vif: Ne la grondez pas, Madame; rien n'est si touchant qu'une belle personne sans parure; eh, qui jamais eut le droit de s'en passer comme mademoiselle Dercour? Ces paroles me transportèrent d'une joie qu'on ne peut exprimer. Je rougis, je fus troublée; je me sentis heureuse, il me semblait que je n'étais plus la même. L'éloge que je venais de recevoir m'élevait dans ma propre opinion; je me raccommodai avec mon visage, et, loin de l'humilité qui était devenue mon partage, j'eus besoin de me défendre d'un excès d'amour-propre, en songeant que

M. d'Elmont me trouvait belle. J'aurais voulu rester toujours dans ce négligé qui m'avait attiré des paroles si douces ; mais il fallait aussi plaire à la princesse, qui voulait que je fusse bien mise. Pour accorder deux intérêts qui m'étaient si chers, je résolus, ne pouvant rester négligée, de ne me parer jamais qu'avec négligence.

« Je parle à une personne savante sur les riens qui sont de grandes affaires en amour. Ma chère Julie n'ignore pas combien les plus petites choses deviennent importantes pour ceux qui aiment. Mon cœur était touché bien long-tems avant que je ne m'en aperçusse. Quand M. d'Elmont allait passer quelques jours à son régiment, tout me paraissait changé par son absence. Dès qu'il arrivait, ma gaîté reparaissait. Sans en deviner la raison, je sentais qu'il fallait cacher mon

plaisir et ma peine ; mais je réussis bien mal, quand je me vis près de l'époque où madame de M... devait retourner à Paris ; je devins mélancolique ; la présence du comte n'empêchait pas ma tristesse ; le plaisir de le voir était continuellement troublé par la pensée que bientôt je ne le verrais plus. Cependant ses sentimens n'avaient point changé de forme, et l'éloge dont j'avais été si touchée ne s'était jamais renouvelé. Un jour que le tems était encore beau, on entreprit une grande promenade ; au retour, je me trouvai fatiguée ; M. d'Elmont m'offrit son bras ; j'allais plus lentement que les autres ; cela nous sépara un peu de la compagnie. J'attendais qu'il parlât, car je n'osais que bien rarement lui adresser la parole la première. Après quelques momens de silence, il me dit : Je suis affligé, Mademoiselle,

de vous voir si triste ; je conçois qu'il est fâcheux de se séparer d'une amie comme madame de M... Peut-être aussi votre retour au couvent vous parait-il désagréable. Si bien faite pour le monde, la solitude doit vous effrayer. — Je ne la crains point, Monsieur ; il faut se soumettre à sa destinée, et s'appliquer à la rendre heureuse dans tout ce qui dépend de soi ; mais je suis vivement affectée de me séparer d'une personne qui me comble de bontés, et que j'aime autant qu'elle est aimable. — M. d'Elmont s'arrêtait de tems en tems, et me regardait comme s'il eût voulu saisir toutes mes pensées. Il continua : Que de raison et de sensibilité ! que vous êtes intéressante ! jamais on ne réunît tant de solidité à tant de grâces. Plus j'ai le bonheur de vous voir et plus vous m'étonnez ; je voudrais avoir une sœur qui vous

ressemblât, mon bonheur serait de ne jamais la quitter. — Ah, Julie! comme ce souhait glaça mon ame! je restai en silenee; il poursuivit: Je ne vous demanderai point la permission d'aller vous voir au couvent; mon respect arrête mes desirs, mais j'espère, Mademoiselle, que vous ne trouverez pas mauvais que j'envoie souvent savoir de vos nouvelles pendant que je serai dans ce pays. L'été prochain vous reviendrez ici, et j'avancerai mon retour à mon régiment. Comment ne serais-je pas impatient de retrouver la personne la plus aimable que j'aie jamais vue? — Il me regardait avec une tendresse bien plus expressive que ses paroles; mais, comme s'il eût craint de me dire des choses trop obligeantes, il appela, sans prétexte et sans raison, un homme de la compagnie qui était resté derrière nous. J'en fus si piquée, que

je retirai le bras que je lui donnais, en disant qu'à présent je pouvais marcher seule.

« Un sentiment impérieux me faisait agir, sans que je pusse me rendre compte du motif de mes actions. Mon habitude de raisonner était en défaut; j'avais beau m'examiner, je ne me connaissais plus; je cédais à une puissance invisible qui me menait à son gré. Souvent j'étais mécontente de M. d'Elmont, et si on m'eût demandé pourquoi, il m'aurait été impossible de le dire. Je me trouvais injuste, bizarre, mais mon aveuglement subsistait toujours.

« Cependant, me direz-vous, il est bien étonnant qu'ayant, par vos lectures, quelques idées de l'amour, vous ne vissiez pas plus clair dans votre propre cœur. Cela peut être singulier; mais il n'en est pas moins vrai qu'alors il ne m'était jamais

venu dans la tête qu'il fût possible que j'aimasse un homme que je ne pouvais pas épouser, et dont je n'étais point aimée. Vous voyez, ma chère Julie, que ma raison ne doit plus vous paraître redoutable; la faiblesse et l'amour ne se séparent guères.

« Le fatal jour du départ arriva. Ah, qu'il fut douloureux ! Je pleurai beaucoup; la princesse voulut me ramener au couvent. M. d'Elmont demanda permission de nous suivre; on parla peu pendant la route. J'avais le cœur si serré, qu'il m'eût été impossible d'articuler une parole. Madame de M... était fâchée de me quitter, et le comte se conformait à notre tristesse. Quand j'aperçus les murs du couvent, ma douleur éclata; mes larmes, que j'avais retenues, coulèrent avec abondance; je pris les mains de la princesse, je les baisai; je la remer-

ciai de ses bontés, et la suppliai de ne pas oublier la pauvre Sophie, qui allait la regretter à tous les momens du jour. Il me sembla que M. d'Elmont avait les larmes aux yeux, mais je n'en fus pas assez sûre pour y trouver de la consolation. Il baisa la main de la princesse, et, comme je la tenais encore, ses lèvres s'arrêtèrent un peu sur les miennes; je ne sus pas si c'était par hasard ou par amitié. Il m'assura de son attachement, la porte fatale s'ouvrit, et je fus séparée de tout ce que j'aimais au monde.

« La princesse me recommanda à madame l'abbesse; elle me dit encore adieu à son parloir, et partit.

« Quand je me retrouvai seule dans cette chambre qu'on m'avait préparée par les ordres de madame de M..., je me crus abandonnée du monde entier. Une morne tristesse s'em-

para de moi ; mon cœur était navré de n'avoir là personne que je pusse aimer. Je doute que le prisonnier qu'on enferme éprouve un sentiment plus pénible que celui que j'eus en ce moment ; vainement entreprendrais-je de le faire comprendre. On ne se représente qu'imparfaitement ce qui se passe dans l'ame des autres ; il faudrait être précisément à la même place et y porter les mêmes pensées, pour pouvoir véritablement s'entendre.

« Je m'affligeai beaucoup pendant plusieurs jours ; je croyais ne pleurer que ma bienfaitrice, mais l'image de M. d'Elmont venait se joindre à la sienne, et souvent je ne pensais qu'à lui. Quand je fus un peu remise, j'allai rendre des visites dans la maison ; l'abbesse me reçut avec une politesse tout-à-fait gracieuse, et mes compagnes me traitèrent avec une sorte de

cérémonie. Avoir un appartement à part, est une grande distinction dans une maison religieuse, surtout aux yeux des pensionnaires, car, communément, on respecte tout ce qui fait envie.

« Je résolus de m'occuper pour distraire ma tristesse. Madame de M.... m'avait laissé des livres, et donné la permission d'en demander au château ; elle avait même eu la bonté de m'arranger un plan de lecture ; et, pour que les choses que j'apprendrais se classassent mieux dans ma tête, j'en faisais des extraits ; j'y joignais des réflexions sur les faits dont j'avais été frappée. Pour me délasser du travail, je lisais les poëtes et les pièces de théâtre : chaque heure avait sa destination. J'en passais deux à la promenade, ou à rendre des devoirs à l'abbesse, quand la pluie m'empêchait de sortir. Le partage du

tems le fait couler fort vîte, et on ne s'use sur rien, quand on varie ses occupations.

« J'aurais désiré d'être toujours en solitude ; mais il fallait être honnête avec les personnes de la maison ; car, pour être bien avec soi-même, il faut avoir rendu ce qu'on doit à chacune de ses relations.

« Si je ne pouvais être heureuse dans l'absence des personnes que j'aimais, du moins j'étais assez tranquille. L'étude jetait de l'intérêt sur toutes mes journées ; je les recommençais avec plaisir, et les finissais avec la satisfaction de les avoir bien employées.

« Dans le calme de la retraite, j'avais eu le loisir d'examiner mes sentimens, et je ne me dissimulais plus l'inclination que M. d'Elmont m'avait inspirée. Si j'étais quelquefois affligée qu'il n'y répondît pas,

l'impossibilité de m'unir à lui, me consolait de ne pas lui plaire autant que je l'aurais désiré. Je trouvais si juste de l'aimer, je prenais tant de satisfaction à lui rendre cette justice, que le voir, l'entendre, le choisir pour le but secret de toutes mes pensées, me paraissaient une félicité. Cette espèce d'amour, qu'on regarde ordinairement comme malheureux, ne laisse pas que d'avoir un grand charme. Pour une ame naturellement paisible, combien ce sentiment porte de douceur dans la solitude! C'est une idée qui se mêle à tout, qui répand de l'intérêt sur tous les objets: ah! quelle douce compagnie que l'image de celui qu'on aime! Il faut, ma chère Julie, que je vous fasse le portrait du seul homme qui m'ait jamais intéressée.

« M. d'Elmont est bien fait; il a l'air noble, les manières aisées,

une figure aimable, et sur-tout une belle physionomie. Il inspire la confiance et l'estime, avant qu'on ait eu le tems de savoir s'il les mérite. Je suis persuadée que, même au premier aspect, personne ne s'est jamais avisé d'avoir un doute sur sa loyauté. Une raison forte et éclairée est la base de son caractère et de toutes ses actions ; il est sensible, mais jamais exalté. Son humeur est égale ; son esprit, plus solide que brillant, intéresse toujours. Sa conversation profite de tout le charme de son caractère : supérieur aux petitesses de l'amour-propre, il n'attache nulle importance à ce frivole avantage d'avoir raison sur les opinions qu'on agite en société. Jamais la contradiction ne le blesse ; et s'il défend son avis, c'est d'une manière si douce, il fait tant de cas des objections qu'on lui oppose, il y donne tant d'atten-

tion, que ses adversaires doivent s'estimer davantage en sortant de discuter avec lui. Grand dans ses sentimens, et naturel dans ses expressions, il plaît à tout le monde : enfin, si on voulait, sous quelque rapport que ce fût, s'associer à quelqu'un pour passer sa vie, c'est M. d'Elmont qu'il faudrait choisir pour la rendre heureuse. Amour, inclination à part, ce sera toujours l'être dont le commerce sera le plus sûr et le plus agréable. Il n'est point de père qui ne désirât un tel fils ; point de sœur qui ne fît des vœux pour avoir un semblable frère ; point de femme . . . . . Mais je n'ai pas le courage d'achever.

« Ma bienfaitrice m'écrivait souvent ; je parcourais ses lettres avant de les lire, je cherchais le nom du comte et l'y trouvais bien rarement, encore n'était-ce que pour des choses indifférentes.

« Madame Dansire, piquée que j'eusse accepté une autre protection que la sienne, ne m'écrivait plus, elle fit seulement demander de mes nouvelles à l'abbesse. M. d'Elmont s'en était informé souvent, et, comme c'était tout ce qu'il pouvait faire pour moi, j'en avais beaucoup de reconnaissance.

« Cependant, le tems s'écoulait, mes beaux jours allaient revenir; dans peu de mois, j'allais revoir tout ce que j'aimais. La princesse reviendrait au commencement de l'été. Quand j'aperçus le premier verd aux arbrisseaux, mon cœur tressaillit de joie, comme à l'annonce d'une bonne nouvelle. Enfin, le printems arriva, il n'y avait plus guère à attendre : c'est une chose étonnante, comme l'impatience augmente à mesure que le bonheur approche! Est-il loin, on se modère, on sent qu'on ne peut

encore y atteindre. Si on languit, c'est avec tranquillité ; mais dès qu'on voit derrière soi la moitié de l'espace qu'on avait à parcourir, l'agitation commence, et ses progrès s'accroissent jusqu'à ôter tout repos. Je ne dormis point tous les derniers jours de mai. Le 2 juin, à dix heures du matin, une voiture entra dans la cour ; je courus à la fenêtre, une des femmes de la princesse me fit demander ; elle apportait un billet à madame l'abbesse, pour lui demander permission de m'emmener. Mes préparatifs étaient faits d'avance, j'étais transportée du plaisir de revoir ma bienfaitrice, le cœur me battait de la joie de retrouver M. d'Elmont, et de la crainte qu'il ne fût pas au château. Je n'osai faire de question sur ce sujet, pendant la route. Il n'était point arrivé ; et je ne sais ce que je serais devenue, si madame de M...

n'eût pas dit qu'elle l'attendait le lendemain. Il arriva ; je n'osai le regarder, quoique j'eusse bien envie de le voir ; pour lui, il n'était point embarrassé, et me témoigna le plus tendre intérêt d'un air si franc et si ouvert, qu'il était impossible d'y voir autre chose que de l'amitié. Cependant, ses soins augmentèrent ; il s'occupait de moi continuellement, approuvait tout ce que je disais, et me louait à tout propos.

« Un jour que l'on dansait au château, je résistai aux prières de madame de M..., pour me livrer à un exercice pour lequel je n'avais point de goût. On craint de se montrer d'une manière désavantageuse aux yeux de ceux à qui on veut plaire. Jamais je n'avais eu de maître. M. d'Elmont, quoiqu'il n'aimât pas la danse, me pria de danser avec lui : comment l'aurais-je re-

fusé? D'abord, la timidité me fit beaucoup souffrir; mais l'air animé du comte, le plaisir qui brillait dans ses yeux, me firent bientôt m'oublier moi-même pour ne voir que lui. J'ai le tact très-fin pour la mesure; je ne tremblais plus, j'étais animée; et j'oubliais tellement que je dansais mal, que sûrement je dansai avec beaucoup d'expression. Nous prîmes goût à cet exercice, et il faut convenir qu'il y a beaucoup de plaisir à danser avec celui qu'on aime.

« Que j'étais heureuse, ma chère Julie! Les douceurs du présent m'ôtaient toute prévoyance pour l'avenir; mon cœur en était si rempli, que je ne voyais rien au-delà du tems actuel. Je n'avais plus besoin que le comte m'aimât d'une autre manière. S'il n'avait que de l'amitié, cette amitié était si tendre qu'elle remplissait tous mes vœux.

« Pendant quelques jours nous

restâmes tous trois seuls au château. Une après-midi, qu'il survint une affaire à la princesse, elle me donna une de ses femmes pour me suivre à la promenade. M. d'Elmont demanda et obtint la permission de m'accompagner. Cette femme s'étant arrêtée un moment pour cueillir des fleurs, le comte profita de son absence pour me donner un billet : étonnée, je recule, ne croyant pas devoir le prendre. — Ah ! Sophie, me dit-il avec un mouvement très-expressif, est-il possible que vous doutiez du respect de votre meilleur ami? — Je rougis de ma méprise; et toute honteuse de l'avoir traité comme un amant, je pris le billet; il n'était que ployé, et sans cachet; circonstance qui me confirma ma sottise, et l'aggrava à mes yeux. J'étais dans un embarras qui, pour la première fois, me fit souhaiter d'être loin du

comte. J'abrégeai la promenade, et courus m'enfermer dans ma chambre.

« Ma confusion était au comble; je ne pouvais songer au rôle que je venais de jouer, à l'idée que M. d'Elmont aurait conçue de ma sotte vanité, sans me détester, sans verser des larmes; j'aurais voulu ne jamais rencontrer ses yeux; j'aurais voulu me cacher dans un désert. J'avais jeté ce papier sur ma table; je dédaignais de le lire: c'était sûrement une chanson dont j'avais demandé une copie la veille.

« Dans mon dépit, je résolus de ne point redescendre, et de faire dire que j'étais malade: cependant, après m'être bien tourmentée, je revins au billet, je l'ouvris, et jugez quelle fut ma surprise, en lisant ce qu'il contenait:

« Je n'ai vu que vous, Mademoi-

selle, qui m'ayez paru vraiment digne d'attacher et de fixer le cœur d'un homme honnête et sensible. Je ne parlerai point de vos charmes ; quelque impression qu'ils aient produit sur moi, j'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, d'en détourner mon attention, pour admirer en vous des qualités plus solides. Aucune de vos vertus ne m'est échappée ; tout en vous, Sophie, attache mon ame et satisfait ma raison. C'est à la raison que j'ai toujours tâché de soumettre ma conduite ; c'est elle que je m'étais prescrit de consulter dans un engagement d'où dépendent le bonheur et le repos du reste de mon existence ; c'est elle, aimable Sophie, qui me fait souhaiter de trouver en vous la compagne de ma vie, et m'engage à solliciter de tous mes vœux une union qui, si vous daignez y consentir, va m'assurer une

félicité que je ne puis trouver qu'en vous.

« Assez heureux pour n'être pas obligé de consulter, en me mariant, des considérations de fortune, combien ne le serai-je pas davantage, si vous me donnez le droit de vous faire partager des avantages dont je ne sentirai qu'alors tout le prix.

« Indépendant et maître de mes actions, je ne dois à mes parens que d'associer leur nom à un nom respectable : daignez l'honorer ce nom, en vous unissant à moi, intéressante Sophie, et vous serez sûre de toute leur reconnaissance. Enfin, dites un mot, et vous me rendrez le plus heureux des hommes. Je croirais manquer au respect que je vous dois, si je me livrais à vous exprimer les sentimens que vous m'avez inspirés, avec la chaleur et la tendresse qui sont dans mon cœur : en prenant la liberté de

vous écrire, j'ai dû m'imposer un langage austère.

« Si vous ne rejetez pas mes vœux, permettez-moi de les faire connaître à la princesse ; je n'ai pas voulu lui parler avant d'avoir votre aveu : si j'ai le malheur de vous déplaire, je ne veux pas vous exposer à être tourmentée par ses prières.

« L'aimable Sophie est trop vraie pour ne pas s'expliquer d'après son cœur ; et si elle ne sent pas qu'un jour elle puisse répondre à mes sentimens, elle m'ordonnera de garder le silence, alors je louerai sa franchise : et, en ne me plaignant que de mon sort, je serai toute ma vie son plus fidèle ami.

« Si j'étais assez heureux pour que Sophie daignât accepter ma main, je la supplie d'avoir la bonté d'écrire seulement ces mots : Je vous permets de parler à mon amie. Ce que je demande ne sort pas des rè-

gles de la plus sévère bienséance. Jamais je ne demanderai à Sophie aucune grace que sa délicatesse puisse condamner : n'est-ce pas sa vertu et sa modestie qui m'attachent encore plus que ses charmes ? Je n'ai pas besoin de vous dire, Mademoiselle, avec quelle impatience j'attendrai une réponse qui va décider de mon sort. »

« Jugez, ma chère Julie, de tout ce que je dus éprouver à la lecture de cette lettre ; je fus obligée de la relire plusieurs fois, pour me convaincre de la réalité de ce qu'elle contenait.

« Dans la triste position où j'étais, il ne m'était jamais venu dans l'esprit que M. d'Elmont pût songer à m'épouser. Cet événement était pour moi au rang des choses impossibles, qu'on ne s'avise même pas de désirer : le voir, l'entendre,

lui inspirer de l'amitié, était le terme de toutes mes espérances.

« Apprendre qu'il m'aimait eût suffi pour ma félicité ; mais il voulait encore épouser la pauvre Sophie, malgré son infortune. Son choix m'élevait au-dessus de moi-même : quelle perspective de bonheur s'ouvrait devant moi ! Le comte était trop aimable pour que je songeasse au rang et à la fortune dont j'allais jouir : être unie à lui, le voir sans cesse, contracter le devoir de lui montrer combien je l'aimais, voilà ce qui me ravissait.

« Quelle différence de la disposition où j'étais en entrant dans ma chambre ! alors je voulais me cacher à tous les yeux, pour dérober ma honte ; maintenant je n'osais me montrer, de peur de ne pouvoir dissimuler une joie qui se manifestait dans toute ma personne. Cependant il fallait répondre à

M. d'Elmont : eh ! comment m'y prendre? Si je me bornais à ce qu'il avait demandé, je me trouverais ingrate; et si j'en disais davantage, peut-être lui paraîtrais-je trop libre. Je balançai long-tems : enfin, cédant au mouvement de mon cœur, voici ce que j'écrivis :

« Dans l'infortune où je suis, je ne sais, Monsieur, si la délicatesse me permet d'accepter le sacrifice que vous voulez me faire. L'opinion de madame de M... réglera ma destinée; mais qu'elle soit heureuse ou infortunée, ma reconnaissance sera sans bornes, pour la marque d'estime que je reçois de l'homme que j'estime le plus. »

« J'étais si troublée, qu'il me fut impossible de faire une meilleure réponse. Après m'être composée le mieux que je pus, je me rendis au salon. Il était arrivé du monde : cette circonstance me mit plus à

mon aise, mon trouble en serait moins remarqué. Dès que j'entrai, M. d'Elmont jeta les yeux sur moi, les miens se baissèrent; mais j'avais eu le tems de voir qu'il avait l'air fort agité.

« La princesse me dit: — Sophie, je vous attendais avec impatience, pour vous faire part de la chose la plus étonnante; M. d'Elmont, toujours si complaisant, si aimable, a de l'humeur aujourd'hui; il ne nous écoute, ni ne veut nous répondre, depuis deux heures il ne fait que rêver; il ne peut tenir en place, et va sans cesse sur la terrasse contempler la lune. — Je rougis, et je répondis qu'en effet il faisait clair comme en plein jour, et que cela invitait à la promenade: ces paroles déterminèrent tout le monde à sortir. M. d'Elmont désirait de me parler, je lui en donnai l'occasion, en m'arrêtant auprès

d'un rosier. — Avez-vous eu la bonté, Mademoiselle...? — Sa voix était émue. Je l'interrompis. Voici, Monsieur, ma réponse ; il la prit, et, ne pouvant contenir son impatience, il rentra dans le salon pour la lire. Quand il revint, sa physionomie était rayonnante de plaisir ; n'osant me parler une seconde fois en particulier, il dit tout haut que jamais il n'avait joui d'une si belle soirée, et trouva le moyen de m'adresser mille choses charmantes, qui ne pouvaient être entendues des autres. Hélas ! cette soirée fut aussi une des plus belles de ma vie.

« Quand on se sépara, j'entendis le comte demander à madame de M... une conversation pour le lendemain matin. J'étais trop heureuse pour dormir ; je quittai mon lit, je vis lever l'aurore dans une disposition douce, que je n'avais jamais

eue. Que la nature me parut belle ! Ce n'était point ainsi qu'elle était au couvent : alors tout était morne et triste comme le fond de mon cœur ; aujourd'hui tout semblait à l'unisson de mon bonheur.

« A dix heures, la princesse me fit demander. Je fus surprise de la trouver seule; apparemment qu'elle devina ma pensée, car je ne tardai pas à être instruite de la prière qu'elle avait faite au comte de se retirer.

« Tout ce que la tendresse et la joie peuvent inspirer, me fut prodigué ; madame de M... était transportée du sort qui se préparait pour moi. Mes objections sur l'inégalité de fortunes furent rejetées. Sa bonté alla jusqu'à m'assurer que M. d'Elmont ne pouvait pas faire un meilleur choix ; elle m'apprit ce que je croyais déjà, la considération et l'estime dont il jouissait générale-

ment. Nous causâmes long-tems, la princesse ne pouvait cesser de considérer, sous toutes ses faces, le bonheur qui m'était préparé. Je lui avouai que ce n'était ni le rang, ni la fortune du comte qui touchaient mon ame, et que si j'eusse été à sa place, et lui à la mienne, je me serais trouvée heureuse de faire pour lui ce qu'il faisait pour moi. M. d'Elmont fut appelé, la princesse lui dit en riant, qu'elle n'avait point été obligée d'employer son autorité pour me résoudre à l'accepter pour époux. Je ne m'étendrai point sur sa joie, sa tendresse, et même sa reconnaissance, tandis que je lui devais tout : ces souvenirs me sont encore trop sensibles, pour m'y arrêter long-tems.

« Madame de M... m'embrassa, en me disant : Allez, ma fille, vous parer comme une accordée. Je vous ordonne de traiter le comte comme

un homme qui doit être votre mari ; cet ordre n'est pas si fâcheux que celui de Mme. Dansire, et votre cœur y sera plus soumis. Nous convînmes que le secret serait gardé sur mon mariage, jusqu'à ce qu'on eût les titres nécessaires pour le célébrer.

« Les jours qui succédèrent à celui-là se passèrent délicieusement ; la princesse me traitait comme sa fille ; M. d'Elmont me témoignait une tendresse toujours soutenue, toujours douce et empressée. S'il n'était pas dans son caractère d'avoir les transports d'une passion exaltée, comme dans les romans, et tels que Julie les désire dans son ami, il me semblait que l'égalité de son amour en assurait la constance. Je lui marquais ma sensibilité et ma reconnaissance. Parfaitement contens l'un de l'autre, aucun nuage ne s'élevait entre nous. Les passions sujettes aux défiances, aux

querelles, aux orages, qui élèvent un moment au faîte du bonheur, et l'instant d'après plongent dans l'abîme du désespoir, nous auraient paru un tourment affreux. Il fallait à nos ames paisibles, un sentiment dont la douceur fût vive, mais exempte d'agitation. L'estime, qui était la base de notre liaison, en faisait la sécurité. Sentir continuellement qu'on ne peut être heureux que l'un par l'autre, sans que jamais il s'élève un doute sur la durée de la plus douce union, c'est avoir trouvé le paradis sur la terre. Ah! Julie, de quel bonheur jouissait votre amie! Pourquoi faut-il que les pauvres mortels soient condamnés dans cette vie à ne jamais le connaître, ou à en déplorer la perte? Rien n'est stable, il est vrai, dans ce monde périssable; mais la félicité est encore plus passagère que tout le reste.

« Ce que je devais à madame Dansire, m'obligeait à lui faire part de mon mariage ; il était convenable même de lui demander son agrément ; et quand j'aurais été capable de manquer à ce devoir, j'aurais toujours été forcée d'avoir recours à elle pour obtenir les titres nécessaires pour la célébration de mon mariage ; il fallait les faire venir d'Amérique, cela demandait beaucoup de tems ; il fut décidé que j'écrirais à madame Dansire, et que je suivrais la princesse à Paris, si les titres n'étaient pas arrivés avant la fin de l'automne.

« Le comte se plaisait à s'occuper des préparatifs de la noce, quoiqu'elle fût encore éloignée. Comme j'étais sans parens et sans fortune, il fallait me résoudre à recevoir de lui tout ce qui allait devenir nécessaire à mon nouvel état. Je l'aimais trop pour m'en sentir mortifiée : au

contraire, je jouissais du plaisir qu'il prenait à consulter mon goût et celui de la princesse sur tout ce qu'il méditait.

« Nos conversations roulaient souvent sur la vie que nous menerions. M. d'Elmont ne voulait que ce qui pouvait me plaire; mais, comme nos desirs se rencontraient toujours, il ne se trouvait d'aucun côté place pour la complaisance.

« Six semaines se passèrent sans avoir de réponse de madame Dansire; je ne m'en inquiétais guère: apparemment elle attendait, pour m'écrire, les papiers que je lui avais demandés: d'ailleurs, ma situation était si heureuse que, pourvu qu'elle fût toujours la même, rien ne pouvait me tourmenter. Cette paix ne fut pas de longue durée; un soir, que je revenais de la promenade, on me remit une lettre; elle était

de madame Dansire, et conçue en ces termes :

« Je vous félicite, Mademoiselle, de l'établissement qui se présente pour vous ; si on en jugeait par les apparences, il ne vous resterait rien à désirer. J'ai demandé les titres qui vous sont nécessaires ; l'éloignement ne permet pas de les obtenir avant plusieurs mois.

« Mais, Mademoiselle, quelque brillantes que soient les espérances que vous avez conçues, je vous conjure, au nom de vos malheureux parens, dont la mémoire doit vous être chère et sacrée, et surtout au nom de votre mère, de ne point prendre d'engagement avant que je vous aie révélé des secrets très importans pour vous. Le repos de votre vie dépend de la confiance que vous aurez en mes conseils; n'abandonnez point votre ame à des

sentimens que vous seriez forcée d'étouffer, quand la vérité vous serait connue.

« En adoptant même tout le bien que vous me dites de M. d'Elmont, je vous observerai, Mademoiselle, ce que votre expérience n'a pu vous apprendre; c'est que l'honnêteté des hommes ne garantit point leur constance. Cette réflexion porte sur des choses si importantes et en même tems si secrètes, que j'exige, en vertu de l'autorité que vos parens m'ont remise sur vous, un silence qui n'excepte personne. Je vous verrai quand il en sera tems; adieu. Si votre repos vous est cher, n'écoutez plus des espérances dangereuses qui pourraient vous conduire à d'éternels regrets. »

« Jugez, ma chère Julie, de ce que je devins, à la lecture de cette lettre. Ne pouvant former aucune con-

jecture sur les malheurs dont j'étais menacée, je les craignis tous ; une terreur générale s'empara de mes sens, ma tête fut renversée. Ne sachant quel parti prendre sur le secret qui m'était demandé, et sentant qu'il serait impossible de cacher mon agitation, je prétextai une migraine pour me retirer. Dire que j'étais malade n'était pas une feinte ; un tremblement universel me laissait à peine la force de me soutenir.

« Je fus pendant plus d'une heure incapable de réfléchir sur ce que je devais faire. Mon bonheur menacé était ma seule pensée ; aucun soupçon sur la vérité de l'attachement du comte ne se présenta à mon esprit. L'opinion que j'avais de sa vertu ne pouvait être soumise au raisonnement ; c'était pour moi une de ces vérités, dont l'évidence sentie n'admet plus d'examen.

« Je ne délibérai donc que pour savoir s'il fallait obéir à madame Dansire sur le secret qu'elle exigeait, ou si je devais me confier aux personnes qui avaient le droit le plus incontestable à toute ma confiance. — Quand un devoir se présente seul, il n'y a que la mauvaise foi qui puisse éluder les lois qu'il impose ; mais, quand le devoir se trouve en opposition, et qu'il faut choisir celui auquel on doit rester fidèle, c'est là où la morale devient une science épineuse et difficile. Il est si aisé de se tromper en penchant du côté qui plaît davantage, ou en le rejetant, uniquement par la crainte d'accorder trop à ses desirs ! Je tombai peut-être dans le premier écueil, car voici comme je raisonnais. Si je cache à M. Delmont ce qui se passe dans mon ame, c'est une trahison ; il a droit de savoir

toutes mes pensées. Lui faire un mystère de la lettre qui l'accuse, ne serait-ce pas à ses yeux, s'il en était jamais instruit, une preuve que je n'aurais pas été sûre de son innocence ?

« Je lui manquerais, je manquerais à ma bienfaitrice, si je gardais le silence ; au contraire, en le rompant, je ne fais aucun tort à madame Dansire ; son secret reste entier, puisqu'il est impossible de le deviner dans sa lettre. Quant à l'inquiétude qu'elle me cause, c'est mon secret à moi, et je puis en disposer pour des personnes à qui je dois tant de reconnaissance et de sentimens.

« La bienséance voulait que je parlasse d'abord à la princesse. Je me rendis chez elle le lendemain matin. La lettre de madame Dansire l'étonna beaucoup, mais ne lui causa point d'inquiétude ; c'est,

me dit-elle, un trait d'humeur; madame Dansire se venge de ce que vous vous êtes soustraite à son autorité; peut-être aussi est-elle piquée que je ne l'ai pas invitée à venir ici, dans un moment où il est question de votre établissement. Mais je vous avoue, Sophie, que je n'aime point cette femme; je ne puis lui pardonner la dureté qu'elle a eue pour vous. Cependant, comme votre parente, nous lui ferons la politesse de la prier d'assister à votre mariage. Maintenant, dites-moi quel parti vous prenez vis-à-vis de M. d'Elmont. — De lui dire tout, Madame, à moins que vous ne me le défendiez. — Non, assurément, ma fille; au contraire j'approuve que vous lui accordiez une confiance entière. — Elle le fit appeler; il fut frappé de l'air abattu que j'avais. — Que vous est-il donc arrivé, Mademoiselle?

— Je n'ai pas dormi de la nuit ; en voici la raison, dis-je, en lui présentant la lettre ; mais, avant de la lire, souffrez que je vous supplie de ne faire ni à vous, ni à moi, l'injure de vous défendre des choses dont on vous accusé ; si je pouvais vous soupçonner, je ne mériterais pas votre estime ; mais je vous avoue que je crains les obstacles que madame Dansire veut apporter à notre union. Sur ce sujet, il est aisé de me faire trembler. — Jamais je ne lui avais marqué aussi ouvertement ma tendresse ; il en fut pénétré jusqu'aux larmes, et, me baisant la main avec beaucoup de vivacité, il jura que toute sa vie serait consacrée au soin de me rendre heureuse. Je m'attendris à mon tour, et, dans cette douce union de sensibilité, nous oublions et madame Dansire et sa lettre. La princesse pria M. d'Elmont de la lire ;

il fut révolté des soupçons qu'on voulait élever contre lui. Est-il possible, disait-il, que, sans aucun fondement, on attaque l'honneur d'un galant homme! J'ai toujours méprisé ceux qui se font un jeu de tromper les femmes; ce sont des lâches qui abusent de ce qu'elles ne peuvent se venger, et si on pouvait admettre des différences dans les règles générales de la probité, ce serait pour elles qu'il faudrait les porter au plus haut degré. Mais s'il est méprisable de tromper des femmes ordinaires, il faudrait être un monstre pour tromper Sophie, qui réunit à la vertu la plus pure, tant de candeur et de bonté. — Je cherchai à calmer M. d'Elmont; jamais je ne l'avais vu si animé; je n'avais pas besoin d'être confirmée dans l'opinion que j'avais de son innocence; cependant, sa chaleur sur ce sujet me fit plaisir,

Enfin la princesse le ramena à son avis, de n'attacher nulle importance à cette lettre, et de tâcher d'en perdre la mémoire.

« La tendresse de deux personnes qui m'étaient si chères, calma ma douleur, mais je ne pus recouvrer la tranquillité dont je jouissais auparavant. Malgré moi, je conservais des inquiétudes sans savoir sur quoi les asseoir; de funestes pressentimens retentissaient au fond de mon cœur; mon sommeil était troublé; mes songes, d'accord avec les pensées qui m'occupaient pendant le jour, me présentaient des images plus déréglées encore que mes idées, et qui me tourmentaient davantage. Toujours quelques évènemens me séparaient de M. d'Elmont; une fois je me vis, dans un de ces songes, allant aux autels unir mon sort au sien, quand tout-à-coup il disparut, sans qu'il fût possible de

le retrouver. Je jetai un cri perçant qui me réveilla ; mon esprit avait été si frappé de ce songe, que je ne pus revenir de mon agitation qu'en le retrouvant dans le salon, ne témoignant nulle envie de quitter le château.

Il fut convenu que nous attendrions les papiers que madame Dansire ne pouvait se dispenser de m'envoyer, sans nous inquiéter de ses menaces. Je cachai mes inquiétudes à mes amis ; je craignais de troubler la tranquillité dont ils jouissaient, et de les affliger. Cependant une agitation d'esprit continuelle, qui n'était point soulagée par les épanchemens de la confiance, altéra enfin ma santé ; je tombai malade. Les soins du comte, son empressement à prévenir mes moindres desirs, les bontés de la princesse, le zèle de ses femmes, qui attestait l'atta-

chement de leur maîtresse, tout me montrait si bien à quel degré j'étais chérie, que je trouvai, dans l'état de malade, un nouveau bonheur dont je n'avais jamais eu l'idée. Mes inquiétudes se calmèrent, et, si quelquefois j'étais mélancolique, c'était une disposition à m'attendrir, qui me rendait encore plus sensible à l'attachement qu'on me marquait.

« Que de douces conversations j'eus avec mon ami ! Au déclin du jour, si propre à la confiance, la princesse redescendait chez elle; ses femmes s'éloignaient un peu, et le comte, assis au chevet de mon lit, m'entretenait en liberté. Il y a dans sa conversation un ton d'intimité, qui répand sur les moindres choses le charme de l'intérêt et de la confiance; on s'attache à tout ce qu'on dit avec lui : c'est quelque chose qu'on ne peut exprimer; mais

qui n'a point causé avec lui ignore entièrement le plaisir attaché à la communication des idées. Ce don, qu'il a reçu de la nature, se manifeste toujours davantage, en proportion de l'intimité de ses liaisons. Que je me sentais heureuse dans ces agréables soirées! ma santé s'en ressentit, je fus promptement rétablie.

« La paix et le bonheur régnèrent encore au milieu de nous pendant trois semaines, et j'aurais même oublié la lettre de madame Dansire, et les inquiétudes que j'en avais conçues, si M. d'Elmont ne m'avait pressée vivement de lui écrire encore, pour avoir les titres dont nous ne pouvions nous passer.

« Je pris, dans cette lettre, tous les moyens qui étaient en mon pouvoir pour adoucir madame Dansire. Je lui témoignai de la déférence et du respect, mais je finis par protes-

ter que personne ne pourrait jamais changer l'opinion que j'avais de M. d'Elmont; qu'il méritait toute mon estime, et qu'elle serait de mon avis dès qu'elle le connaîtrait. Je la pressai vivement de m'envoyer les papiers dont j'avais besoin, et l'invitai, de la part de la princesse, à venir au château pour assister à mon mariage.

« Un soir que nous revenions de la promenade, la princesse se trouva incommodée; on la mit au lit; elle se plaignit d'un grand mal de tête; il survint du frisson, je passai la nuit auprès d'elle. M. d'Elmont ne voulut pas me quitter. Le lendemain la malade avait peu de fièvre, mais la tête parut s'embarrasser; elle n'avait pas sa manière d'être ordinaire, ce qui est toujours un mauvais symptôme. J'avais pris quelques connaissances des maladies, parce que j'allais souvent vi-

siter les malades à l'infirmerie de mon couvent. L'état de la princesse me parut inquiétant ; cependant le médecin qu'on avait envoyé chercher nous rassura. Il soutint d'abord que ce n'était qu'une légère indisposition ; mais, le quatrième jour, voyant que la tête ne se dégageait point, et que le poulx baissait au lieu d'accélérer son mouvement, il déclara que c'était une fièvre maligne, et exhorta M. d'Elmont à me faire sortir de la chambre.

« Le comte me conjura à genoux d'éviter un danger très-redoutable ; il me promit de ne pas quitter ma bienfaitrice et de lui rendre tous les soins de l'amitié. Il n'obtint rien ; et, voyant que ma résolution était inébranlable, il me dit : Je vous admire, ma chère Sophie ; et je ne m'opposerai pas plus long-tems à un sacrifice que la reconnaissance vous ordonne. Je cédais à l'amour,

tandis que vous n'écoutiez que la vertu. Vos dangers menacent ma vie autant que la vôtre ; mais cette vertu, qui ne vous abandonne jamais et règle toutes vos actions, m'est aussi chère que votre existence. Je m'enferme avec vous, unissons-nous dans un devoir aussi sacré pour moi que pour vous-même, puisque je dois à madame de M... tout ce qu'elle a fait pour vous.

« Nous fûmes trois jours dans des alarmes continuelles ; la malade empirait à vue d'œil, et le quatrième elle expira dans mes bras. Je n'entreprendrai pas de vous peindre ma douleur ; je perdais plus qu'une mère. Mon affliction fut telle, que j'oubliais la situation où cette perte me réduisait ; et, quand la nécessité de prendre un parti m'en fit ressouvenir, j'y fus fort indifférente. C'était madame

de M... qui payait ma pension au couvent; je n'avais point d'autre protectrice au monde. M. d'Elmont m'aimait; mais pouvais-je accepter quelque chose d'un homme de son âge, tandis que mon mariage pouvait être différé encore long-tems ?

« Cependant il fallait se décider à quelque chose; la bienséance ne me permettait pas de prolonger mon séjour dans ce château, où j'étais seule avec le comte. L'abattement, la douleur où j'étais, m'ôtaient jusqu'au pouvoir de former un projet; je sentis seulement qu'il fallait retourner dans ma retraite. M. d'Elmont, qui me témoignait tous les jours plus d'attachement, me demanda mes ordres sur le parti que je voulais prendre. Vous savez, Julie, combien je l'estimais; rien ne me parut plus convenable que de le prendre pour arbitre de mon sort.

« Je me confie à vous, Monsieur, lui dis-je ; réglez ma conduite ; ma réputation vous est aussi chère qu'à moi-même. Je suis sans expérience, vous êtes parfaitement honnête ; prononcez, je vous choisis pour guide de toutes mes démarches.

« Le comte parut fort sensible à cette nouvelle marque de mon estime. — Vous m'honorez beaucoup, Mademoiselle, et je me rendrai digne de votre confiance en parlant contre moi. Il faut nous séparer dès aujourd'hui ; une des femmes de la princesse vous accompagnera jusqu'au couvent ; je vous suivrai à cheval, et vous laisserai à quelque distance de l'abbaye, où j'irai vous voir aussi souvent que la bienséance le permettra. Je me flatte, ma chère Sophie, que notre séparation ne sera pas de longue durée. Si vous approuvez mon avis, je vais donner des ordres pour

que tout s'apprête pour le départ.

« Quand on est sûre d'être aimée, la raison d'un amant est d'un grand prix. Je remerciai le comte du jugement qu'il venait de prononcer ; mais quand il fallut quitter cette maison où j'avais commencé d'aimer, où, pour la première fois, on m'avait fait connaître le bonheur d'être chérie, mon ame fut déchirée, et je ne trouvai de soulagement que dans mes larmes. Le moment de l'adieu que je fis à M. d'Elmont fut si douloureux, que je ne veux pas y arrêter ma pensée. Il me dit, en me quittant, tout ce qui peut contenter une ame sensible, et j'emportai dans ma solitude la véritable et seule consolation de l'absence et de tous les chagrins, celle d'être entièrement satisfaite du cœur de mon amant. Jamais il ne m'avait donné l'occasion d'un regret, ni dans son attachement, ni dans sa

conduite ; tout ce que je désirais, je le trouvais en lui ; sa manière d'aimer convenait à mon ame et était approuvée de ma raison. Julie veut que l'amour extravague ; moi, en désirant qu'il soit tendre, je veux qu'il soit sage, que la paix l'accompagne toujours, parce qu'un tel amour se change insensiblement en douce amitié, sans qu'on éprouve le choc douloureux du passage d'un sentiment à l'autre.

« Rentrée dans ma solitude, je sentis toute la profondeur de l'affliction que me causait la perte de mon unique et respectable amie.

« L'abbesse me reçut assez honnêtement ; mais j'entrevis, par les questions qu'elle m'adressa, qu'elle aurait bien voulu savoir qui paierait ma pension à l'avenir. Je ne pouvais pas lui répondre. Mon incertitude ne fut pas longue ; dès le lendemain, M. d'Elmont lui écrivit

que madame de M... l'avait chargé d'une somme suffisante pour fournir à tout ce qui pouvait m'être nécessaire. Il m'écrivit aussi, et me supplia, dans les termes les plus respectueux et les plus tendres, de disposer de toute sa fortune ; il invoquait la promesse que je lui avais faite de me laisser guider par ses avis, et m'assurait que, dans la situation où nous étions, ma délicatesse ne pouvait être blessée de ses offres. J'avoue qu'une obligation de cette espèce me parut d'abord bien affligeante ; mais je devais le sacrifice de ma répugnance à un homme que j'estimais, que j'aimais uniquement, et qui allait devenir mon mari. D'ailleurs, il fallait ou accepter ses offres, ou rester sans ressource, à la merci du besoin ou de la compassion ; il n'y avait pas à délibérer, j'acceptai qu'il payât ma pension.

« Madame de M... m'avait fait tant de présens, elle aimait tant à me parer, que je n'avais pas besoin d'autre chose. Trois semaines après mon retour au couvent, son homme d'affaires m'écrivit qu'elle m'avait laissé deux mille livres de rente viagère, et la première année payée d'avance. C'était dès mon premier voyage à sa terre qu'elle avait eu la bonté de m'assurer un sort, qui me mettait à l'abri des persécutions de madame Dansire pour m'ensevelir dans un cloître. Cette marque d'amitié de ma généreuse bienfaitrice renouvela bien vivement la douleur de l'avoir perdue. Je la regretterai toute ma vie; on ne se console point de la privation d'une semblable amie.

« La première fois que je revis M. d'Elmont, je lui dis que, pouvant maintenant suffire à tout ce qui m'était nécessaire, je le priais

instamment de ne rien exiger de moi sur un point aussi délicat que celui des bienfaits. Il disputa beaucoup; mais, l'ayant sommé de me dire sur son honneur ce qu'il ferait à ma place, il convint qu'il se conduirait comme moi ; mais il se promit bien de se venger de mon refus, dès qu'il aurait le droit de m'obliger à recevoir tout ce qui pourrait me plaire.

« Nous attendions avec impatience des nouvelles de madame Dansire ; je lui avais fait part de la mort de la princesse et de mon retour au couvent. Je lui écrivis encore pour lui apprendre le legs qui m'avait été fait ; il la débarrassait de toute sollicitude à mon sujet. A chaque lettre, je lui demandais les papiers qui devaient arriver d'Amérique.

« Elle répondit à cette dernière lettre, et, sans entrer dans aucun

détail, elle se borna à m'annoncer qu'elle viendrait sous peu de jours me faire une visite.

« M. d'Elmont, qui passait deux fois la semaine plusieurs heures à mon parloir, s'y trouva à l'arrivée de madame Dansire. Je le lui présentai, et, après les premiers complimens, il la pressa vivement de nous remettre les titres qu'elle devait avoir reçus. Madame Dansire éluda sa demande. Forcée d'y revenir, elle se rejeta sur un éloignement qui apportait des retards indispensables; enfin elle battit la campagne. C'était, disait-elle, un bonheur pour le comte, d'avoir du tems pour réfléchir encore sur une alliance si disproportionnée du côté de la fortune. Quand son goût serait passé, il ferait retomber sur moi tout le chagrin qu'il ressentirait de sa folie. Si j'étais sage, je prendrais le parti de me retirer dans

un couvent ; ce que la princesse m'avait laissé suffirait pour m'y assurer une vie agréable, sans être obligée d'y prendre des engagemens pour lesquels j'avais de la répugnance.

« J'écoutais ses discours avec un extrême chagrin. M. d'Elmont ne pouvait cacher son impatience ; cependant il se contint, et employa, pendant plus d'une heure, toutes les voies de la douceur, pour ramener madame Dansire à la raison. Voyant enfin qu'il ne pouvait y réussir, il lui dit d'un ton ferme : Madame, mademoiselle Dercour est sa maîtresse ; elle consent à mon bonheur, personne n'a le droit d'y mettre obstacle, et, si vous différez à nous satisfaire, je vous ferai sommer juridiquement, au nom de mademoiselle Dercour, de lui rendre des titres qui lui appartiennent, ou de lui donner les moyens de les obtenir.

« N'ayant rien à objecter contre une résolution si fermement énoncée, madame Dansire se radoucit, et prenant un air riant : Je ne voulais, dit-elle, que vous éprouver, Monsieur, et je suis charmée de voir que votre résolution est inébranlable. Je suis ravie du bonheur de Sophie, et, pour vous prouver que je le désire sincèrement, je vous exhorterai à terminer promptement votre mariage. Je lui servirai de mère, je suis sa parente, elle n'en a point d'autre que moi dans ce pays-ci, et j'ai tous les papiers nécessaires.

« Le comte la remercia beaucoup; il était transporté de joie de voir toutes les difficultés applanies. Madame Dansire reprit la parole : Mon avis, dit-elle, serait que vous louassiez un logement convenable pour mademoiselle Dercour, dans la ville où est votre régiment,

Nous nous y rendrions ensemble, dès que tout serait prêt à nous recevoir. Il faudrait faire publier un ban, et avoir dispense des deux autres. Je crois encore qu'il serait raisonnable que vôtre mariage se fît sans apprêt, et que l'on en gardât le secret jusqu'après la célébration, et même jusqu'au moment où vous conduirez votre femme à Paris. Mademoiselle Dercour n'a point la suite qui convient à son état ni au vôtre; vous pourrez donner des ordres pour qu'on forme sa maison à Paris, pendant le peu de tems qui vous reste encore pour finir votre service dans ce pays-ci. — J'applaudis à l'opinion de madame Dansiré; le deuil où j'étais de ma bienfaitrice me donnait beaucoup d'éloignement pour tout ce qui avait l'air de fête. M. d'Elmont, qui ne voulait que ce qui pouvait me plaire, consentit à tout.

« Madame Dansire ne me quitta point. Deux jours après, nous allâmes nous établir à la ville d..., qui n'est qu'à trois lieues de l'abbaye. Le comte vint au-devant de nous ; il était enchanté de son bonheur. J'étais aussi contente que lui, et ma compagne était toute différente de ce que je l'avais jamais vue. L'amitié, la douceur, les caresses avaient pris la place de la sévérité qui me la rendait redoutable. Elle m'accablait d'éloges, et je lui voyais employer toutes les ressources de son esprit pour enflammer l'amour de mon amant. On dressa les articles ; M. d'Elmont voulut absolument m'assurer la moitié de sa fortune. Je le priai, je le conjurai vainement de changer cette disposition ; il me répondit toujours que, dans la position où j'étais, c'était un acte de justice et de raison, auquel il se croyait obligé, indépen-

damment de sa tendresse, qui ne lui laisserait point de repos s'il n'avait pas assuré mon sort pour toujours : enfin, il me dit que ce serait la seule fois qu'il contrarierait ma volonté. On n'avait pu obtenir de dispenses pour les bancs ; on les publiait de grand matin, pour qu'il n'y eût personne à l'église, et que cela ne fît point la nouvelle de la ville.

« Le comte nous voyait à toute heure ; nous dînions, nous soupions ensemble, et jamais deux amans ne furent plus contens l'un de l'autre. La veille du jour fixé pour signer le contrat de mariage, madame Dansire me parut fort agitée. Je l'avais déjà vue préoccupée et rêveuse. Dans quelques momens, le comte, qui ne songeait qu'à moi, ne s'en était pas aperçu ; et, si je ne l'eusse vue qu'en sa présence, j'aurais été aussi distraite que lui :

cependant, elle cherchait à se contraindre, et, la veille de mon mariage, elle employa toute son adresse à me parer de la manière la plus séduisante. Ce jour-là il faisait le plus beau tems du monde; elle nous conduisit dans une prairie charmante : nous nous assîmes sur le gazon. J'étais placée sur une petite éminence, le comte à mes pieds, et madame Dansire à côté de lui. Elle le félicitait du bonheur qu'il allait avoir de posséder une personne si ravissante; et lui faisant remarquer chacun de mes traits, avec un éloge particulier pour ce qu'elle appelait mes grâces, elle faisait naître en lui une espèce d'ivresse que je ne lui avais jamais vue. Je rougissais, et madame Dansire disait : Voyez comme la modestie l'embellit encore. M. d'Elmont assura qu'il ne m'avait jamais vue si jolie. Je pense de même, reprit-

elle ; c'est le bonheur d'être à vous qui l'anime, car elle vous aime autant que vous l'aimez. M. d'Elmont, transporté par ces paroles, embrassa mes genoux, me baisa les mains, et demanda à madame Dansire la permission de m'embrasser. Elle dit qu'à la veille du mariage, cela pouvait être permis. Je me défendis un peu ; mais il me pressa si tendrement, qu'autorisée par madame Dansire, je crus qu'il y aurait de l'affectation à n'y pas consentir. Jamais le comte n'avait encore été si passionné ; et, malgré mon goût pour une tendresse plus paisible, je ne pouvais voir, sans plaisir, l'effet que je produisais sur son ame. Nous soupâmes tous trois, madame Dansire fut fort gaie ; elle agaçait continuellement le comte sur son amour pour moi. Le souper qu'elle avait fait préparer, était une espèce de petite fête, dont nous

eûmes toute la surprise. La chambre était parée de toutes les fleurs de la saison ; on y respirait une odeur délicieuse. La chère qu'elle nous fit était exquise : c'est un plaisir auquel je suis fort peu sensible. Le comte ne songeait qu'à me regarder, et se prêta mal à lui tenir compagnie, pour le vin de Champagne et les liqueurs qu'elle avait fait venir de Paris. Après le souper elle voulut absolument me faire chanter et jouer de la harpe. M. d'Elmont ne m'avait jamais entendue ; il fut transporté d'un talent que l'amour lui exagérait. M.me Dansire, voyant son enthousiasme pour cette nouvelle découverte, lui dit : En vérité, Monsieur, je crois que vous auriez aimé Sophie, quand elle n'aurait pas été belle ? Assurément, reprit-il, si j'avais connu la beauté de son ame, je l'aurais adorée sans qu'elle eût d'autres char-

mes.— Mais si elle était née dans une classe obscure, l'auriez-vous épousée ? — Oui, sans doute, si j'eusse eu l'occasion de connaître ses vertus, et d'être assuré, comme je le suis, que c'est la seule femme qui puisse faire mon bonheur.

« Vous me comblez de joie, s'écria madame Dansire ; il est tems de vous révéler un secret qui vous expliquera ma conduite et mes refus. Mademoiselle Dercour doit la vie à des personnes qui ont de la naissance et de la réputation ; mais le mariage n'a point légitimé sa naissance : voilà pourquoi je voulais qu'elle se fît religieuse, elle eût toujours ignoré ce fatal secret, qu'il n'est plus possible de cacher à la veille du jour qui va vous unir. Mais que dis-je ! continua-t-elle, en voyant pâlir le comte : pourquoi parler du malheur de sa naissance, quand elle trouve en vous un pro-

tecteur, un père, un époux ? Plus Sophie devra à votre amour, et plus elle sera heureuse. Elle vous aime si tendrement !

« Madame Dansire aurait pu parler encore long-tems sans être interrompue.

« Le comte était consterné. L'impression qu'il avait reçue d'une découverte si peu attendue, ne m'était point échappée, j'en avais vu toute la profondeur. Mon étonnement, mon désespoir avaient bouleversé tout mon être ; je tombai sans connaissance, on me porta dans mon lit ; quand je revins, je ne vis que madame Dansire, qui était assise à mon chevet : je crus sortir d'un songe funeste.

« Qu'est-il donc arrivé, Madame ? où est M. d'Elmont ? nous étions ensemble : mon Dieu ! que s'est-il passé ? — Vous vous êtes trouvée mal, et le comte, aussi frappé que

vous d'une vérité qu'il ne m'était plus possible de taire, a été forcé de se retirer. Il était encore plus malade que vous ; mais il vous aime, et l'honneur ne lui permet plus de reculer : demain, vous le verrez réparer, par son empressement, un silence qui a pu vous affliger ; il faut pardonner l'effet d'un premier moment de surprise. — Quoi ! Madame, ce récit est une vérité ! Eh ! pourquoi me l'avez-vous cachée ? Je me serais garantie d'un sentiment qui va faire le tourment de ma vie, car jamais je ne serai à ce que j'aime. Quand M. d'Elmont voudrait encore m'épouser, je n'y consentirais pas ; je serais indigne de l'aimer et d'en être aimée, si je pouvais consentir à une union déshonorante pour lui. Dites-lui, Madame, je vous en supplie, dites-lui à son réveil, que Sophie renonce à être sa femme ;

que ce soient les premières paroles qu'il entende. Il faut qu'il sache, avant que je le revoie, que je n'ai pas balancé à lui rendre sa parole.

« Je conserverai son estime, je l'aimerai toujours, et je m'enfermerai dans un cloître pour le pleurer en liberté : peut-être la bienséance n'empêchera qu'il vienne me voir quatre fois l'année. Je ne vivrai que pour attendre l'époque de ses visites ; cette attente sera le soutien de ma vie, et mon seul espoir dans ma retraite. Si M. d'Elmont se marie, s'il a des enfans, il me confiera ses filles ; je leur apprendrai à l'aimer. En tenant ces discours, je versais un torrent de larmes ; mon cœur était bien affecté, mais ma tête était plus calme. Une résolution généreuse porte toujours la consolation dans l'ame qui la conçoit et veut l'exécuter. Je ne pouvais faire un plus grand sacri-

fice à M. d'Elmont ; et la satisfaction de m'immoler à ses intérêts, me consolait presqu'en ce moment du malheur de n'être pas à lui. Mais la générosité a ses illusions, comme tout autre sentiment : si elle suspend et adoucit la douleur, elle ne la détruit pas ; et quand on perd tout ce qu'on aime, on a beau repousser le désespoir, il faut toujours qu'il revienne.

« Madame Dansire, me voyant plus tranquille, alla prendre du repos. Pour moi, je ne dormis point ; cependant j'étais plus impatiente de revoir M. d'Elmont, que je n'étais agitée de mon malheur. C'est une chose remarquable, que dans tous les chagrins causés par l'amour, l'idée d'en revoir bientôt l'objet, calme l'ame : un amant, fût-il infidèle, il semblerait encore que sa présence remédierait à tout.

« Je me disais : Dans six heures

je reverrai celui que j'aime ; je lui apprendrai que je renonce à lui ; il sera fâché de ma résolution ; il voudra la vaincre ; je demeurerai inébranlable. Je me le représentais à mes genoux ; je lui exprimais toute ma tendresse ; je jurais de quitter le monde, puisque je ne pouvais y vivre avec lui : enfin, à travers mes larmes, je jouissais de son amour et de ma générosité.

« Dès que le jour parut, j'écoutai si quelque bruit pourrait me faire espérer que M. d'Elmont et madame Dansire fussent éveillés. Je me levai, j'allai à ma fenêtre, tout était tranquille dans la maison. Ce ne fut qu'à neuf heures qu'on ouvrit ma porte. Le cœur me battit bien fort. Madame Dansire entra dans ma chambre. Elle avait l'air triste. — Comment se porte M. d'Elmont ? lui avez-vous dit que je renonce à lui ? — Il faut, ma fille, vous armer

de courage, le comte est parti. — Parti ! m'écriai-je ; ah, ciel, il est parti ! et sans savoir que je lui rendais sa parole ! Je vais perdre son estime. Faites courir après lui, Madame, que je lui dise adieu, que je le voie encore une fois. A-t-il peur que je ne réclame ses sermens ? Je veux le voir, je le veux absolument. Madame, je vous en conjure à genoux, envoyez-le prier de revenir. Dites que je suis malade ; dites que je meurs si je ne le revois pas ; il faut qu'il sache que Sophie était digne de lui, au moins par ses sentimens.

« Ma fille, reprit madame Dansire, j'ignore où M. d'Elmont est allé. Voici une lettre qu'il a laissée pour moi en partant.

« Quelque avide que je fusse d'en savoir le contenu, je ne pouvais lire, ma vue était troublée, et ma main tremblante ne pouvait sou-

tenir le papier sous mes yeux.

« Que je fus malheureuse alors, ma chère Julie ! Ce dernier coup, qui me ravissait toutes mes consolations, toutes mes espérances, fut encore plus rude que le premier ; rien ne manquait à mon malheur. J'aurais pu le supporter, à la condition que mon amant pleurât avec moi ; qu'il fût touché du sacrifice que je lui faisais ; qu'il m'en estimât davantage : mais ce fatal départ m'enlevait toute ressource contre ma douleur ; ce n'était plus moi qui par générosité renonçait à mon amant, c'était lui qui m'abandonnait à mon désespoir.

« Voici la copie de cette lettre de M. d'Elmont. Je n'ai jamais pu me résoudre à brûler l'original ; c'est tout ce qui me reste de lui. Je me suis dit qu'il fallait la conserver, pour que sa lecture fermât tout passage aux illusions

d'un sentiment qui n'aurait plus d'espoir.

Lettre de M. d'Elmont à madame Dansire.

« Prenez soin de Sophie, Madame ; je pars, je ne la reverrai plus. Jamais je n'aimerai qu'elle ; jamais aucun engagement ne remplacera celui que j'allais prendre de ne vivre que pour elle. Rien ne me consolera du bonheur qui m'était promis, qui m'était devenu nécessaire, et auquel je dois renoncer, et renoncer volontairement, au moment où tous mes vœux allaient être comblés. Vous avez condamné ma vie au malheur, en gardant ce funeste secret. Si vous l'eussiez révélé à mademoiselle Dercour, comme vous le deviez, elle-même se serait opposée aux progrès d'une passion qui ne pouvait être heureuse.

« Au reste, les reproches sont inutiles ; je ne vous en ferai point. Mais vous, Sophie, croiriez-vous avoir à m'en faire ? me tromperais-je, en me sacrifiant tout entier à de cruels devoirs ? J'aime Sophie plus que jamais : sans elle, il n'est plus de bonheur pour moi dans la vie. Mais avec elle, même avec Sophie, pourrais-je jouir d'un bonheur qui me serait reproché ? d'un bonheur que j'aurais acheté au prix de tout ce que ma situation dans le monde m'oblige à respecter ? Seriez-vous heureuse, en voyant votre mari désavoué par sa famille, dont il avait été l'honneur et l'appui ? en le voyant privé de l'estime, de la considération que lui avait mérité une conduite irréprochable ? Le monde ne vous connaît point, Sophie ; il ne chercherait même pas à vous connaître ; et ne voyant en vous que l'objet d'une passion

désordonnée, chercherait à vous punir des sacrifices que vous auriez obtenus de moi au mépris de l'opinion ; et au lieu du respect qui s'attachera toujours à sa personne, Sophie ne rencontrerait que les humiliations auxquelles expose toujours un rang contesté : voilà ce que je dois lui épargner. Pardonnez-moi, Sophie, si je décide pour vous comme vous auriez décidé vous-même, si je vous épargne le spectacle d'un amour et d'un malheur que je dois désirer d'effacer de votre mémoire. Oubliez-moi, Sophie ; je vous regretterai toujours.

« Quant à vous, Madame, daignez m'aider dans les soins qui me restent à prendre pour elle. Je lui ai assuré, dans les articles que nous avons signés, la moitié de ma fortune ; elle lui appartient légitimement, et je vous supplie, Madame,

de l'accepter pour elle. Vos droits sur tout ce qui la regarde, ne permettront pas qu'elle rejette rien de tout ce qu'elle croira tenir de votre attachement. Il est nécessaire que Sophie ignore cette disposition, du moins tant que je vivrai ; car à ma mort elle sera, par le testament que je vais faire, en possession de tout ce que je possède. Je n'ai que des parens éloignés et fort riches ; je ne leur dois rien, et je dois tout à Sophie. Mais, Madame, je répète encore la prière que je vous ai faite de garder le secret sur mes dispositions actuelles ; quelque justes qu'elles soient, la fierté, la délicatesse de Sophie s'y refuseraient ; et peut-être, plus malheureux encore, verrais-je mes propositions rejetées par sa haine. Etre haï de Sophie ! je ne puis soutenir cette idée : mais non, son cœur n'est pas fait pour la haine ; je ne crains

que sa douleur. Je m'impose la dure loi de cesser de la voir et de lui témoigner ma tendresse. Il serait coupable de chercher à entretenir un sentiment qui ne peut plus faire son bonheur : il faut qu'elle m'oublie. Mon cœur est déchiré en prononçant ce fatal arrêt ; mais son malheur me serait encore plus difficile à supporter que le mien. Tout ce que vous ferez pour elle m'inspirera la plus vive reconnaissance. Si je suis condamné à vivre loin d'elle, je ne la perdrai point de vue ; je serai toujours instruit de son sort ; c'est le seul intérêt qui me reste sur la terre.

« Je pars à l'instant, et bientôt je serai hors de France. Mon homme d'affaires ira prendre vos ordres, pour savoir les moyens de vous faire tenir ce qui appartient à mademoiselle Dercour. J'ai l'honneur d'être, madame, votre etc. »

« A la lecture de cette lettre, je restai immobile ; toute ma douleur se concentra dans mon cœur sans pouvoir l'exhaler ni par des plaintes ni par des larmes : je restai longtems dans cet état. Madame Dansire tenta vainement d'exciter ma fierté contre un ingrat qui manquait à ses sermens. Quand on aime véritablement on n'est pas susceptible d'orgueil ; je ne voyais, je ne sentais que la perte de celui que j'aimais.

« Cependant il fallait prendre un parti. Madame Dansire voulait encore me ramener à celui de me faire religieuse. Je résistai avec fermeté à un projet pour lequel ma répugnance n'était pas changée. Le legs qui m'avait été fait, me délivrait de toute dépendance. Je reprochai vivement à madame Dansire le roman qu'elle avait inventé sur ma naissance : l'ignorance où

elle m'avait laissée, allait faire le malheur de ma vie. Elle écouta mes reproches avec beaucoup de sang-froid, et je continuai ainsi : Puisque vous m'avez si cruellement trompée, vous ne pouvez au moins me refuser la connaissance de mes parens ; je ne rougirai point de ma naissance, puisqu'elle n'a point dépendu de moi : mais quels que soient ceux dont j'ai reçu le jour, je veux remplir mes devoirs envers eux. S'ils sont dans une classe indigente, ce que je possède leur appartient, et je travaillerai pour suffire à mes besoins ; s'ils sont dans un état élevé, je les servirai, et garderai leur secret sur ma naissance : je me contenterai de les voir, de les aimer et de vivre auprès d'eux.

« Madame Dansire parut touchée de mes sentimens ; mais elle refusa absolument de satisfaire mes desirs.

Je me fâchai : je pris la résolution de la quitter, et d'aller trouver les parens de ma bienfaitrice, qui ne me refuseraient pas, sachant les bontés qu'elle avait eues pour moi, d'employer tout leur crédit pour obliger madame Dansire à me révéler un secret qu'elle ne pouvait justement me taire. L'abbesse savait le lieu de sa résidence, puisqu'elle lui écrivait, et elle serait forcée de me l'apprendre. Je menaçai, je suppliai, je répandis des larmes : madame Dansire sembla s'attendrir. Mais, ma chère Julie, je crains d'avoir dû à la crainte d'un éclat, bien plus qu'à la tendresse, l'aveu qu'elle me fit que j'étais sa fille. En ce moment j'étais bien loin de faire une telle réflexion : je n'écoutai que le mouvement de mon cœur ; je me précipitai à ses genoux, en lui demandant pardon des offenses que je venais de lui faire. Je promis de

les réparer par ma tendresse et ma soumission à toutes ses volontés. En apprenant ses droits, j'oubliai tout ce qui m'avait paru tyrannique dans sa conduite envers moi ; et mon cœur, en la nommant ma mère, ne vit plus en elle que l'objet de mon attachement et de ma vénération. Mes questions prirent le ton du respect : je demandai comme une grace tout ce que je désirais de savoir. Madame Dansire consentit à m'apprendre son histoire. Une grande passion, une promesse de mariage, un hymen prêt à s'accomplir, rendaient sa faiblesse plus intéressante que coupable. On plaint sa mère ; on ne la juge pas. Je la consolai ; car son récit avait renouvelé ses chagrins.

« Je ne pus obtenir de connaître mon père : elle m'avoua même que le nom qu'elle portait était supposé. Jouissant d'une grande con-

sidération dans le monde, l'honneur lui avait imposé la loi d'ensevelir sous le plus grand mystère les fautes de sa jeunesse. C'était pour éviter tout soupçon, qu'elle s'était privée du plaisir de me voir souvent. Elle avait cru nécessaire, pour échapper à mes questions, de m'en imposer par un ton sévère. Si elle avait voulu m'obliger à embrasser un état pour lequel je n'avais point de goût, son cœur en avait gémi; mais elle ne pouvait me faire un autre sort, et ma naissance s'opposait à tout établissement. Quant à la fable qu'elle se reprochait, elle s'y était vue forcée par les démarches que j'avais faites de me soustraire à son autorité. Ne pouvant dire la vérité sur ma naissance, il ne lui restait que le choix entre différens mensonges. Me présenter comme une fille de condition, c'était m'assurer des égards

chez la princesse ; c'était, en élevant mes idées, me donner un frein de plus pour me conduire avec décence et d'une manière convenable, à l'état dans lequel je croirais être née. Cette supposition, qui ne blessait personne, puisqu'il fallait en faire une pour que madame Dansire fût à l'abri de tout soupçon, était plus avantageuse pour moi que toute autre.

« Le projet de mon mariage la jeta dans le plus grand embarras. Dire alors la vérité, c'était compromettre son secret, et me livrer au désespoir. La prudence lui suggéra un parti mitoyen, qui suspendait tout, et évitait l'éclat d'une rupture. Les titres que je demandais étaient supposés venir de si loin, que cela lui donnerait le tems de me préparer doucement à mon malheur. Nous concerterions ensemble les moyens d'échapper à des éclaircis-

semens humilians pour moi. Elle m'écrivit une lettre propre à m'effrayer, et m'enjoignit de suspendre mon mariage jusqu'à ce qu'elle m'eût révélé des secrets importans à ma tranquillité. Si j'avais eu la moindre confiance dans ses avis, la mesure qu'elle avait prise suffisait pour m'arrêter ; et comme je ne pouvais plus aller en avant sans avoir les titres sur lesquels je comptais, elle crut devoir attendre mon retour au couvent pour s'expliquer avec moi. Il n'eût pas été prudent de m'instruire du secret de ma naissance, tandis que j'étais auprès de la princesse et de mon amant. Ma confiance en eux, ou ma douleur, auraient révélé un mystère qu'il était si important de cacher.

« La mort de madame de M. . . ; le parti que j'avais pris de me mettre sous la protection du comte,

avaient une seconde fois renversé tous ses projets.

« Enfin, la vivacité, les menaces de M. d'Elmont, la résolution où j'étais de l'épouser, la mirent dans la plus grande perplexité : il n'était plus possible de cacher le malheur de ma naissance. L'embarras de faire cet aveu, et l'espoir qu'en le retardant jusqu'au dernier moment, il deviendrait plus difficile de rompre, l'engagèrent à différer. Elle s'était flattée que l'amour et l'honneur ne permettraient pas à mon amant de m'abandonner la veille de mon mariage. C'était la tendresse que ma mère avait pour moi, qui lui avait fait prendre le parti de continuer à dissimuler. M. d'Elmont, en me voyant tous les jours, deviendrait à chaque instant plus passionné, et il ne serait plus le maître de renoncer à un bonheur qu'il aurait vu si près de lui.

« Cependant, comme il fallait prévoir tous les cas possibles pour y apporter remède, elle avait engagé M. d'Elmont à cacher notre mariage, pour que je ne fusse point compromise si, contre sa juste attente, il voulait manquer à ses engagemens.

« Je trouvai ma mère beaucoup trop bonne de vouloir se justifier vis-à-vis de sa fille. Les motifs de sa conduite me parurent très-sages ; et si j'eusse désiré qu'elle n'eût pas entretenu l'erreur du comte jusqu'au dernier moment, je n'imputais qu'à l'embarras des circonstances et au desir de me voir heureuse, une faute sur laquelle je ne me permis pas d'appuyer.

« Il fut convenu, d'après mes instances, que les dons de M. d'Elmont seraient absolument rejetés, sans mépris et sans fierté ; car au fond de mon cœur je ne pouvais,

malgré ma colère, m'empêcher d'être touchée de sa générosité.

« Son homme d'affaires vint, comme il l'avait annoncé dans sa lettre, consulter ma mère sur les arrangemens à prendre pour me faire jouir de cette partie de sa fortune qu'il m'avait assurée par notre contrat de mariage. Mais ma mère, comme nous en étions convenues, lui déclara qu'elle n'avait point d'arrangemens à prendre, et le chargea d'une lettre pour M. d'Elmont, où elle disait qu'elle n'avait pu accepter pour moi ses propositions sans m'en faire part, et que je les avais refusées. Ma mère reçut peu de tems après, une réponse de M. d'Elmont. Je ne discuterai pas avec vous, Madame, disait-il, sur les raisons que vous pouvez avoir eues d'instruire Sophie des dispositions dont je vous avais prié de me garder le secret. Dès qu'elle les con-

naît, elle a dû s'y refuser, et je n'ai plus le droit d'insister. Il lui demandait des détails sur ma santé, la conjurait de l'instruire des moyens qu'il pourrait avoir de savoir quelquefois de mes nouvelles. Mon ignorance totale sur sa destinée, serait, disait-il, un supplice que je ne pourrais supporter. — Ma mère ne crut pas devoir lui répondre, et je n'osai l'y engager.

« J'aurais désiré ne jamais quitter ma mère ; mais la crainte d'exciter des soupçons, ne lui permit pas de se rendre à ma prière, ni à moi d'insister. Je fus condamnée à ne jamais savoir son véritable nom. Je me bornai à demander d'habiter un autre couvent, et d'y rester sans prendre d'engagement. Comme elle m'avoua qu'elle résidait ordinairement à Paris, je la conjurai d'y choisir ma retraite. Tout me fut accordé. Nous partîmes peu de jours

après cette conversation, et ma mère me conduisit à l'abbaye de Port-Royal. C'est là, ma chère Julie, où je vous vis pour la première fois; et quoique vous ne fussiez alors qu'un enfant, je me sentis une grande inclination pour vous. Ce penchant est devenu la plus tendre, la plus vive amitié, quand le tems a rendu moins sensible la différence d'âge qui est entre nous.

« Pendant plus d'un an, il me fut impossible de me consoler de l'abandon de M. d'Elmont. Ne pas le voir chaque jour, et penser que je ne le verrais jamais, me causait un regret et une mélancolie que rien ne pouvait distraire. J'étais désintéressée de tout; il n'existait plus rien qui méritât mon attention. L'espérance ne me regardait plus; et si jeune encore, il n'était plus pour moi d'avenir.

« Mon amant ne m'aimait pas au-

tant qu'il était aimé, puisqu'il m'avait abandonnée pour rester fidèle à un préjugé. Il croyait satisfaire à l'honneur, et ne songeait pas qu'il manquait à ses sermens. Combien fait-on de fautes, pour ne pas examiner une question sous toutes ses faces ! M. d'Elmont, en rompant avec une jeune personne dont il s'était fait aimer et qu'il rendait malheureuse, manquait à la vertu en croyant se sacrifier pour elle. C'était à lui à respecter ses sermens, à moi à refuser une alliance qui pouvait le compromettre ; alors tout aurait été dans l'ordre et conforme à la raison.

« Cependant les torts de mon amant n'étaient point de nature à me consoler de sa perte ; en m'immolant il s'était immolé lui-même à ce qu'il avait regardé comme un devoir. S'il eût mérité ma haine ou mon mépris, mon affliction, plus violente

encore, aurait fini plutôt. Il n'est point dans mon caractère d'avoir un désespoir qui ôte la raison ; mes chagrins se tournent toujours en mélancolie. Celle qui s'était emparée de moi, m'avait fait contracter cette habitude de soupirer, dont ma chère Julie m'a demandé souvent la cause. Je me serais fait un grand scrupule alors de lui parler d'amour, quand il ne m'eût pas été défendu de révéler le secret de mes infortunes ; car il est dangereux de parler d'amour à un cœur aussi sensible que le sien, même quand c'est pour en dire du mal ; les malheurs de cette passion n'en détruisent point les charmes. Maintenant que Julie en connaît les plaisirs et les peines, je puis épancher mon ame avec elle.

« Le tems, la raison et sur-tout l'amour de Dieu, ramenèrent le calme dans mon cœur. Si je ne cessai

pas d'aimer M. d'Elmont, le sentiment que j'avais eu pour lui changea absolument de nature. La certitude de ne jamais le revoir, anéantissait toute espérance, et les doux souvenirs des momens que nous avions passés ensemble, attachaient sans cesse ma pensée. Il se forma de tout cela un sentiment particulier, qui n'avait plus besoin d'aliment pour subsister, qui se suffisait à lui-même pour vivre et se renouveler sans cesse. Loin que ce fût un tourment, c'était un intérêt qui m'attachait à la vie. Toutes les fois que mes yeux s'élevaient au ciel, et que j'adressais des vœux à l'Etre-Suprême, je demandais le bonheur de celui que j'avais tant aimé. Je n'aurais consenti pour aucun bien qu'on m'enlevât cette espèce d'intérêt qui animait mon existence et me préservait de la langueur que cause à la longue une vie mono-

tone. Vous savez, ma chère Julie, que vous m'avez vue contente, gaie et résignée. Dans une ame douce et sensible, un amour qui est sans espérances n'est point sans plaisirs ; ce n'est plus un sentiment qui agite, c'est une espèce de dévotion où tout est doux et tendre. En ne prétendant rien, on n'a ni revers ni chagrins à craindre. Peu de personnes, il est vrai, concevront de telles jouissances. Pour être capable de goûter celles d'un amour malheureux, il faut avoir rompu avec l'orgueil, et être accoutumé à faire une entière abnégation de soi-même. Il est nécessaire encore de conserver beaucoup d'estime pour celui dont on fait l'objet de toutes ses pensées.

Ma mère venait me voir quatre fois l'année. Si je ne trouvais point en elle la tendresse que j'aurais désirée, j'y trouvais de l'intérêt et de

bons procédés. Elle m'exhortait encore à me faire religieuse, mais c'était un conseil; elle ne voulait pas me contraindre. Il y a environ un an, elle m'annonça que ses affaires l'obligeaient à faire un voyage d'assez longue durée. Plusieurs mois s'écoulèrent sans que je reçusse de ses nouvelles, et j'en étais fort inquiète. Lorsqu'elle m'écrivit de me rendre à Bordeaux, dans un couvent qu'elle m'indiquait, et d'y attendre son arrivée, mon imagination travailla beaucoup pour deviner le motif d'un tel ordre : je craignis que, malgré tous les obstacles qui s'opposaient à mon établissement, ma mère n'eût trouvé pour moi un mariage dans cette province. Cette idée me tourmenta. Je sentais qu'il me serait impossible de renoncer aux sentimens que j'avais pour M. d'Elmont, et de m'engager avec un autre. Beaucoup

de tems se passa sans rien apprendre de nouveau. Enfin un soir on me demanda au parloir. C'était madame Dansire. J'y cours ; je suis ravie de la voir ; je lui baise les mains à travers la grille : elle avait un air de satisfaction et de gaité que je ne lui avais jamais vu : son ton se ressentait de sa joie ; il était caressant. Enfin, ma fille, me dit-elle, vous allez jouir du bien que vous avez tant désiré ; demain vous verrez et vous embrasserez votre père. Il m'épouse, et vous serez reconnue à la cérémonie. Cela a souffert quelques difficultés ; le crédit et l'argent les ont applanies. — Que de satisfactions à-la-fois ! J'allais avoir la joie d'embrasser mon père, et la tache de ma naissance serait effacée ! Cependant, au milieu de ce bonheur, je ne pus m'empêcher de gémir qu'il arrivât si tard. Je disais en moi-même : Si

cet événement eût eu lieu il y a quatre ans, j'ignorerais que M. d'Elmont eût été capable de m'abandonner. Je ne dormis point; j'étais trop émue par l'attente de voir mon père. A sept heures du matin il arriva avec ma mère. Le cœur me battait bien fort en descendant au parloir. Je me jetai à ses pieds. Il me reçut avec beaucoup de tendresse et de bonté, et parut charmé de sa fille. Sa figure ne m'était pas inconnue; je me rappelai de l'avoir vu une fois. Mais quand il se nomma, quelle surprise! quel nouveau sujet de joie! C'était, pourras-tu le croire? c'était le père de ma chère Julie qui me reconnaissait pour sa fille; et je puis maintenant te donner le doux nom de sœur, que ma tendresse t'avait consacré davance. M. de Saint-Olmont me combla de caresses. Je passe rapidement sur les transports de ma

joie et de ma sensibilité. A neuf heures le mariage fut célébré dans une chapelle particulière, et je fus reconnue par les deux époux. Nous passâmes la journée ensemble. Les nouveaux mariés paraissaient charmés l'un de l'autre. Je me rappelai alors avec quelle imprudence j'avais blâmé tes démarches si bonnes, si vertueuses, pour lever tous les obstacles qui auraient pu arrêter le mariage de ton père. Dans l'aveuglement où nous sommes, ne devrions-nous pas rester neutres sur tout ce qui nous est inconnu ? Ce que nous prenons pour de la sagesse n'est bien souvent que de la folie. Nous ne voyons qu'une si petite portion de chaque chose, qu'il faudrait se garder de prononcer sur le tout. L'instinct de ton excellent cœur valait bien mieux que toute ma raison. Je t'en remercie. Si tu m'eusses consultée, si

mes conseils eussent été suivis, je serais peut-être restée toujours sans parens et sans état. Quoique vous ne soyez pas contente de votre belle-mère, je suis persuadée, ma chère Julie, que si ce mariage était encore à faire et qu'il dépendît uniquement de vous, vous voudriez qu'il s'accomplît, pour que votre sœur et votre meilleure amie fût relevée de la honte qu'un préjugé funeste attache à une naissance illégitime.

« Il fut convenu que je resterais à Bordeaux jusqu'à ce que ma mère pût se résoudre à me présenter comme sa fille. Le juste amour qu'elle a pour sa réputation l'arrête. Je ne puis m'en plaindre ni la blâmer, et j'attends avec soumission le moment où elle voudra bien m'appeler auprès d'elle.

« Cependant madame de Saint-Olmont, qui désire passionnément

le mariage de son fils avec ma chère Julie, m'a permis et même ordonné de lui déclarer le secret de ma naissance : elle veut que j'emploie tout le pouvoir de l'amitié pour vous déterminer à ce mariage. Si je réussis, je serai reçue dans la maison paternelle.

« Je ne connais point mon frère ; je voudrais qu'il fût digne de vous ; et le plus doux de mes vœux serait qu'il pût vous plaire, si vous aviez le cœur libre. Mais ne craignez pas, ma chère amie, que l'intérêt de mon frère me fasse changer d'avis. Puisque vous aimez M. de Saint-Géran, vous ne devez pas être à un autre que lui. Je remplis bien mal les ordres de ma mère. Peut-on m'en blâmer ? Je n'avais aucun prétexte pour refuser de lui obéir, et je ne puis vous presser, contre la raison et ma conscience, de vous soumettre à ses volontés. Il

ne m'était pas possible non plus de lui révéler votre secret : que pouvais-je donc faire? Profiter de sa permission pour vous confier l'histoire de ma vie, et vous dire le bonheur que je sens de trouver ma sœur dans ma meilleure amie. Je soupire après le moment de notre réunion. Ma chère Julie sent combien il est nécessaire de renfermer en elle-même les conseils que je lui donne. Si je pouvais obtenir la permission de vous tenir compagnie à Chelles, que je serais heureuse ! Mais il faudrait, pour réussir, donner l'espoir d'employer tous mes soins à vaincre votre résistance, et je ne puis acheter ce bien, quelque grand qu'il soit, par ma fausseté. »

LETTRE LV.

Julie à Sophie.

15 Février.

DANS la tristesse dont j'étais accablée, que j'étais loin, ma chère Sophie, d'espérer de voir luire un seul jour de bonheur ! Il ne faut donc jamais désespérer de sa destinée. Tu m'as rendue heureuse, tu m'as comblée de joie ; tu étais déjà ma sœur par l'amitié, tu l'es par la nature. Quel présent elle m'a fait ! que j'en suis reconnaissante ! Je ne puis t'aimer plus que je ne t'aime ; mais je suis liée plus étroitement à mon amie. Etre sœurs, donne l'espoir de se voir réunies pour ne plus se séparer. Ah ! je ne puis en vouloir à madame de Saint-

Olmont, pour les peines qu'elle me cause : elle est ta mère. Quels torts ne seraient pas rachetés par ce titre ? La naissance de Sophie est un bienfait qui efface toutes les offenses.

Que j'ai été étonnée, ma bonne amie, de voir comme tu sais aimer ! Que j'en suis charmée ! Tu m'entendras bien mieux ; et la raison et la sagesse qui ont présidé à toutes tes démarches, seront pour moi la meilleure des leçons.

Je te remercie, ma chère sœur, de ta confiance. J'ai pris une part bien sensible à tes chagrins : j'espère te voir heureuse. Je doute que M. d'Elmont soit aussi aimable que mon jeune ami : cependant je le trouve très-bien ; et s'il a fait une faute, en abandonnant la plus aimable des femmes, il la réparera ; et, dans ce tems-là, je solliciterai pour que tu lui pardonnes.

LETTRE LVI.

Madame de St.-Géran, à madame de Valville.

16 Février.

Nos chagrins sont bien augmentés, ma chère comtesse. Mon fils m'apprend à connaître l'inquiétude. Il semble que mon ame soit aux ordres de la sienne pour en suivre tous les mouvemens. Il s'agite, il se désespère. La pauvre Julie est toujours enfermée à Chelles. Sa résistance est courageuse et douce. On ne peut prévoir le terme de la persécution qu'elle éprouve. Madame de Saint-Olmont n'est pas d'un caractère à revenir sur ses résolutions. Ferme dans ses volontés, et fausse dans ses moyens,

rien ne la détourne du but qu'elle a marqué. Son fils est sans fortune : elle veut s'emparer des biens de Julie, moins pour lui que pour elle-même. Jamais son cœur avide n'abandonnera une si riche proie, et on ne peut prévoir aucune circonstance qui termine nos peines. Le pauvre M. de Saint-Olmont est subjugué comme un enfant : cela fait pitié. Il croit vouloir tout ce qu'il ne veut pas. On lui persuade qu'il a des sentimens qu'il ne sent pas. C'est une véritable machine. Mon fils se tourmente ; on agite sans cesse ce qu'on fera, ce qu'on pourra faire, tandis qu'il est certain qu'on ne peut rien faire. Nous sommes toujours à la même place, avec le desir continuel d'en changer ; comme dans certains rêves où on veut agir sans pouvoir remuer. Ah ! ma chère Emilie, il vaut cent fois mieux être malade comme

je l'étais, que de vivre dans ce tourment-là. On souffre ; mais on est tranquille dans un bon lit, sans avoir rien à faire, tandis que tout s'empresse autour de vous pour venir à votre secours, et vous aider à supporter vos maux. Adieu, ma chère Emilie ; je n'ai pas même courage à vous écrire : il faut être toujours à consoler cet aimable et malheureux enfant. Je vous embrasse.

LETTRE LVII.

Julie à Sophie.

16 Février.

Je ne suis plus digne de vous, ma chère Sophie : j'ai fait un mensonge ; et, comme il arrive ordinairement, ce mensonge en a nécessité beaucoup d'autres. Ta sœur, si vraie, si ennemie de toute fausseté, s'est vue forcée à feindre pendant plusieurs jours. J'avais à cœur de t'accuser ma faute pour m'en soulager ; car je t'aime trop pour craindre de rougir devant toi. Tu n'es pas une autre pour moi. J'ai été malade ; je suis encore en convalescence : c'est ce qui m'a empêché d'écrire.

Peu après que j'eus fait partir

ma lettre pour madame de Saint-Géran, voici l'aventure qui m'est arrivée :

J'étais descendue au jardin, comme de coutume ; et mon éternelle surveillante, madame d'Amonville, m'accompagnait. Toute occupée de parler, elle prenait peu garde à sa marche : le pied lui tourne ; c'est une entorse. Je lui donne le bras pour la reconduire ; et dès qu'elle n'a plus besoin de moi, je m'élance au jardin. Charmée de me trouver seule pour rêver en liberté, je parcours toutes les allées, et j'arrive au pied d'une petite montagne, qu'on nomme ici le *Tabor.* On y monte par une allée tournante. Je suis bientôt au sommet. De là on découvre une vaste plaine et le chemin de Paris. La vue de ce grand espace réjouit ma captivité. Un seul mur de terrasse me séparait du monde entier. Mon

cœur, plus à l'aise par ce coup-d'œil vers la liberté, se prêtait à l'espérance. Si je n'avais point sujet d'en prendre, j'avais tant de besoin d'en avoir, qu'elle se glissa facilement dans mon ame. Je me livrais aux illusions les plus consolantes, quand une paysanne, à quelque distance de moi, trouva le moyen d'attirer mon attention. Elle me regardait, joignait les mains en signe de supplication, levait les yeux au ciel. L'éloignement ne me permettait pas de distinguer ses traits ; mais il me semblait que sa figure ne m'était pas étrangère. Je lui fis entendre par des gestes, et en lui montrant le mur de la terrasse, que je ne pouvais aller vers elle. La jeune fille se mit à genoux, et porta la main sur son cœur. Touchée de son air suppliant, et brûlant du desir d'apprendre ce qu'elle voulait de moi,

je lui montrai de la main qu'il fallait côtoyer le mur, et que plus bas il y avait une brèche. Elle ne me comprit pas, et ses supplications devinrent plus vives. Alors je recommençai à tracer avec le doigt la ligne du mur ; et quand je fus à l'endroit où se trouvait la brèche, j'ouvris les deux mains, pour figurer, par l'espace qu'elles formaient, qu'il se trouvait là une ouverture ; ensuite je dessinai encore du doigt le nouveau cercle qu'il faudrait parcourir pour arriver jusqu'à moi.

Alors la jeune paysanne franchit rapidement et de la manière la plus leste, l'espace qui nous séparait. Quand je la vis arrivée à la brèche, je commençai à songer à l'imprudence d'introduire une inconnue dans le jardin du couvent. Il était bien tems d'y songer ! Tout cela s'était passé si vîte que je n'avais

pas eu le tems de réprimer ma curiosité. Je me mis à délibérer si je devais l'attendre ou me retirer ; et quoique ce fût de bonne foi, je suis bien sûre qu'intérieurement j'étais décidée à rester.

L'inconnue, qui courait toujours, fut bientôt arrivée à l'allée tournante qui monte au Tabor. Je me sentis fort émue. Jugez, ma sœur, de mon trouble, quand elle se précipita à mes genoux, et que je reconnus le comte de Saint-Géran.

La colère où j'étais contre lui, l'occasion de savoir s'il était coupable, et la crainte du danger où il nous exposait l'un et l'autre, m'agitèrent de tant de sentimens différens, qu'il me fut impossible de parler. Je le repoussai : je tremblais que quelqu'un ne survînt ; et au milieu de tout cela, le plaisir de le voir se faisait encore sentir vi-

vement. Ah! comme il était joli avec des cornettes de fille! Il était toujours à genoux; il me baisait les mains, et je ne me fâchai pas comme j'aurais dû faire. Cependant, le souvenir de ce que j'avais à lui reprocher, me rendit la sévérité qu'il aurait fallu témoigner; car une entreprise aussi téméraire que la sienne, aurait dû être mal accueillie. Je lui dis donc, avec l'émotion de la colère: Quoi! Monsieur, ce n'est donc pas assez d'avoir méprisé mes lettres, de les avoir confiées ou laissé prendre, vous voulez encore me perdre par votre coupable audace! Fuyez, je vous en conjure: ne perdez pas un instant; votre présence ici me fait frémir. — Julie, vous m'accusez, et vous voulez que je fuie! Quelle cruauté de m'enlever le seul moment de bonheur que j'aurai peut-être dans toute ma vie! Ah!

plutôt mourir à vos pieds. — J'entends du bruit, je vous en conjure, partez. Si on nous surprenait... — Dites que vous m'aimez, et que je serai toujours votre ami. — Dites donc aussi que vous n'êtes point coupable, et expliquez-moi par quelle fatalité mes lettres.... — Nous entendîmes parler dans l'allée tournante. Je tremblais comme la feuille ; je ne pouvais me soutenir. Il n'y a point d'autre issue au Tabor que l'allée qui y conduit. Il allait être surpris, et ma frayeur était au comble, quand l'abbesse entra. Elle parut surprise en voyant une étrangère auprès de moi. — Qui est cette jeune fille, Mademoiselle ? — Madame, c'est.... c'est la fille de ma nourrice. — Comment est-elle entrée sans ma permission ? et d'où naît le trouble où je vous vois ? — Je vous demande pardon, Madame ; c'est que j'ai fait une

faute, et la crainte m'a troublée.
— Expliquez-vous, Mademoiselle. Je réponds de vous et de toutes vos actions à une famille respectable. Ceci pourrait être sérieux. — Madame, ayant aperçu cette jeune fille à quelque distance du mur, je lui ai fait signe d'aller du côté de la brèche; et ce n'est qu'après avoir commis cette imprudence, que j'ai pensé que ce pouvait en être une, et je lui ordonnais de se retirer, quand vous êtes arrivée. Comme je disais alors la vérité, je parlais avec plus d'assurance, et mon ton avait l'air naturel. Pendant que je parlais, l'abbesse avait jeté les yeux sur mon jeune ami, et elle avait éprouvé le charme inévitable de sa douce physionomie; de manière qu'étant tout de suite appaisée, elle dit d'un air gracieux : Voilà une aimable enfant; comment vous appelez-vous, ma fille? — Félicité,

répondit-il sans hésiter. — Et votre âge ? — Dix-sept ans, Madame. — L'hypocrite ! il avait toute la modestie d'une jeune fille. Les hommes ont bien plus de facilité que nous pour feindre : tandis que j'étais déconcertée, il répondait avec l'air le plus naturel.

L'abbesse lui passa la main sous le menton, lui donna deux petits coups sur les joues, en louant ses belles couleurs. Enhardi par ses caresses, mon jeune ami lui dit : Puisque vous êtes si bonne, Madame, ne souffrez pas que mademoiselle Julie renvoie si durement sa sœur de lait, qui a fait trois lieues pour venir rôder sous ces murs, dans l'espérance de la voir. Dès que nous avons su chez nous qu'elle était confinée ici, je n'ai point laissé de repos à ma mère, pour qu'elle me laissât y courir.

Me voilà bien récompensée, con-

tinua-t-il en portant son tablier sur ses yeux, comme pour en essuyer quelques larmes; cette mademoiselle Julie est devenue bien fière, depuis qu'elle demeure dans ce beau monastère; cependant le bon Dieu ordonne qu'on fasse amitié aux pauvres gens, n'est-ce pas Madame ?

Je t'avoue, ma sœur, que sous cette nouvelle forme, le comte me paraissait charmant. Il jouait son rôle avec tant de grâce et de gentillesse, que je ne pouvais m'empêcher d'en être ravie. Cependant mon cœur souffrait quelque peine en le voyant si habile à feindre, et je me disais tout bas : S'il le voulait, il aurait donc le talent de me tromper ?

L'abbesse ne pouvait se lasser de regarder Félicité. Elle me dit : Vous avez tort, Mademoiselle, de maltraiter cette chère enfant. Elle res-

tera ici jusqu'à demain. Montrez-lui la maison et le jardin ; faites-la bien goûter ; et ce soir à huit heures vous viendrez ensemble dans mon appartement. Votre gouvernante est incommodée ; Félicité couchera à sa place auprès de vous. Cela arrive fort à-propos ; car j'étais embarrassée, plusieurs de nos sœurs étant malades à l'infirmerie. Elle adressa encore quelques mots caressans à mon jeune ami, et nous laissa seuls.

Vous me perdez, dis-je alors au comte, vous me déshonorez ; je suis au désespoir. Si vous me respectiez, vous seriez parti sur-le-champ. Ah, ciel, passer la nuit au couvent, la passer auprès de moi ! J'aime mieux mourir, j'aime mieux tout révéler que de m'exposer à une telle infamie. Que je suis malheureuse d'aimer un homme que je n'estime plus ! — Ces mots, échap-

pés dans ma colère, lui rendirent toute son audace. Il savait bien que je l'aimais ; mais je ne l'avais point prononcé aussi positivement. La colère est bien dangereuse avec un amant ; on s'observe moins, et on dit tout ce qu'on a dans l'ame. Mon jeune ami, sans songer à la peine où j'étais, s'écria : Vous m'aimez, ma chère Julie, je suis le plus heureux des mortels. Vous me pardonnerez : était-il possible d'exiger que j'eusse le courage de renoncer au bonheur que le sort m'offrait ? — Mais pourquoi tenter une si folle entreprise ? — Pourquoi, ingrate ! quand je mourais de douleur d'être séparé de vous. Je vous adore, je ne vis que pour vous. Regardez-moi sans colère, que je voie ces beaux yeux remplis de la douceur et de la bonté qui les rendent si charmans. Je le regardai, ma sœur : que son air était tou-

chant ! l'amour animait tous ses traits ; ses yeux étaient mouillés des larmes de la tendresse. — Ah, qu'il est difficile d'être long-tems en colère contre un amant qui supplie pour qu'on lui pardonne ! Laissez-moi, lui dis-je en soupirant, partez, il en est tems encore, sauvez ma réputation. — Vous n'y songez pas, ma chère Julie ; après ce qui s'est passé, ma fuite vous exposerait aux plus violens soupçons. Je partirai demain matin. — Eh, la nuit, l'affreuse nuit dont on nous a menacés, comment faire pour l'éviter ? — Le comte sourit ; ce qui pensa me rendre toute ma colère. Mais il reprit plus sérieusement : Fiez-vous à moi, ma chère Julie, votre honneur m'est plus cher que votre amour ; je trouverai quelque expédient auprès de votre bonne abbesse pour qu'elle consente que nous soyons séparés. De grace, tranquil-

lisez-vous et laissez-moi jouir du plus beau jour de ma vie.

Que les parolès de ce qu'on aime sont douces et consolantes ! En peu d'instans j'oubliai sa faute et le danger où nous étions, pour ne songer qu'au bonheur d'être auprès de lui. Cet habit de fille lui donnait une grâce toute nouvelle, et m'inspirait plus de familiarité. Nous fûmes ainsi long-tems charmés l'un de l'autre, sans songer à quitter la place où on nous avait laissés.

Enfin le desir de savoir comment madame de Saint Olmont avait eu mes lettres, revint me tourmenter, et m'arracher à la plus agréable situation. Mon jeune ami parut si embarrassé de mes questions, qu'il me fit frémir. Déjà la crainte de ce que j'allais apprendre l'emportait sur l'envie d'être éclairée. — Ah ! si vous êtes coupable, ne me dites rien, je vous en prie. — Il se jeta à

mes genoux : Non, je ne cacherai jamais rien à la maîtresse de mon cœur. J'ai fait la faute d'oublier la clef du secrétaire qui renfermait mon plus cher trésor. Mes gens ne savent pas lire, et je ne croyais personne capable d'une si lâche trahison. Si j'en connaissais l'auteur, je le punirais sévèrement. J'ignorais mon malheur, quand ma mère m'a fait part du billet que vous avez écrit à ce sujet. — Le cœur me battit très-fort : Quoi, vous avez été tout ce tems sans regarder, sans relire mes lettres ? — Il rougit et baissa les yeux. — Cette indifférence est bien plus coupable que l'oubli de la clef. Que je suis malheureuse d'avoir cédé aux prières d'un homme qui me compromet, et qui ne relit pas mes lettres ! Hélas ! si j'aimais quelqu'un et que j'en fusse séparée, ses lettres seraient mon unique consolation.

Mon cœur était navré ; je ne pouvais me résoudre à supporter une vérité qui me faisait tant de peine. J'aurais voulu qu'il la niât, qu'il cherchât à me tromper. Mes reproches durèrent long-tems. J'espérais qu'ils amèneraient une meilleure excuse ; il n'en vint point. Mais je le vis si affligé ; il me montra tant d'amour, que je me laissai aller à reprendre du plaisir dans ses regards, et à lui pardonner. Cependant il fallait lui montrer la maison et les jardins, pour qu'il pût en parler à l'abbesse. Nous parcourûmes toutes les allées. Les charmilles, qui sont très-hautes, nous dérobaient à tous les regards. Mon jeune ami était transporté ; il pleurait de joie, riait, se jetait à genoux, me baisait les mains, c'était un véritable délire ; et celui de l'amour, ma chère Sophie, est bien séduisant.

Heureusement nous n'avions rencontré personne ; quoique le tems fût beau pour la saison, la récréation n'était pas encore établie au jardin. Après avoir joui délicieusement du ravissement de mon jeune ami, que je partageais intérieurement, quoique mon extérieur fût plus tranquille, je le conjurai de suspendre ses transports, pour songer sérieusement à l'expédient qu'il m'avait promis, pour éviter les terribles propositions de l'abbesse. Nous nous assîmes pour y rêver. Il me questionna sur ses défauts et ses faiblesses. Je dis qu'elle était fière de sa naissance et jalouse de son autorité, quoiqu'elle se laissât souvent mener par ses favorites.

Tout cela ne fournit rien pour nous tirer d'affaire. Enfin je me rappelai qu'elle est infiniment peureuse. Cela est bon, s'écria le comte, voilà ce qu'il nous faut, je vais lui

faire une histoire de voleurs qui la fera frémir. Je vous réponds qu'elle nous gardera dans sa chambre toute la nuit. Mais, ma sœur, reprit-il tristement, il est bien cruel de me forcer à chercher des moyens pour éviter d'être seul avec vous ; ne connaissez-vous pas mon respect, ma discrétion ? En vérité, je suis bien dupe, bien sot, continua-t-il avec un mouvement d'humeur et de dépit ; vous abusez de l'empire que vous avez sur moi. — Ce ton léger me blessa. Je lui lançai un regard sévère qui le fit rentrer en lui-même. Il me demanda pardon, en m'assurant qu'il était bien excusable de perdre la raison auprès de moi.

Nous rentrâmes dans la maison. Je le menai à la salle des religieuses et des novices : on était à la récréation. Ces dames avaient déjà entendu parler de Félicité. Les sœurs qui accompagnaient l'abbesse au Ta-

sor, avaient vanté sa figure. Elle fut caressée, louée, embrassée par tout le monde. Cela ne finissait point, et m'impatientait. Il fallut encore aller à la classe ; car Madame ne m'aurait pas pardonné si j'avais omis un seul coin de sa maison. Ce fût bien pis avec les pensionnaires : elles sont insupportables ; tout excite leur curiosité. C'était à qui examinerait Félicité de plus près. On lui baisait les yeux, on touchait ses mains, ses cheveux ; on se poussait, en disant : Voyez comme elle est jolie ! Il y en eut une qui eut la hardiesse de lever son fichu, pour admirer la blancheur de son cou. Cela était choquant : je ne pus me défendre d'un peu d'humeur : — Finissez donc, Mesdemoiselles ; vous êtes d'une enfance qui ne convient point à de grandes filles comme vous. Elles se moquèrent encore de moi, en

disant, qu'il était bien plaisant que je voulusse leur en imposer à mon âge. Mon jeune ami se prêtait avec trop de gaieté à cet insipide badinage : c'était prendre sur le tems qui nous restait à passer ensemble. J'étais fâchée contre lui : je l'emmenai ; et comme je le boudais, il se mit à sourire, en disant qu'il préférait l'humeur qu'il me voyait en ce moment, à l'égalité qui faisait ordinairement le charme de mon caractère. Il m'assura qu'il avait trouvé toutes ces demoiselles fort laides : effectivement elles ne sont pas jolies. Nous nous raccommodâmes. Quand nous fûmes au dortoir, ce fut une autre scène. La cellule d'une jeune novice était ouverte ; elle nous obligea d'y entrer, et nous fit asseoir sur son lit. Félicité lui parut si jolie, qu'elle ne pouvait se lasser de la regarder. Il lui prit fantaisie de l'habiller en

religieuse. Que ces filles sont folles ! L'oisiveté et la retraite leur gâtent la tête. Déjà elle détachait les épingles du corset de ma prétendue sœur de lait, quand je l'arrêtai en m'écriant que ce serait une profanation que madame l'abbesse ne pardonnerait pas. Pour cette fois mon jeune ami avait l'air fort grave : il avait profité de mes leçons. Peut-être aussi était-il embarrassé de la proposition ; car en dénouant son corset, la novice aurait pu voir qu'il lui manquait quelque chose pour être comme nous. J'en jugeais par des tableaux de saints que nous avons au couvent, où sûrement on a copié la nature. Ce souvenir me fit trembler : j'entraînai vîte mon jeune ami. Nous entrâmes à l'église : je me mis à genoux devant l'autel, comme c'est notre coutume ; mon jeune ami s'y plaça à côté de moi, et levant les yeux au

ciel : Je jure, dit-il, d'aimer toujours Julie, de ne jamais épouser une autre femme : je lui donne ma foi. Grand Dieu ! recevez mes sermens, et punissez-moi si j'y manque ! Il voulut prendre ma main pour la joindre à la sienne. J'étais si surprise de son action, que je ne savais que répondre. Je retirai ma main. Il continuait à me presser toujours, en regardant l'autel comme si c'eût été à Dieu qu'il eût parlé. Une vieille religieuse, qui venait faire sa prière, dit tout haut : Voyez la piété de ces enfans ! cela fait plaisir à regarder ; quel exemple pour nos pensionnaires ! Involontairement je tournai la tête : — Ne vous dérangez point, mes petits anges. Oui, vous êtes des anges beaux et purs comme eux : priez pour la mère Saint-Charles. Je rougis d'un éloge que nous méritions si peu, et je dis en moi-même :

Quelle honte j'aurais, si elle savait que c'est un jeune homme qui est là auprès de l'autel. Cependant le comte, feignant de continuer sa prière, me disait : Julie ! ma chère Julie ! jurez que vous serez à moi. Je vous en conjure par le Dieu qui nous écoute, et par mon amour. Cette promesse soutiendra ma vie. Je n'ai qu'un jour à vous voir ; qu'il soit celui du bonheur et la consolation de l'absence. Il élevait la voix ; et la crainte que la religieuse, qui priait à quelques pas de nous, ne pût l'entendre, me parut une excuse suffisante pour lui répondre : Je promets de n'être jamais à un autre ; et je me levai bien vîte pour n'en pas dire davantage.. En traversant un passage obscur, le comte passa son bras autour de ma taille, en disant : A présent vous êtes ma femme. Cette action familière me choqua. Sa hardiesse

me glace ; et s'il sortait du respect qu'il me doit, il cesserait de me plaire. Je lui dis : Jamais, Monsieur, je ne prendrai d'engagement sans l'aveu de mon père ; et c'est faire beaucoup, que de promettre de n'en point prendre d'autre, tant que mon estime pour vous me permettra de vous accorder la préférence : mais je vous avertis que si le ton léger et familier que vous venez de prendre se renouvelait, vous perdriez tout droit à mon amitié.

Ces paroles le jetèrent dans une grande consternation. Il se mit à genoux, pria, pressa pour que je lui pardonnasse. Je ne l'écoutai pas : j'étais vraiment irritée ; je le fuyais. Il m'arrêta par mon tablier : je frappai dessus ; un morceau lui resta dans la main, et je m'éloignai en courant. Il me suivit, en me conjurant d'oublier sa faute, et de ne pas l'exposer à paraître dans le

désordre où il était. Je sentis mon imprudence ; je retournai la tête, et je vis qu'il pleurait. Je m'appaisai. Les larmes d'un amant sont toujours la meilleure raison et la plus puissante excuse qu'il puisse donner. Il promit d'être plus maître de lui-même, et nous nous raccommodâmes. Il fallut attendre une demi-heure dans l'antichambre de Madame. Je n'avais pas repris ma gaîté. Mon jeune ami me dit qu'il perdrait la sienne dès qu'il me verrait l'air fâché ; qu'il fallait que je lui fisse bonne mine, si je voulais qu'il fût capable d'inventer une histoire pour faire peur à l'abbesse. Je lui fis encore une petite leçon sur ce qui s'était passé, et le priai avec instance de me tirer de l'embarras affreux où son imprudence m'avait mise.

L'abbesse nous reçut avec bonté ; et malgré sa hauteur, elle fit asseoir

auprès d'elle une fille de village, pour entendre le récit qu'elle ferait de la beauté de la maison. Comme Félicité était censée n'avoir jamais vu que son village, elle se récria beaucoup, et marqua avec un ton très-naturel son admiration pour les jardins et les bâtimens de l'abbaye. Madame ne pouvait se lasser de l'entendre ; et Félicité la remercia de si bonne grâce qu'elle en paraissait charmée. Vous ne savez pas, Madame, continua-t-elle, toute l'obligation que j'ai à votre générosité ; car, outre le plaisir de voir tant de belles choses, il m'est arrivé une aventure qui me donnait une grande frayeur pour retourner aujourd'hui à notre village : mais mademoiselle Julie m'a défendu de vous le dire, à cause que vous êtes peureuse.

Madame me gronda de vouloir qu'on lui cachât quelque chose, et

ayant ordonné à Félicité de parler, voici ce qu'elle lui raconta :

J'étais, Madame, à une demi-lieue d'ici, dans un petit bois qui est à main gauche du grand chemin ; j'entends le pas et la voix de plusieurs hommes. Comme je suis peureuse, ainsi que Madame, je me cache derrière un gros chêne : ces méchans arrivent près de l'endroit où j'étais. Il leur prend envie de s'asseoir. L'un d'eux tire de sa poche une bouteille, et ils se mettent à boire. Ils étaient trois, et ils avaient des figures affreuses, grands comme des géans. Je n'osais m'en aller, de peur de faire du bruit, ni presque respirer, car ils étaient de l'autre côté du sentier, à cinq à six pas de moi.

Ah ! la pauvre enfant, s'écria l'abbesse toute émue. Ne vous ont-ils rien fait ?

Non, Madame ; mais je n'étais

pas au bout. Les voilà qu'ils parlent d'un vol qu'ils ont fait la nuit dernière, et où ils ont tué deux femmes ; et puis celui qui avait la mine la plus terrible, dit : Ce n'est rien au prix de la capture que nous ferons cette nuit. Dix de nos camarades nous attendent au village prochain : nous souperons bien, et au coup de minuit nous irons attaquer la grande maison des vierges qui est près d'ici, et nous n'en laisserons pas une : il y a là bonne capture à faire, et peu de défense.

Ah ciel ! dit l'abbesse en pâlissant, c'est sûrement ici qu'ils doivent venir.

Félicité parut fort étonnée de la réflexion de Madame : elle s'empressa de la rassurer, mais d'une manière si mal-adroite, qu'elle n'était propre qu'à augmenter son épouvante.

Où les avez-vous laissés ?

A une petite demi-lieue de chemin de là jusqu'ici, et je mourais de frayeur de les rencontrer au retour, si Madame n'avait pas eu la bonté de me retenir.

Il faut ordonner aux jardiniers de ne se pas coucher, reprit l'abbesse en tirant toutes les sonnettes. Ah ! mon Dieu ! quelle nuit je vais passer ! On m'avait bien dit, il y a quelque tems, qu'une bande de voleurs rôdait dans ce canton-ci.

Mon jeune ami m'excitait des yeux pour le seconder : mais je ne sais point mentir ; et quand, pour lui plaire, je voulus dire un mot sur l'imprudence d'effrayer Madame, je parus si troublée, qu'elle crut que j'étais encore plus effrayée qu'elle.

Le comte en prit occasion de dire que nous devrions veiller auprès de Madame. Une nuit est bien-

tôt passée, dit-il ; et il faut toujours prendre le parti le plus sûr.

Si cela ne vous fait point de peine, mes enfans, vous me rendrez un grand service ; car si je fais rester de nos sœurs converses, elles ne feront que ronfler, sans songer au danger.

Madame donna des ordres pour qu'on nous apportât à souper. A dix heures nous l'engageâmes à se coucher, et nous prîmes place à la ruelle de son lit.

Quoique mon jeune ami eût tâché de parler comme au village, il avait si mal réussi, que l'abbesse dit : Comment se fait-il, Félicité, que vous n'ayez pas le jargon d'une paysanne ?

Oh, Madame, cela est tout simple ; mon oncle, qui est curé à une lieue de chez nous, m'a appris à lire et à écrire, et sa bonne sœur, qui m'a élevée, parle tout comme

une grande dame qu'elle a servie pendant quinze ans. Aussi on ne m'envoie pas travailler à la terre : je reste à la maison à coudre ; et ce bon curé, pour me rendre savante, ne voulait-il pas m'apprendre le rudiment : mais cela m'ennuyait trop ; j'aimais mieux chanter.

Est-ce que vous avez de la voix, ma fille ?

Non, Madame ; mais on chante toujours en travaillant : cela fait passer le tems.

Dites-moi une chanson, Félicité ; cela me distraira de mes craintes.

Mon jeune ami se fit un peu prier, en disant qu'il n'oserait jamais chanter devant Madame. Cependant il obéit. Il faut vous dire, ma chère Sophie, qu'il a une petite voix, la plus jolie, la plus touchante, la plus mélodieuse qu'on puisse entendre : elle ressemble tout-à-fait à celle d'une jeune fille ; et quoi-

qu'il fît son possible pour cacher son goût, Madame en demeura si charmée que, se relevant avec vivacité sur ses oreillers : En vérité, ma fille, vous êtes trop aimable ! Félicité, ma chère enfant, si vous voulez rester ici, je vous recevrai sans dot : je vous attacherai particulièrement à me tenir compagnie, et à me réjouir par vos talens. Je vous ferai agréer dans le chapitre de nos Dames. Il est vrai que nous n'admettons que des filles de qualité; mais je suis la maîtresse de faire une exception, et je la ferai en votre faveur.

L'effronterie de mon jeune ami ne le mit pas à l'abri de l'embarras que devait lui causer une proposition si inattendue. Il en fut déconcerté au point que l'abbesse s'en scandalisa : Que veut dire ceci, mon enfant? Je comptais sur votre reconnaissance. Il n'est jamais en-

tré ici une fille de rien ; et quand j'oublie pour vous..... Pardon, Madame, reprit le comte, qui avait eu le tems de se remettre : je suis pénétré de vos bontés ; mais je songeais à la difficulté d'obtenir le consentement de ma mère. Elle a refusé de très-bons établissemens pour moi, parce qu'elle ne veut pas absolument que je la quitte. — Pour vous marier, ma fille, à la bonne heure ; mais pour vous donner à Dieu, cela devient bien différent. Mademoiselle de Saint-Olmont écrira à sa nourrice, pour lui faire sentir l'avantage du sort que je veux vous faire. Je me sens beaucoup d'inclination pour vous, et....

Dans cet instant des cris se firent entendre, et les chiens de la basse-cour aboyèrent tous à-la-fois de la manière la plus effrayante.

L'abbesse frémit : Fermez les portes de la chambre, mettez les

verroux. — Nous y courûmes; et quoique je susse que l'histoire des voleurs était faite à plaisir, je fus saisie d'une très-grande terreur. Je pensais qu'elle se réalisait pour nous punir d'avoir fait un mensonge. Cependant le bruit croissait toujours. Madame disait : Les voilà qui viennent, ils vont forcer la porte de clôture ; et de la meilleure foi du monde, je répétais : Ah ! mon Dieu, les voilà qui viennent. — Le comte demanda la permission d'ouvrir une fenêtre, pour mieux entendre ce qui se passait ; mais ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il obtint de madame qu'il irait écouter à celle du cabinet. Peu après ils revint nous dire qu'il croyait que c'était une dispute entre plusieurs hommes qui étaient près de la maison. Une dispute au milieu de la nuit était fort suspecte ; tous les gens de la campagne devaient être

couchés ; c'était donc des voleurs ; et l'heure qui se rapportait à ce que Félicité avait raconté, était une circonstance bien aggravante pour les frayeurs de madame.

Je reçus l'ordre de sonner toutes les sonnettes de la chambre. Tout le monde était enseveli dans un profond sommeil. Il fallut recommencer bien des fois. L'abbesse s'écriait : Ah, mon Dieu, qu'il est malheureux de n'avoir point d'hommes ici ! Enfin deux vieilles sœurs arrivèrent à moitié habillées. L'abbesse ordonna qu'elles allassent du côté où se faisait le bruit. Malgré le respect qu'on avait pour ses volontés, ces pauvres filles, qui tremblaient, refusèrent d'obéir. C'est, disaient-elles, un bruit de revenans ; nous savons bien qu'il y en a ici qui font le sabbat dans les caves. Madame voulut faire l'esprit fort ; mais je vis bien que cette nouvelle fable

n'était pas sans effet sur son esprit ; car en paraissant s'en moquer, elle ne cessait de faire des questions qui annonçaient sa crédulité. Mon jeune ami s'offrit pour accompagner les sœurs. La moins peureuse consentit enfin à descendre, pourvu que Félicité ne la quittât pas un instant. Quoiqu'il n'y eût rien à craindre, je n'étais pas sans inquiétude pour mon jeune ami ; et tandis que je riais intérieurement de la faiblesse de l'abbesse, j'étais encore plus déraisonnable qu'elle.

Un quart-d'heure après, le comte rentra avec la vieille sœur, qui nous dit qu'elle avait cru reconnaître la voix des jardiniers parmi les gens qui disputaient.

En effet, on sut le lendemain que, pour veiller plus gaiement, ils avaient été chercher leurs amis pour boire avec eux ; et que, s'étant enivrés, ils avaient pris querelle

et fait tout le bruit que nous avions entendu.

Cependant, comme ce récit laissait beaucoup d'incertitudes, nous continuâmes à veiller auprès de madame. Vers les cinq heures, je me trouvai incommodée, et la sœur dit à l'abbesse : Laissez aller coucher cette jeune demoiselle, je resterai avec Félicité jusqu'au grand jour. Sur cette représentation, je reçus l'ordre d'aller me coucher. Mon jeune ami me demanda la permission de me dire adieu le lendemain quand je serais levée, et de prendre mes ordres pour ce que je voudrais dire à ma nourrice. Quoique je fusse fort fatiguée, il me fut impossible de dormir. J'étais mécontente de moi, et fort mal dans ma propre estime. Jusque-là je n'avais témoigné mes sentimens au comte que sous le nom de l'amitié ; et c'était dans le moment où

j'avais à me plaindre d'une négligence très-coupable, et à lui reprocher d'exposer ma réputation, que je venais d'avouer que je l'aimais comme un amant. Le chemin que j'avais fait en si peu de tems m'épouvantait; le feu m'en montait au visage; je rougissais comme si j'eusse eu mille témoins de ma faute. Le mensonge que j'avais fait ajoutait à ma confusion. Ma nourrice n'avait point de fille; tout pouvait être découvert d'un moment à l'autre. Je me voyais chassée de la maison paternelle, haïe de mon père, déshonorée dans le monde, séparée pour jamais de mon jeune ami; et pour comble de maux, je sentais que ma tendresse s'était exaltée depuis que j'en avais fait l'imprudent aveu. Je n'en étais plus la maîtresse; j'adorais mon jeune ami; et en détestant la conduite que j'avais tenue, j'aurais donné

ma vie pour renouveler cette fatale journée. Le chagrin de me séparer de lui, m'agitait encore davantage que les risques que sa présence me faisait courir. Cependant sa légèreté, sa hardiesse, son talent pour feindre, me déplaisaient beaucoup, et je m'indignais contre moi-même en voyant que les choses qui lui faisaient tort dans mon estime, ne servaient qu'à le rendre plus charmant et plus capable de me séduire. Ah! ma sœur, combien de fois, dans cette triste nuit, fus-je effrayée de l'idée que tu allais concevoir de ton amie! Si je perdais ton estime, je n'y survivrais pas : mais ce n'est pas en te trompant que je veux la conserver; Sophie lira toujours dans mon ame. Ah! ma chère amie, si vous trouvez qu'à présent je ne suis plus digne de votre amitié, aimez-moi parce que vous m'avez aimée.

Tant d'agitations furent suivies

d'une fièvre violente, avec un grand transport au cerveau. Dans mes rêveries, je croyais toujours voir Félicité auprès de moi ; je lui tendais la main ; je la conjurais de ne pas me quitter : il me semblait qu'elle était réellement devenue ma compagne. Cette tournure de mon délire fut bien heureuse ; elle m'empêcha toujours de révéler mon secret. Quand on m'en rendit compte, je tremblais à chaque mot ; mais le ciel m'a fait plus de grace que je n'en méritais. Une si longue lettre m'a fatiguée. Je remets, ma chère Sophie, le reste de mon histoire à un jour où je me porterai mieux.

1er Mars.

Ma maladie s'étant annoncée comme devant être très-grave, madame l'abbesse écrivit à mon père, et il ne daigna pas venir voir sa

fille, qu'on l'assurait être en danger. Cette dureté pensa, quand j'en fus instruite, me replonger dans l'état de maladie dont je venais de sortir. Madame de Saint-Olmont arriva seule. Elle dit que mon père avait la goutte. L'abbesse l'introduisit dans ma chambre. Je ne la reconnus point. On me raconta qu'elle s'était fort empressée auprès de moi. Comme elle se pique d'avoir beaucoup de connaissances en médecine, elle se fit rendre compte de tous les symptômes de la maladie, me tâta le pouls avec beaucoup de réflexion, et blâma et approuva tour-à-tour la conduite du médecin. L'abbesse ajouta en finissant ce récit : Malgré toute l'attention que madame la baronne avait auprès de vous, notre chère Félicité n'est point échappée à ses regards. Elle l'examina beaucoup, en la voyant sortir de votre chambre

au moment où elle y entrait. — Quoi, Madame, m'écriai-je en l'interrompant, est ce que Félicité est restée ici pendant ma maladie? — Oui, ma fille, cette pauvre enfant vous est si attachée; ah, quel zèle! et comme elle pleurait quand on parlait du danger où vous étiez!

Je ne pus en écouter davantage. Mon ame fut saisie d'une telle frayeur en apprenant que ma belle-mère avait vu le comte auprès de moi, qu'une faiblesse me ravit l'usage de mes sens. On me donna tous les secours nécessaires; mais je ne revins à la vie que pour sentir mon malheur. Je n'osais faire de questions aux religieuses qui entouraient mon lit, ni même à ma gouvernante, qui, ne faisant que sortir de l'infirmerie, n'avait pu rien découvrir de cette malheureuse aventure. Je me flattais que mon jeune ami était peut-être encore

dans la maison ; et malgré toutes les raisons que j'avais d'y redouter sa présence, je ne pouvais m'empêcher de tourner la tête et d'être fort émue toutes les fois qu'on ouvrait la porte ; car j'espérais toujours qu'il allait paraître.

L'abbesse vint le lendemain savoir de mes nouvelles. Je mourais d'envie qu'elle reprît le récit que mon accident avait interrompu. Voyant qu'elle n'en parlait plus, je lui dis : J'ai donc été bien mal? car je n'ai nulle souvenir de la visite de ma belle-mère. Vous me feriez plaisir, Madame, de me dire tout ce qui s'est passé. — Très-volontiers, ma fille : où en étais-je restée? — A ce que madame de Saint-Olmont avait beaucoup regardé Félicité. Ces mots furent prononcés avec une grande émotion. L'abbesse n'y prit pas garde ; elle est toujours plus occupée de ce

qu'elle dit que de ce qu'elle entend. — Ah ! oui, ma fille, je me le rappelle. Madame de Saint-Olmont vint dans ma chambre, et me fit bien des questions sur cette jeune fille ; et quand j'eus dit que c'était votre sœur de lait, elle témoigna un vif desir de la voir. La petite, qui est timide, ne voulait pas paraître. Nous fûmes obligés d'aller la chercher dans les jardins, où elle s'était réfugiée. A notre approche, Félicité parut bien interdite. Madame de Saint-Olmont a l'air si imposant ! Levez donc les yeux, Mademoiselle ; est-ce que vous n'osez me regarder ? Ces paroles, prononcées d'un ton impérieux, redoublèrent la crainte de cet enfant ; j'avais pitié de son embarras. — Elle n'est point accoutumée au monde, repris-je ; mais c'est un excellent cœur. Ah ! si vous saviez, Madame, comme elle

a soigné mademoiselle de Saint-Olmont, vous l'aimeriez autant que nous l'aimons. — Ah, je n'en doute point ; tout ce que vous dites d'elle est peint sur son visage. Je suis ravie d'avoir vu la sœur de lait de Julie ; elle est vraiment fort jolie, et elle ressemble fort à une personne de ma connaissance. Mais, ma belle enfant, dites-moi donc un mot. — J'ignore comment on parle aux grandes dames, répondit Félicité en tremblant. — C'est dommage qu'elle ne parle pas, car le son de sa voix est charmant. Puisque vous étiez ici, je suis fort contente de vous avoir rencontrée. Vous êtes vraiment une très-jolie personne, et votre mère saura tout le bien que je pense de vous. Maintenant vous pouvez retourner à votre promenade. — Combien y a-t il donc qu'elle est ici ? me demanda madame de Saint-Olmont.

— Depuis le jour où mademoiselle Julie est tombée malade. — Il est fort heureux qu'elle soit arrivée dans cette circonstance. Mais, Madame, est-ce qu'une fille si jeune et accoutumée à se coucher à la fin du jour, a pu veiller seule toutes les nuits ; car mademoiselle Bertaud était malade ?— Ah ! mon Dieu non, Madame ; si elle a veillé, c'est à cause de son inquiétude. Nous avons des sœurs instruites à soigner les malades, et il y en a deux qui se sont relayées, pour ne pas abandonner mademoiselle de St.-Olmont une seule minute.

Votre belle-mère continua à me faire tant de questions sur Félicité, elle s'enquit avec tant de soin des preuves d'attachement qu'elle vous avait données, que j'ai soupçonné, ma fille, qu'elle voudrait, en vous mariant, l'attacher à votre service ; et quand j'en ai dit ma pensée,

madame de Saint-Olmont m'a répondu en souriant, qu'elle admirait ma pénétration.

C'est une dame bien respectable : mais je ne puis, ma fille, m'empêcher d'être étonnée, quand je vois qu'elle a un ton si sec en disant des choses obligeantes.

L'abbesse s'étant arrêtée, je recueillis toutes mes forces pour demander ce que Félicité était devenue.

Je vais vous en instrure ; mais il faut reprendre les choses de plus haut. La nuit où nous attendions les voleurs, j'avais consenti que Félicité retournât auprès de sa mère, pour lui demander la permission de venir être postulante dans ce monastère. Le matin, comme elle allait partir, nous apprîmes que vous aviez la fièvre et le transport. La pauvre fille, en vous voyant si mal, jeta les hauts

cris : elle me demanda en grace de rester pour vous garder ; j'y consentis. Le troisième jour qu'elle vous rendait ses soins, madame de Saint-Olmont la rencontra ici. Après son départ, vous sachant hors de danger, et craignant l'inquiétude que sa mère devait avoir d'une si longue absence, elle partit pour retourner à son village. On a donné tous les jours de vos nouvelles à madame de Saint-Olmont, et elle nous a promis de revenir bientôt : nous l'attendons à chaque instant.

Jugez, ma chère Sophie, dans quel état ce récit dut me jeter. J'attendais à tout instant des nouvelles foudroyantes de la colère de mon père. L'arrivée de ma belle-mère me faisait frémir. Mes nerfs furent violemment attaqués. Il me prit un tremblement habituel. Avec des accidens aussi graves, je ne connais

point de maux comparables à ceux d'une crainte continuelle. Je ne sais comment je n'en perdis pas la raison. Cependant, en voyant que le tems s'écoulait sans que je reçusse aucune marque de l'indignation de mes parens, je me flattais quelquefois que madame de Saint-Olmont n'avait pas reconnu le comte. En effet, comment supposer que mon ennemie avait eu pour moi le ménagement de garder le silence?

Ma gouvernante, qui avait repris ses fonctions auprès de moi, me remit une lettre de madame de Saint-Géran, en réponse à celle que je lui avais écrite les premiers jours de mon séjour à Chelles. On l'avait apportée à mademoiselle Bertaud pendant que j'étais malade. En voici la copie :

M.me de Saint-Géran à M.lle de Saint-Olmont.

« J'ai été bien affligée, ma chère fille, en apprenant que monsieur votre père vous avait éloignée de sa présence. Son cœur, j'en suis sûre, n'est pas de moitié de ce cruel bannissement. Mais je ne veux accuser personne ; et le ressentiment ne vous est pas permis.

« La douceur et la résignation, voilà votre partage, et la dignité qui convient à votre situation. Vous avez fait une grande imprudence. Je n'appuierai pas sur le blâme qu'elle mérite : le malheur est le tems des consolations, et non pas des réprimandes. Mon amitié ne pourrait consentir à vous faire des reproches d'une faute dont vous êtes trop sévèrement punie.

« Parlons de mon fils. Quelque

ménagement que j'aie apporté pour lui apprendre la nouvelle de votre départ, j'ai cru qu'il en perdrait la tête. Je n'ai pu lui refuser la communication de votre lettre. Cette lecture a joint le remords à la douleur. Sa coupable négligence lui a paru un crime. Il répétait sans cesse : Elle va me haïr. Etre haï de Julie, c'est être condamné à mourir. Il marchait à grands pas. Mes prières, mes raisons, rien ne pouvait suspendre son agitation. Il eût été barbare d'ajouter aux reproches qu'il se faisait à lui-même ; et Julie est trop généreuse pour ne pas approuver ma modération.

« Voyant que je ne pouvais rien sur son esprit, j'attaquai son cœur, qui ne résiste jamais au mien. Mon ami, vous voulez donc me faire mourir. Ce peu de mots, prononcés avec l'accent de la douleur et de la tendresse, le ramenèrent à

moi doux et soumis comme je le désirais. Il me demanda pardon du chagrin qu'il me causait ; et quand il vit mes yeux remplis de larmes, il fut si touché, qu'il me fallut le consoler de la peine qu'il m'avait faite. Que je suis malheureux, disait-il, d'affliger tout ce que j'aime ! Maman, je me calmerai ; je ferai tout ce que vous voudrez ; car vous ne me commanderez jamais de cesser d'adorer ni Julie, ni mon aimable mère. Charmant enfant ! Ah ! ma fille, devrait-on s'étonner qu'il eût le bonheur de vous plaire ? Si je n'écoutais que mon cœur, je ne serais pas plus raisonnable que ce jeune homme, et je vous dirais : Venez, ma fille, venez combler les vœux de la mère et du fils ; mes bras vous sont ouverts ; ma maison est un asile que vous honorerez par vos vertus. Mais loin de moi ces coupables pensées, que je ne vou-

drais même pas confier à mon fils. Pourrais-je consentir à échanger, pour le plaisir de vivre avec Julie, quelque grand qu'il fût, les vertus qui la rendent si recommandable, et qui sont la base de mon attachement pour elle? Non, ma fille; cette satisfaction ne serait pas pure: elle nous aurait trop coûté. Mais je crois être d'accord avec l'honneur, en ne désapprouvant pas votre répugnance pour un engagement que vous ne pourriez contracter de bonne foi. Mon fils m'a demandé en grace, de faire l'effort d'aller chez vos parens, pour examiner ce qui s'y passe, et afin qu'on ne nous crût pas instruits de ce qui est arrivé dans votre famille. Cette démarche me déplaisait beaucoup; mais il était si affligé, que je n'aurais pu lui refuser en ce moment que ce qui eût été réellement condamnable.

« J'ai trouvé votre père triste et souffrant; madame de Saint-Olmont avait l'air fort tranquille. On m'a reçue froidement ; et j'ai su par mes gens, que je n'étais entrée que par méprise : la porte était défendue. J'ai demandé de vos nouvelles ; le baron est resté en silence : sa femme a répondu que vous étiez allé passer quelque temps à Chelles auprès d'une de vos parentes.

« Je suis obligée de laisser mon fils pendant deux ou trois jours : une affaire m'appelle à quelques lieues d'ici ; et comme ce voyage n'aurait rien d'agréable pour lui, je consens qu'il reste à Paris, où il se croit plus à portée d'apprendre de vos nouvelles. Adieu, ma charmante amie ; croyez que j'aurai toujours pour vous les sentimens de la plus tendre mère. »

Cette lettre me fit autant de plaisir

que j'étais susceptible d'en avoir dans l'état de langueur et de tristesse où j'étais. Que Madame de Saint-Géran est douce et bonne ! Comme sa vertu sait compatir aux faiblesses des autres ! Loin de décourager ceux qui ont commis des fautes, elle les engage à s'en relever. Quel bonheur j'aurais eu en devenant sa fille ! Mais c'est un espoir auquel il ne faut plus penser. Bonsoir, ma chère sœur ; mes forces sont épuisées par une si longue lettre. Je vous embrasse.

LETTRE LVIII.

La même à la même.

5 Mars.

Je suis encore bien plus malheureuse, ma chère Sophie, que je ne l'étais la dernière fois que je vous contai mes peines. Je me flattais alors que ma belle-mère n'avait point reconnu M. de Saint-Géran. Cette erreur se prolongea encore quelques jours; car je ne voyais nulle apparence que son ressentiment eût pu se contenir si long-tems. J'ai été cruellement détrompée. Hier, elle arriva ici à dix heures du matin. Après une courte visite à l'abbesse, elle monte dans ma chambre, ordonne à ma gouvernante d'en sortir. Je tremblais. La

faiblesse qui m'est restée de ma maladie, ajoute à la timidité qui m'est naturelle. Madame de Saint-Olmont m'aborda d'un air très-imposant; et sans s'informer comment je me trouvais, elle me dit : J'ai attendu, Mademoiselle, que vous fussiez rétablie pour avoir un entretien avec vous. Le sujet en est si important, qu'il va décider du bonheur ou du malheur de votre vie entière. J'ai vu par mes yeux l'indécence de votre conduite. Un jeune homme, introduit dans ce couvent à la faveur d'un coupable déguisement, a passé plusieurs jours et plusieurs nuits auprès de vous. Vous l'avez souffert; que dis-je! vous l'avez autorisé à vous déshonorer, à déshonorer votre père. L'inconduite et le scandale ne peuvent être portés plus loin.

Epouvantée des soupçons que mon imprudence ne m'avait pas

même laissé prévoir, je m'écriai : Quoi ! Madame, vous osez douter de ma vertu ! Le ciel connaît mon innocence ; et l'abbesse peut vous dire que je ne l'ai pas quittée la seule nuit..... Et qu'importe votre vertu, Mademoiselle, reprit ma belle-mère en m'interrompant et en souriant d'un air dédaigneux, c'est bien de cela qu'il s'agit. Je vous dispense de ces vaines justifications. Je vous crois fort sage ; mais cette sagesse dont vous faites tant de bruit, et qui est assurément fort recommandable vis-à-vis du ciel, n'est plus qu'une chimère quand personne ne peut y croire. La réputation, Mademoiselle, est la vertu et la gloire des femmes ! Dès qu'elle est compromise, tout est perdu.

Je n'ai point consenti, Madame, à la folle démarche de M. de Saint-Géran : son audace m'a effrayée.

J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour le renvoyer : c'est madame l'abbesse qui l'a retenu ; et je n'aurais pu, sans découvrir sa faute, insister sur son départ ; et, sans ma maladie, son séjour n'aurait pas été prolongé.....

— Tout ceci est encore inutile, Mademoiselle : c'est perdre le tems en vains discours ; il faut en venir au fait. Votre aventure est ignorée : j'en ai gardé le secret ; et si vous consentez à épouser mon fils, elle restera toujours ensevelie dans le plus profond silence : mais si vous persistez à le refuser, M. de Saint-Olmont sera instruit que sa fille est indigne de lui. L'abbesse et toute la communauté saura que M. de Saint-Géran a passé plusieurs jours auprès de vous dans ce monastère : cette histoire ne tardera pas à se répandre. Ma douleur la confirmera à mes amies. Le scan-

dale, la publicité d'une telle aventure, ne vous permettront pas de paraître dans le monde. Chassée honteusement d'une maison où vous avez introduit le désordre ; haïe, déshéritée de votre père, méprisée de tout le monde, il ne vous restera qu'à vous cacher pour toujours au fond d'un cloître dans quelque province éloignée.

Que votre inexpérience ne vous fasse pas croire que j'exagère l'opinion qu'on aura de vous. Les apparences sont si fortes, que vous ne seriez seulement pas écoutée si vous entrepreniez de vous défendre. Réfléchissez-y, Mademoiselle ; je vous donne huit jours pour me rendre réponse : dès qu'ils seront expirés, je romprai le silence si vous n'avez pas satisfait à ma volonté. M. de Saint-Olmont me pardonnera d'avoir différé à l'instruire du déshonneur de sa fille. Il sentira

combien il a dû m'en coûter pour lui porter un coup si accablant. L'intérêt que je dois prendre à vous, m'excusera suffisamment auprès de l'abbesse d'avoir tardé à lui révéler un secret si affligeant pour votre famille, et que ma conscience seule peut me forcer à lui découvrir. Adieu, Mademoiselle; songez que j'attends votre réponse dans huit jours, et que vous êtes perdue si elle n'est pas favorable à mon fils.

En finissant ces mots, madame de Saint-Olmont sortit sans faire la moindre attention à l'état où elle me laissait. Il était tel que je ne pus, ni me lever, ni prononcer une parole lorsqu'elle partit. Ce que j'avais souffert pendant ce long discours m'avait comme anéantie; cette absence de tout principe, cette méchanceté dont je n'avais jamais conçu l'idée, le danger dont

j'étais menacée, tout était si nouveau, si effrayant pour moi, que j'en demeurai abrutie et immobile : un horrible étonnement était toute mon existence. Je restai plus d'une heure dans cette situation, sans que personne entrât dans ma chambre.

Mademoiselle Bertaud craint tant ma belle-mère, qu'elle n'osa rentrer que quand elle la vit sur le chemin de Paris. Effrayée de l'état où j'étais, elle s'écria en pleurant : Qu'avez-vous donc, ma chère Demoiselle ? que vous a-t-on dit ? Pourquoi cette méchante dame vient-elle vous tourmenter ? Dieu la punira : il y a de quoi vous causer une rechute.

J'entendais à peine ces paroles : le son paraissait m'en venir de loin, comme quand on est dans un demi-sommeil. A force de secours, ma bonne parvint à ranimer

mon existence. C'était me rendre un bien cruel service : je ne recouvrais la pensée, que pour connaître l'horreur de ma situation.

Pardon, ma chère sœur; mille fois pardon d'accuser une personne que vous êtes obligée de respecter. Je ne pouvais faire ce récit sans inculper sa conduite : mais j'aurais dû affaiblir mes expressions; et, pour la première fois, je me reproche ma franchise. Si ma tête n'était pas aussi malade, je recommencerais cette lettre. On vient la chercher demain, ainsi cela ne m'est pas possible. Plaignez mon horrible destinée : il faut renoncer à être heureuse, abjurer mes sermens et l'honneur, ou sacrifier ma réputation, vivre déshonorée, et sous la malédiction d'un père, dont je serai haïe et méprisée. Ah ! ma sœur, que faire entre ces deux abîmes? dans lequel irai-je me précipiter ? Mais

ma probité m'est plus chère que ma réputation. Dieu et le tems feront connaître mon innocence, ou, si je suis condamnée à paraître toujours coupable, que la terre entière m'accuse, plutôt que d'avoir un seul reproche à me faire. Ce n'est point aux faiblesses de l'amour que je sacrifie. Quand je ne devrais jamais revoir M. de Saint-Géran, quand il n'existerait plus, je n'irais point à un autel pour y prononcer de faux sermens. Adieu, ma chère Sophie; plaignez-moi: je suis si accablée, qu'il m'est impossible d'écrire davantage.

LETTRE LIX.

La même à la même.

7 Mars.

DANS la détresse où j'étais, ne sachant que faire et ayant besoin d'agir, il me prit envie d'écrire à M. de Linval, pour lui demander de se rendre ici, sans avoir rien d'arrêté sur le parti que je pouvais tirer de cette démarche. Il ne m'est point défendu de le voir, au contraire, on m'a donné l'ordre de le recevoir s'il se présentait.

Tandis que je balançais pour savoir si j'enverrais ma lettre, on me demanda au parloir. C'était ton frère. Jamais je n'avais eu qu'à me louer de lui. Mais comme ce titre me le rendait intéressant ! Il avait

l'air triste et embarrassé ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de timidité qu'il me dit : Quoiqu'on m'ait ordonné de venir ici, Mademoiselle, et que j'en eusse le plus vif desir, je n'ai osé vous présenter un objet qui doit vous être odieux.

Vous ne me rendez pas justice, M. de Linval; je n'ai point à me plaindre de vous, et je ne confonds point avec ceux qui me persécutent, un homme que j'estime infiniment. Voici la preuve de la confiance que j'ai en votre générosité. Lisez ce billet : vous y verrez que je désirais de vous voir, et de conférer avec vous sur les moyens d'arrêter les projets de madame de Saint-Olmont, qui a résolu ma perte.

Un rayon de joie se répandit sur son visage. Vous vouliez me voir ! est-il bien possible, Mademoiselle, que vous ayez désiré la présence

d'un homme au nom duquel on vous fait essuyer de si cruelles persécutions ? — Il ouvrit mon billet pour se convaincre de ce que je disais. A peine en eut-il parcouru quelques lignes, qu'il s'écria : Que de bonté ! que de douceur ! Je suis bien malheureux qu'on m'ait fait concevoir des espérances que je ne méritais pas de voir se réaliser ! Pourquoi vous ai-je connue ? mais que dis-je ? ah, ciel, s'il était au pouvoir des hommes d'anéantir le passé, consentirais-je jamais à rayer de mes jours celui où j'ai eu le bonheur de vous connaître ? Non, je préférerais la mort à la perte de ce souvenir ; et mon amour, tout malheureux qu'il est, m'est plus cher que la vie. Vous avez élevé mon ame ; je vous dois des vertus : peut-on vivre auprès de Julie sans devenir vertueux ? Mais pardon, Mademoiselle ; il n'est permis qu'aux amans

heureux d'exprimer leurs sentimens. Donnez-moi vos ordres, et ne doutez pas de mon zèle à remplir vos vœux ; je vous obéirai, dût-il m'en coûter la vie.

L'air, le ton, la vérité de l'expression qui accompagnaient ces paroles, m'attendrirent. Que je suis affligée d'être cause de vos peines ! J'ai pour vous bien de l'amitié. Je voudrais que vous fussiez mon frère ; oui, je le voudrais, vous me trouveriez une bien bonne sœur. Ah, Sophie, que ne pouvais-je lui dire ce qu'il est devenu pour moi, depuis que je sais qu'il t'appartient de si près !

Apparemment que je mis trop de sensibilité dans mon expression, car je vis à sa joie que, contre toute raison, il reprenait des espérances. Il m'en coûta beaucoup pour lui enlever ce moment de bonheur ; mais il ne m'était pas permis

de le tromper. Je repris donc avec un ton plus composé : Je ne puis, Monsieur, vous offrir davantage. Vous savez que mon cœur est engagé. J'ai déclaré mes sentimens en votre présence, et ils sont de nature à ne pouvoir jamais changer. — En vérité, j'éprouvai presque autant de peine à lui tenir ce langage sévère, qu'il en eut à l'écouter. Ah ! ma chère Sophie, qu'il est cruel de rappeler à celui qui se croit heureux, qu'au contraire il doit s'affliger ! Ce sacrifice fait à la probité est le plus pénible que je puisse imaginer. — M. de Linval parut consterné. — Hélas ! oui, Mademoiselle, je connais vos sentimens, et le ciel m'est témoin que je désire sincèrement votre bonheur, quoiqu'il entraîne la ruine de toutes mes espérances. Mais, Mademoiselle, que puis-je faire pour vous servir? — Je l'ignore, lui dis-je : il

faut que nous cherchions ensemble les moyens de me soustraire au malheur dont je suis menacée. Je lui appris alors qu'une imprudence à laquelle je n'avais pas eu de part, fournissait à madame de Saint-Olmont un prétexte plausible pour me perdre dans l'esprit de mon père. M. de Linval aurait bien désiré d'en savoir davantage. Son respect arrêta sa curiosité. Il m'offrit de fuir Paris, d'aller servir en pays étranger. Je le remerciai de sa générosité; mais accepter cette offre, c'eût été abuser de l'empire que j'avais sur son ame. Je lui dis qu'il suffirait que sa mère pût craindre son éloignement, si on continuait à me persécuter. Après bien des raisonnemens, nous convînmes qu'il dirait à madame de Saint-Olmont, que quand, pour obéir à mon père, je consentirais à l'épouser, il était résolu à refuser ce

mariage ; que l'honneur et le soin de son repos ne lui permettraient jamais d'épouser une femme qui avait donné son cœur à un autre homme ; qu'il était au désespoir qu'on lui fît jouer le rôle de mon persécuteur ; et que si cela durait plus long-tems, il s'éloignerait d'un pays où il éprouvait tant de malheurs. Nous résolûmes encore qu'il tiendrait le même langage à mon père, si madame de Saint-Olmont ne se rendait pas à ses raisons.

Si M. de Linval eût pris ce parti plutôt, il m'aurait évité bien des peines. Mais il est généreux ; il a le cœur excellent, et on ne peut lui trouver que le tort excusable d'avoir trop de faiblesse pour une mère qu'il aime et craint également.

Il est si touché de mon malheur, que je ne doute pas qu'il ne sorte de son caractère pour me défendre avec fermeté.

Il m'a promis de m'instruire tout de suite du résultat de ses démarches auprès de ma belle-mère.

L'heure le forçant à partir, il me dit avec beaucoup de tristesse et de timidité : Je ne vous reverrai peut-être jamais, Mademoiselle ; accordez-moi la grace de vous baiser la main. Il avait les larmes aux yeux. Je n'hésitai point. Il me sembla qu'il y aurait de la pédanterie et de la dureté à le refuser. L'amour avertit d'être sévère ; l'amitié étant sans conséquence, agit plus librement. Je passai ma main à travers de la grille. Il la baisa avec beaucoup de respect et de sentiment. Je sentis couler des larmes.

Je ne puis concevoir ce que j'ai entendu dire, qu'il y a des femmes qui jouissent avec plaisir du trouble qu'elles portent dans les ames. Pour moi, je serai toujours attendrie et affligée des peines que je causerai ;

et sans le souvenir de mon jeune ami, j'aurais regretté de ne pouvoir aimer M. de Linval. Ah ! ma chère Sophie, console ton sensible frère des maux que l'amour lui fait souffrir.

Quand serons-nous réunies, ma chère sœur ; j'aurais plus besoin que jamais d'être sous la garde de tes vertus. Je reconnais la supériorité de ta raison, et je m'y soumettrais. Pour moi, si je fais bien, je ne le dois qu'à la nature ; jamais le plus léger effort n'est opposé aux mouvemens de mon cœur ; c'est toujours le sentiment qui dispose de moi et de mes actions.

Si j'étais avec vous, ma chère Sophie, je n'oublierais pas mon jeune ami, mais je supporterais mieux son absence.

10 Mars.

Je n'ai point de nouvelles de

M. de Linval. Mon inquiétude est extrême. Dans deux jours il faut rendre la fatale réponse. Que dire? m'abaisserai-je à la prière vis-à-vis d'une femme qui a résolu ma perte? Cette démarche serait inutile. Mon père va me haïr. Je ne puis soutenir cette affreuse idée. Je n'ai pas un moment de repos. J'ai une agitation, un battement de cœur continuel, le moindre bruit me fait tressaillir. Je souhaite et crains également de recevoir des nouvelles. Je ne puis écrire. Il faut que je marche continuellement, quoique je ne puisse presque pas me soutenir. La fatigue du jour n'amène point le repos de la nuit; je suis encore plus agitée dans le silence et l'obscurité. Je me relève à tous momens; j'attends le jour; il me semble qu'il m'apportera du soulagement. Vain espoir! Le tourment est dans mon cœur : j'ai

beau changer de place, il me suit par-tout.

11 Mars.

C'est demain, ma sœur, qu'on attend ma décision. J'espère que je serai morte; il est impossible que je soutienne l'état où je suis. Je devrais suivre votre exemple, implorer le ciel qui seul peut me tirer d'affaire; mais, vous l'avouerai-je, Sophie? j'aime moins Dieu quand je suis malheureuse; ma piété se plaît à remercier.

On me demande au parloir. C'est un exprès de la part de M. de Linval. Il apporte une lettre. Le cœur me bat, les jambes me tremblent, je ne puis me lever; que vais-je apprendre? Je vous le dirai à mon retour.

Voici la lettre, ma chère Sophie; elle vous instruira de tout ce que j'ai à vous apprendre.

M. de Linval à Julie.

10 Mars, à 9 heures du soir.

MADEMOISELLE,

« Je suis le plus malheureux des hommes ! Votre cœur sensible accordera quelque pitié à mon sort quand il vous sera connu.

« L'empressement que j'avais à exécuter vos ordres, ne me permit pas d'attendre au lendemain. Je saisis le moment où ma mère, qui gardait son mari, retenu au lit par la goutte, rentra dans son appartement : il était dix heures. Je vous avoue qu'à son approche, la crainte de l'irriter me rendit toute ma faiblesse. J'avais besoin d'avoir un souvenir aussi récent de votre image et de vos discours, pour reprendre courage et oser parler avec

fermeté. Hélas ! que ne suis-je resté dans ma timidité ordinaire, j'aurais évité les remords qui déchirent mon cœur ! Ma mère parut surprise du trouble où elle me voyait, et m'en demanda la cause. Je lui dis qu'elle avait dû s'apercevoir de la douleur où j'étais depuis votre exil à Chelles ; qu'il ne m'était plus possible de supporter les persécutions qu'on vous faisait éprouver, et que si elles ne finissaient pas, je serais obligé de fuir une maison où on pouvait m'accuser de porter le trouble et la désunion. Plusieurs fois, Mademoiselle, sans vous en avoir parlé, j'avais employé les prières et les larmes pour ramener ma mère à la justice qu'elle vous doit : mais, je l'avoue, si j'avais entrepris de la fléchir, je n'avais point assez résisté à sa volonté. L'étonnement qu'elle éprouva en me voyant prendre un ton si différent

de ma soumission ordinaire, me laissa tout le tems d'achever ce que vous m'aviez ordonné de lui dire. L'indignation, la colère la suffoquaient : elle ne pouvait respirer ; son visage était enflammé, les veines de son cou gonflées : je frémis de l'état où je la vis quand je jetai les yeux sur elle ; car la crainte me les avait toujours tenus baissés. Je m'approchai pour dénouer un collier qui paraissait la serrer : elle me repoussa avec une force surprenante ; et ses regards, qui exprimaient la haine, me repoussaient encore plus que ses mains. Quoique le tableau de la colère ne porte pas à l'attendrissement, j'eus tant de frayeur qu'une altération si forte ne fût dangereuse pour sa santé, que je me précipitai à ses pieds, en lui demandant pardon, et en la conjurant d'avoir pitié de son fils. Cette action, et la sensi-

bilité qui l'accompagnait, donnèrent à ma mère l'espoir de me ramener à la soumission. Elle me regarda avec la tendresse qu'on a quand on pardonne, et me dit avec douceur : Vous consentez donc, mon fils, à suivre un projet que je n'ai formé que pour votre bonheur.

« J'hésitai, non pas sur la nature de ma réponse, mais sur les moyens d'adoucir mon refus.

« Je donnerais ma vie, lui dis-je, pour éviter de vous chagriner et de vous déplaire ; mais si vous m'aimez, si je vous suis cher, comment voulez-vous m'obliger à me déshonorer en épousant malgré elle une femme qui a déclaré que son cœur était engagé ? Ah ! ma mère, ayez pitié de moi ! Renoncez à un projet qui me rendrait le plus malheureux des hommes. — Je ne veux point de raisonnement ; je n'écoute

point de prière : il faut me promettre d'obéir. — Madame, je ne le puis.

« A ces mots, la colère de ma mère s'enflamma de nouveau : elle m'adressa ces terribles paroles : Vas, monstre indigne du jour que je t'ai donné, je te renonce pour mon fils ! Elle s'éloigne à grands pas ; je veux la suivre, et la porte de sa chambre m'est fermée.

« Je demeurai aussi consterné qu'affligé de ce que je venais de voir. D'où vient cet acharnement pour un mariage que les deux parties rejettent également ? quoique ce soit, hélas ! par des raisons bien différentes. Je crains d'avoir pénétré les motifs d'une si étrange conduite. Mais souffrez, Mademoiselle, que je n'en dise pas davantage. En ce moment, ma malheureuse mère ne mérite que la tendresse et les regrets de son infortuné fils.

« Le lendemain de cette terrible scène, on frappa à ma porte à sept heures du matin. C'était une des femmes de ma mère : — Venez vîte, Monsieur, Madame vient de tomber en apoplexie. Je suis saisi ; je vole à sa chambre. Ah ! Mademoiselle, quel affreux spectacle ! . . . et c'est moi qui suis cause. . . . Je n'y survivrai pas. Les remords, la douleur chassent de mon ame un amour qui a eu des suites si funestes. C'est après s'être agitée toute la nuit de mes refus, que madame de Saint-Olmont est tombée dans l'état affreux qui fait désespérer de sa vie. C'est moi qui lui ai donné la mort. Je devais ménager mes expressions, et ne pas oublier les devoirs de la nature, pour n'écouter que ma passion, qui me commandait de vous servir, même contre les intérêts de mon cœur.

« Pardon, Mademoiselle ; vous

sentirez trop bien la force et la justice de mes regrets, pour y trouver matière à un reproche.

« J'ai entendu dire à M. de Saint-Olmont, dans sa douleur : Je vais faire écrire à ma fille : il faut qu'elle voie sa malheureuse mère. Je crois, Mademoiselle, devoir vous instruire de ce discours, qui me fait espérer que vous allez être rappelée dans la maison paternelle. Ce que j'ai trouvé d'obscur dans ces paroles, doit être attribué au désespoir qui trouble sa raison. »

Je ne vous enverrais pas, ma chère sœur, une lettre qui vous annonce le danger où est madame de Saint-Olmont, si je ne jugeais pas, par les paroles de mon père, que vous en serez instruite avant que ceci vous parvienne ; car ce n'est qu'après-demain que ma gouvernante pourra envoyer ce paquet

à son mari. Je plains ma belle-mère : je souhaite qu'on la rappelle à la vie, et partage sincèrement, ma chère Sophie, le chagrin que cet accident doit vous causer. Hélas ! ce n'est pas par son malheur que j'aurais voulu sortir du mien.

LETTRE LX.

Madame de St.-Géran à Julie.

12 Mars.

MADAME de Saint-Olmont est morte ce matin, à la suite d'une apoplexie. Vous êtes trop généreuse, ma chère Julie, pour éprouver en ce moment d'autres sentimens que ce que vous fera sentir la douleur de votre père. Vous oublierez que sa femme fut votre ennemie, et vous le plaindrez sincèrement. Les passions, dans la fougue de la jeunesse, ne peuvent agir avec plus d'empire. M. de Saint-Olmont était retenu au lit par la goutte, quand on vint lui annoncer cet accident. Il se fit porter chez la malade. Ses cris, son désespoir perçaient l'ame

de tous les assistans. J'ai su ces détails du mari de votre gouvernante, qui est venu à dix heures m'annoncer la mort de votre belle-mère. Mon fils était présent, et j'ai eu la satisfaction d'être contente de son ame. S'il ne peut être affligé d'un événement qui a relevé toutes ses espérances, il n'en a témoigné nulle joie. Son premier mouvement a été la pitié. Jamais il ne triomphera du malheur de ses ennemis. Il est digne de vous, ma fille ; et je mettrai tout en usage pour parvenir au bonheur que la mère et le fils désirent également.

Comme il vous est défendu de recevoir aucune lettre, je vous conseille d'attendre, pour écrire à votre père, que Dubois ait instruit sa femme de la mort de madame de Saint-Olmont. Je m'en rapporte à votre cœur, pour la sensibilité que vous exprimerez dans cette lettre.

LETTRE LXI.

Julie à M. de St.-Olmont.

14 Mars.

Mon père, jamais votre malheureuse fille n'a senti aussi vivement qu'en ce moment la douleur d'être dans votre disgrace. J'ai appris ce matin, par ma gouvernante, la perte que vous venez de faire. Je donnerais toutes les espérances de ma vie entière, pour qu'il me fût permis d'aller me jeter à vos pieds, de vous rendre tous les soins que la tendresse, l'amour filial et le respect brûlent de vous consacrer. Mon père, ne vous refusez pas au vœu le plus ardent que mon cœur puisse former. Je vous le demande à genoux ; je vous le demande en

pleurant. Si vous rejetez l'expression de ma tendresse, au moins ne repoussez pas mon zèle pour vous soigner et vous servir dans l'état de maladie que vos chagrins aggravent encore. Je suis, avec un profond respect, etc.

LETTRE LXII.

Sophie à Julie.

20 Mars.

Mon père vient de m'apprendre la perte que j'ai faite. J'en suis pénétrée. Quoique ma mère ne m'eût jamais exprimé sa tendresse, elle m'en a donné une si grande marque en me reconnaissant, que je ne puis trop honorer et chérir sa mémoire. Quel sacrifice elle a fait à sa fille ! Si je l'aimai dès que je sus qu'elle était ma mère, combien la reconnaissance a-t-elle ajouté à ce devoir filial ! Je te prie, ma chère sœur, d'oublier les torts qu'elle eut envers toi ; c'est le moyen de m'en faire perdre la mémoire. Ce souvenir serait trop affligeant pour moi.

Les regrets que je lui consacre doivent être sans mélange : n'en troublons point la pureté par des reproches sur sa conduite. Mais que dis-je ? le cœur de Julie a-t-il besoin qu'on l'instruise ? et ne devine-t-il pas toujours tout ce qui convient au cœur des autres ?

Mon père m'appelle auprès de lui. Que de sentimens différens je vais éprouver en entrant dans la maison paternelle ! Moi, si long-tems sans famille, et abandonnée de la nature entière, je vais recevoir les embrassemens d'un père ! Mais en le voyant malheureux, je sentirai doublement la perte de ma mère, et je ne trouverai pas ma sœur. Il me semblera que je lui dérobe sa place. Je suis triste, profondément triste. La première grace que je demanderai à mon père, sera la permission d'aller à Chelles embrasser ma tendre amie. J'espère

que bientôt nous serons réunies. Mon père ne résistera pas à mes prières, à la raison, à ses propres desirs ; car je suis sûre que son enfant habite toujours au fond de son cœur. Et comment pourrait-il cesser d'aimer une fille aussi tendre, aussi parfaite que ma chère Julie? Je pars demain ; et les préparatifs nécessaires à mon voyage, me forcent d'abréger ma lettre : je vous écrirai dès que je serai arrivée à Paris.

LETTRE LXIII.

La même à la même.

5 Avril.

Le bonheur de voir mon père est bien troublé par le deuil qui règne ici. Je l'ai trouvé profondément affligé, et j'ai beaucoup pleuré auprès de lui notre perte commune. Je crains pour sa santé : sa douleur est muette et morne ; je voudrais qu'elle s'exhalât davantage. Il m'a serrée dans ses bras avec une grande tendresse — Je n'ai plus que vous, ma fille.... Ah mon père ! me suis-je écriée en l'interrompant.... Un regard sévère m'a empêché d'en dire davantage. Il m'a présentée à mon frère, qui m'a reçue avec beaucoup de sensibi-

lité. Malgré l'abattement qui règne sur son visage, il m'à paru un très-aimable jeune homme; et j'ai pensé que si Julie n'avait point eu de comparaison à faire, le portrait qu'elle en a tracé eût été plus agréable. Nous nous occupons ensemble des moyens d'adoucir les chagrins de mon père.

Dès que nous avons eu fait connaissance, mon frère, qui a naturellement le cœur ouvert, m'a accordé toute sa confiance.

Il m'a parlé de sa passion pour vous, dont il se croit près de guérir. Son ame est en proie à la douleur et aux remords. Il est persuadé qu'il est cause de la mort de sa mère. Un cœur sensible est naturellement porté à s'accuser de tous les maux qu'il aurait pu empêcher, s'il était possible de lire dans l'avenir.

Après être entrée dans ses sentimens, et avoir plaint son malheur,

j'ai cherché à le rappeler à la raison : Mon ami, lui ai-je dit, en résistant à madame de Saint-Olmont vous avez rempli un devoir sacré. Il vous était impossible d'en prévoir les funestes suites; en supposant (ce qui n'est pas certain), que ce soit vos refus qui aient accéléré un malheur que je déplore avec vous. C'est assurément un grand sujet d'affliction; mais ce n'en est pas un de vous faire des reproches. Laissez les remords aux hommes coupables : ils sont le partage et la punition du crime. Pour vous, mon frère, pleurez notre perte commune, mais ne vous privez point des consolations qui restent toujours à l'innocence.

En employant tour-à-tour, le raisonnement et la tendresse, je suis parvenue à calmer l'esprit de mon malheureux frère.

Mon père a voulu l'adopter, et lui assurer les biens qui vous sont

destinés, à moins que vous ne consentiez à l'épouser. Il semble que ce projet ait pris encore de plus fortes racines depuis la perte qu'il a faite. Il croit que son accomplissement sera un hommage rendu à la mémoire de sa femme. Je croirais faire injure à mon frère, si je vous assurais, ma chère Julie, des dispositions de son ame à cet égard : vous devez les deviner et non pas les apprendre. Bonsoir, mon aimable sœur; je vous embrasse.

LETTRE LXIV.

La même à la même.

7 Avril.

Hier nous engageâmes mon père à prendre l'air. Nous fûmes au bois de Boulogne. Il faisait fort beau ; et j'ai souvent remarqué que les premiers beaux jours portent quelque douceur dans l'ame la plus affligée. Mon observation ne fut point en défaut. Je vis sur le visage et dans les regards de mon père, que son ame était plus calme. Je saisis ce moment pour lui dire que mon frère et moi avions une grace à lui demander. — Parlez, mes enfans ; je n'ai rien à vous refuser. Je témoignai une reconnaissance si vive de ces paroles, qu'elles le forcèrent en

quelque sorte à ne pas se rétracter.
— Permettez-nous, mon père, d'aller à Chelles. Il fronça le sourcil; son visage devint sévère : mais, se remettant aussi promptement, il répondit : Puisque M. de Linval est de moitié dans votre demande, et qu'il doit vous accompagner, je consens à ce voyage : mais faites bien connaître à votre sœur mon irrévocable volonté. Point d'indulgence, ma fille; je veux être obéi. Les larmes me vinrent aux yeux. Mon frère, qui était fort ému, prit la parole : Permettez-moi, Monsieur, de vous représenter qu'il m'est impossible de consentir au mariage que mademoiselle de Saint-Olmont a refusé. Je meurs de douleur d'être la cause de son exil à Chelles; et je sens que si elle n'avait pas la bonté d'un ange, vous m'auriez rendu l'objet de sa haine. Rappelez-la auprès de vous, Monsieur, si vous

voulez notre bonheur à tous, et même le vôtre. — Oui, mon père, m'écriai-je en lui prenant les mains, et tombant à ses genoux ; rendez-la nous. Mon frère fit le même mouvement avec l'expression la plus suppliante. Nos larmes se mêlaient à l'ardeur de nos prières.

Mon père fut attendri : mais voulant cacher sa sensibilité, il a pris un ton assez dur pour nous dire de le laisser en repos. Ce n'était pas encore le moment d'insister. En combattant des résolutions violentes, on ne fait souvent que les exagérer, et le retour à la raisson en devient plus difficile. Mon frère et moi gardâmes le silence ; mais notre tristesse montra combien nous étions affligés de la réponse de mon père.

Arrivés au bois de Boulogne, on se promena : il ne fut question que de choses indifférentes. Nous n'é-

tions occupés que de ma pauvre sœur, sans oser dire un mot pour elle. Au retour, j'ai tiré de ma poche, sans affectation, la boîte sur laquelle est votre charmant portrait. Mon frère l'a prise; et regardant avec enthousiasme votre aimable figure, il l'a présentée à mon père. — Regardez, Monsieur, regardez l'image de celle dont vous déchirez le cœur, et voyez s'il vous sera possible de résister à cet air de douceur qui semble implorer le retour de vos bonnes graces. M. de Saint-Olmont a retiré un peu la tête, comme s'il eût voulu éviter le portrait. Mon frère, blessé de ce trait d'indifférence, s'est écrié un peu vivement : Comment le plus heureux des pères peut-il être aussi injuste? — Je l'ai tiré doucement sans être aperçue. Les hommes les plus doux sont incapables de ménagement. Est-il raisonnable d'ir-

riter par des reproches ceux qu'on veut attendrir.

Cependant mon père, tout en voulant repousser le portrait, n'a pu s'empêcher d'y attacher ses regards. Je l'ai entendu soupirer; son cœur était agité, et, en ne perdant aucune occasion de l'émouvoir, nous parviendrons à le ramener à ce qu'il désire lui-même, sans oser se l'avouer.

S'il est difficile à tous les hommes d'avouer leurs torts, convenez, ma chère Julie, que cela est bien plus pénible pour un père, qui, par ce titre et par la supériorité de l'âge, devrait toujours avoir raison avec ses enfans. Plaignons, ma sœur, une faiblesse si naturelle, et prenons patience, en songeant que M. de Saint-Olmont, qui n'avait jamais manqué à la justice, doit être plus embarrassé qu'un autre pour avouer son erreur. Il faut sur-

tout ménager son amour-propre ; et celui qu'on attache à être juste, n'est il pas respectable ? Recevons tout ce que mon père nous accordera, comme une grace, et, à force d'humilité, rendons-lui toute la supériorité qu'il doit avoir sur nous. Adieu, ma chère sœur ; après-demain, à midi, j'aurai le bonheur de vous serrer dans mes bras. Je suis si transportée de cette espérance, que d'ici là je ne dormirai pas.

LETTRE LXV.

Julie à madame de St.-Géran.

8 Avril.

Vous m'avez rendu justice, Madame ; j'ai été fort touchée du sort de ma belle mère. Peut-on conserver du ressentiment contre ceux qui n'existent plus ? La douleur de mon père m'afflige autant qu'elle m'inquiète. Je souffre de ne pouvoir lui rendre des soins, et jamais ma captivité ne m'a paru aussi cruelle que dans ce moment, où ma tendresse gémit de ne pouvoir être utile à mon père. Il a eu la bonté de permettre que ma chère Sophie vînt à Chelles. Vous ne savez pas encore, Madame, tous les titres qu'elle a pour m'être chère. M. de Linval

l'accompagnait ; je n'ai qu'à me louer de ses généreux procédés, et je lui ai promis de le regarder comme un frère. Il m'est bien dur d'être éloignée de vous, Madame, et de toutes les personnes que j'aime ! Ma santé se ressent de cette peine, et ma convalescence ne finit point. Recevez l'assurance de mon tendre respect.

LETTRE LXVI.

Madame de St.-Géran à Julie.

10 Avril.

Mes espérances renaissent, ma chère Julie; et mon fils, qui s'abandonne toujours avec excès aux apparences de bonheur ou de malheur qui se présentent à lui, est aussi difficile à modérer dans sa joie, qu'il l'était dans sa douleur. J'ai écrit à M. votre père sur la perte qu'il a faite ; il ne m'a pas répondu. Je ne m'en suis point formalisée, et, ayant appris qu'il voulait adopter M. de Linval, et qu'il le chérissait comme un fils, j'ai fait prier ce jeune homme de passer chez moi. Le bien que vous m'avez dit de lui m'a inspiré de la confiance, et j'ai

imaginé qu'il pourrait servir à mon raccommodement avec le baron. M. de Linval s'est rendu sur-le-champ à ma prière ; son extérieur m'a prévenu favorablement. Je lui ai demandé quels étaient les projets de M. de Saint-Olmont, pour l'avancer dans le service, où il n'occupe qu'une place subalterne. Il m'a répondu que son beau-père désirait vivement de lui faire obtenir une compagnie de cavalerie ; mais, qu'ayant toujours vécu d'une manière assez retirée, il ne connaissait personne qui pût le servir auprès du ministre de la guerre. M. de Saint-Olmont, ai-je dit, ne compte pas assez sur ses amis, et il oublie que je suis parente et amie du ministre. Je ne doute point, Monsieur, ai-je ajouté, que les notes qui regardent vos services, ne soient honorables, mais il faut que j'en prenne des renseignemens au bureau de la

guerre, pour fonder mes sollicitations ; soyez sûr que je vous servirai de mon mieux. Le baron m'a traitée avec un peu de froideur, mais il est mon ancien ami, et un léger nuage n'est point capable de détruire des sentimens fondés sur l'estime. Dites-lui le desir que j'ai de vous obliger.

M. de Linval reste absolument sans fortune, et il n'en repousse pas moins vivement les avantages qu'on veut lui faire à votre préjudice. J'ai su dans le monde que madame de Saint-Olmont a cruellement abusé de la confiance de son mari; elle lui laisse beaucoup de dettes. Les sommes qui passaient par ses mains, au lieu de servir à des paiemens, étaient accumulées, pour s'assurer un sort considérable, dans le cas où elle deviendrait veuve. Mais souvent l'avarice rend aussi imprudent que la prodigalité ; le

desir d'amasser toujours davantage, fait hasarder. Madame de Saint Olmont a confié ses trésors à des agens infidèles, et ce sont les pertes qu'elle a faites qui ont causé l'acharnement qu'elle a mis à votre mariage avec son fils, sûre qu'un enfant qui n'avait jamais oser lui résister, lui abandonnerait la disposition de toute la fortune qu'il aurait acquise.

Je me suis bien gardée de laisser entrevoir à M. de Linval que je fusse instruite de ces détails, si fâcheux pour lui. Adieu, ma belle amie ; je vous écrirai toutes les fois que j'aurai quelque chose à vous apprendre.

LETTRE LXVII.

La même à la même.

12 Avril.

J'ai été aujourd'hui demander à dîner au ministre ; c'est le seul moyen de parler avec un peu de suite aux gens en place. Il est disposé à m'obliger ; les notes sont très-favorables ; ma demande est juste, et notre affaire est en bon train. J'ai fait part de mes espérances à M. de Linval, qui est venu me faire des remercîmens de la part de M. votre père. Il demande la permission de me les offrir lui-même, si je veux bien lui indiquer l'heure où je serai seule, son deuil ne lui permettant pas de se trouver au milieu du monde.

Alors, ma fille oubliant tout sujet de plainte et ne voyant que vous, je n'ai pas consulté s'il était convenable que je fisse les avances, et je me suis rendue tout de suite chez le père de ma chère Julie. Il a paru embarrassé à ma vue ; je lui ai tendu la main, il l'a baisée avec reconnaissance.

Pourquoi, ai-je dit, mon ancien ami ne s'adresse-t-il pas à moi, quand il désire quelque chose ? Mes sentimens ne sont point changés. — Vous êtes trop bonne, madame, mille fois trop bonne ; j'en suis confus. — La conversation s'est engagée d'une manière assez amicale ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour mettre le baron à son aise et le raccommoder avec lui-même. J'ai trouvé là votre charmante compagne, cette Sophie dont vous m'aviez tant parlé, et que mille circonstances, qui se sont succédées, m'a-

vaient empêché de connaître. J'ai été frappée de sa jolie figure, de sa grâce, de la finesse de ses traits, et elle m'aurait paru la plus aimable personne du monde, si je n'eusse jamais eu le bonheur de vous voir. Votre amie chez votre père ! cela n'est-il pas d'un bon augure ? Je n'ai pas voulu, pour la première fois, faire une visite trop longue ; nous sommes raccommodés, et c'est le point capital. Mon fils voulait absolument m'accompagner ; quelle extravagance ! A mon retour, il est accouru à la descente de mon carrosse, pour savoir le résultat de ma visite. Il s'est exagéré mes succès, et, dans la joie qu'il en ressentait, il m'a avoué la folie qu'il avait faite d'aller à Chelles. Ah, ma fille ! à quel danger vous a-t-il exposée ! j'en ai frémi. Que l'amour est bizarre et inconséquent ! Tour-à-tour généreux et égoïste, un amant sa-

crifierait sa vie à sa maîtresse, et le moment d'après il la sacrifie elle-même, et risque de la perdre, pour satisfaire à la moindre fantaisie. Cette passion est inexplicable; je remercie le ciel qui m'en a préservé. Adieu, ma chère Julie; tout ce qui me reste à souhaiter dans le monde est de vous nommer ma fille.

LETTRE LXVIII.

Julie à madame de St.-Géran.

14 Avril.

Ah, Madame, faites tout ce que vous pourrez, je vous le demande en grace, pour que mon père ne sache jamais que madame de Saint-Olmont a trahi sa confiance. Quelque malheureuse que je sois d'éprouver sa disgrace, j'aime bien mieux devoir au tems le retour de sa tendresse, que de le savoir livré à l'affreuse douleur de mésestimer l'objet qu'il a tant aimé. C'est le plus grand des malheurs, et je vous assure, Madame, que si je pouvais convaincre mon père des artifices qu'on a employés pour me perdre dans son esprit, je me garderais

bien de vouloir l'éclairer. Son repos m'est encore plus cher que ses bonnes graces. Vous pourriez, sans en dire les raisons à M. de Linval, l'engager à demander à mon père tous les papiers de madame de Saint-Olmont. Je suis bien touchée, Madame, de toutes vos bontés, et la nouvelle preuve que j'en réclame, me tient au cœur plus que je ne puis vous l'exprimer. Depuis hier que j'ai reçu votre lettre, je suis tourmentée des nouveaux chagrins qui menacent mon père. Ah, Madame, si on pouvait les lui éviter, comme j'en remercierais le ciel et l'amitié ! Adieu, Madame, vos souhaits me pénètrent de reconnaissance ; si j'avais le bonheur de vivre auprès de vous, si j'étais rétablie dans le cœur de mon père, et si..... ; mais je dois renfermer mes vœux, et me borner à vous assurer de mon tendre respect.

LETTRE LXIX.

Madame de St.-Géran, à madame de Valville.

20 Avril.

Enfin, ma chère comtesse, je me flatte de voir bientôt réaliser mes plus chères espérances. L'amour avec lequel je croyais n'avoir jamais rien à démêler, a trouvé le moyen de me tourmenter, pour deux enfans que j'aime presque autant l'un que l'autre. Je vous ai rendu compte de mon raccommodement avec le baron, dont j'ai fait toutes les avances. C'est de notre troisième entrevue que j'ai à vous entretenir.

Cette fois, j'ai osé parler de Julie. Je me suis étendue sur l'inquiétude

que m'avait causée sa maladie. Surement, Monsieur, ai-je ajouté, vous avez été la voir. Il a rougi, et m'a répondu que lui-même alors était hors d'état de sortir de son lit, mais que madame de Saint-Olmont s'était rendue à Chelles peu de jours avant le funeste accident... Il n'a pu achever, et ses yeux se sont remplis de larmes. J'ai fait une pose assez longue, et puis j'ai continué : Comment est-elle, à présent, votre charmante fille ? — Bien faible encore et bien changée (a dit une amie de Julie dont je vous apprendrai un jour l'histoire) et, tant que son ame sera livrée au chagrin, il est impossible qu'elle se rétablisse. Le baron a fait semblant de ne pas entendre. Pour le moment, je n'ai pas cru à propos d'insister davantage, car souvent on recule en voulant aller trop vîte. Quelques jours après, je l'ai prié de trouver bon que j'allasse

faire une visite à Chelles. Je l'ai vu embarrassé de refuser ou de consentir. J'irai seule, ai-je ajouté; il n'a pu s'empêcher de sourire, et m'a répondu que j'étais la maîtresse. Ensuite il m'a remercié de ma bonté, et m'a dit qu'il allait écrire à l'abbesse, pour qu'elle me fît entrer dans sa maison, et que, si je le permettais, l'amie de Julie aurait l'honneur de m'accompagner.

Ah, Monsieur, quelle joie aurait votre aimable fille, si son père!.... — Madame, n'exigez rien de moi, je vous en supplie; je suis offensé, et ma santé ne me permet pas.....

Insensé, me suis-je écriée, vous repoussez la nature; vous rejetez le bonheur; vous ne méritez pas d'en jouir. Heureusement M. de Linval, qui est entré, m'a empêché de continuer, car je ne pouvais plus me contenir. Ce jeune homme se con-

duit à merveille ; il méritait une autre mère.

J'ai su, par un homme de la maison de M. de Saint Olmont, qui est fort attaché à Julie, que son malheureux père, après l'examen des papiers qui étaient dans le cabinet de sa femme, était retombé dans une douleur aussi violente que celle qu'il avait éprouvée au moment de sa mort, et qu'il était resté deux jours enfermé sans vouloir parler à personne, pas même à ses domestiques. Je me suis bien gardée de faire part de ces nouveaux détails à sa fille; elle est si excellemment bonne, qu'elle craint de voir son père détrompé sur le caractère d'une femme dont elle a tant à se plaindre. Elle ne veut pas être justifiée aux dépens du repos de son père. Aimable enfant ! quand pourrai-je la nommer ma fille?

Je fus hier à Chelles; la joie

qu'elle a eue de me voir l'a tellement émue, qu'elle s'en est trouvée mal. Je suis inquiète de son état; je l'ai trouvée pâle, maigrie et fort abattue. Elle a une facilité à s'attendrir qui passe sa sensibilité ordinaire, et montre la faiblesse de ses organes. Ses yeux sont presque toujours remplis de larmes. J'ai parlé de mon fils; elle a soupiré. Je l'ai entretenue des bonnes dispositions de son père, et n'ai pu réussir à faire entrer l'espérance dans son ame. Elle croit qu'il ne lui pardonnera jamais. Que les pères qui abusent de leur autorité sont coupables! Le baron est inflexible, uniquement parce qu'il a été injuste; quelle perversité! Et, comment se trouve-t-elle dans le cœur d'un honnête homme? Au milieu de ses chagrins, il n'échappe pas un murmure à cette aimable fille; elle évite même, avec une délicatesse infinie,

tout ce qui pourrait tendre à faire paraître les torts de son père. J'ai eu toutes les peines du monde pour empêcher mon fils de me suivre ; il n'est pas docile comme Julie. Ne voulant pas lui donner place dans ma voiture, il voulait venir comme domestique, seulement disait-il, pour voir les murs du couvent. C'est un charmant insensé. J'ai fait le voyage toute seule ; l'amie de mademoiselle de St.-Olmont s'étant trouvée incommodée, n'a pu m'accompagner. Adieu, ma chère Emilie ; si vous ne venez pas à Paris cet été, j'irai surement vous voir.

Ah ! si je pouvais vous mener Julie, et qu'elle fût à moi, rien ne manquerait à ma félicité.

LETTRE LXX.

Sophie à Julie.

21 Avril.

MADAME la comtesse de Saint-Géran a dû vous dire, ma chère sœur, combien j'ai été affligée de ne pouvoir la suivre à Chelles. Une horrible migraine m'a forcée de rester au lit toute cette journée. Mon frère ne m'a point quittée. Il me comble de soins et d'amitié.

Il faut vous raconter la conversation qu'il a eue ce matin avec mon père. J'en suis très-satisfaite. Mon père a voulu lui parler encore de son mariage; mais il était aisé de voir que c'était pour ne pas renoncer tout-à-coup à une volonté qu'il avait annoncée comme irré-

vocable. Les hommes les meilleurs ne sont pas exempts de faiblesses.

Mon frère lui a parlé avec tant de force et de douceur, qu'il l'a ramené aux principes de justice qui lui sont naturels. Enfin il a consenti à renoncer au projet d'un mariage qui ne pouvait jamais s'exécuter, puisque les parties contractantes n'y donnaient pas leur consentement.

Ensuite mon père a dit avec beaucoup de bonté : Mais, Monsieur, vous restez sans fortune. Je ne puis souffrir que le fils d'une personne que j'ai tant aimé soit malheureux. Votre sort m'intéresse autant que celui de votre sœur. — Si vous voulez mon bonheur, a repris mon frère en l'interrompant, rappelez mademoiselle de Saint-Olmont auprès de vous, rendez-lui la tendresse qu'elle mérite ; sans cela je ne puis goûter auçun repos.

Mon père a battu la campagne ; et puis revenant à son discours : Monsieur, a-t-il dit, je donne à Sophie deux mille écus pour ses dépenses particulières. Quand je lui ai annoncé mes dispositions à cet égard, son premier mot a exprimé le desir de partager avec son frère. Je me flatte que vous ne refuserez pas votre sœur, et que vous ne m'abandonnerez jamais. J'ai pour vous tous les sentimens d'un père. M. de Linval a témoigné toute la reconnaissance que lui inspiraient la bonté et la délicatesse de mon père. Mais il ne put s'empêcher de lui représenter que son séjour chez lui, après ce qui s'était passé, compromettrait sa réputation si mademoiselle de Saint-Olmont continuait d'être bannie de la maison paternelle ; que son caractère n'était point encore connu, et qu'on pourrait l'accuser d'avoir voulu,

par de pernicieuses insinuations, éloigner une fille du cœur de son père pour profiter de son malheur et se mettre à sa place. M. de Saint-Ol.nont l'a interrompu avec un mouvement de colère, en l'assurant qu'à l'âge où il était, on jugeait mieux des choses que ne pouvait le faire un jeune homme.

La reconnaissance dont mon frère était animé, augmentant sa douceur naturelle et lui donnant l'accent de la sensibilité, il a promptement ramené mon père à des dispositions plus tranquilles. Ils se sont fort bien quittés; et j'espère, ma chère Julie, que bientôt nous obtiendrons le retour d'un cœur qui ne demande qu'à revenir. La manière seule l'embarrasse. Il est bien difficile de retourner sur ses pas, quand on s'est égaré. Tous les passages sont barrés par l'amour-propre; mais nous y mettrons tant de

ménagemens, tant d'égards, que mon père se trouvera heureux sans qu'il lui en coûte le moindre embarras. En revenant à la justice, un honnête homme rentre dans son élément ; mais y rentrer, n'est-ce pas convenir qu'on en est sorti ? C'est là ce qui rend ce retour bien pénible. Adieu, ma chère sœur : demain je vous entretiendrai de mes propres affaires. Mon père est rentré, et je vais lui tenir compagnie.

LETTRE LXXI.

La même à la même.

22 Avril.

Il y a deux jours, mon père me mena chez son notaire avant d'aller à la promenade. Tandis qu'il parlait de ses affaires, et que je rêvais assise auprès d'une fenêtre, la porte s'ouvre; je me lève, je rends une révérence à celui qui entrait. Nous levons en même tems les yeux; nous nous reconnaissons, et nous sommes également émus par cette rencontre. C'était M. d'Elmont. Il fait précipitamment quelques pas vers moi, puis il s'arrête, il hésite; enfin, comme voulant parler et ne sachant que dire, il me demande de mes nouvelles. Presque aussi troublée que lui, je l'avoue, je ne

sais pas trop si je répondis que je me portais bien ou mal. Cependant, autant que je puis me le rappeler, mon air dut être froid; et si j'ai rougi, quel que fût le sentiment que j'éprouvais, la rougeur était bien naturelle. Mon grand deuil le frappa. — Oserai-je vous demander, Mademoiselle, quelle perte vous avez faite? — C'est ma mère, Monsieur, que j'ai eu le malheur de perdre. — Quoi! madame Dansire est morte? — Non pas madame Dansire, Monsieur.....; ce n'était pas son nom..... Mais permettez que je rejoigne mon père, qui m'a conduite ici pour une affaire qui me regarde. — Je ne puis vous rendre, ma chère Julie, avec quelle fierté j'ai prononcé *mon père*: l'orgueil inspiré par le plus haut rang, n'approche pas de la gloire que j'ai sentie en disant mon père devant un homme qui m'a dédaignée, aban-

donnée comme une malheureuse orpheline qui ne tenait à personne. Je suis rentrée dans un état bien différent de celui où j'étais quand j'en étais sortie. Mon cœur était ému de la rencontre que je venais de faire ; mais sur-tout j'avais un plaisir extrême à me représenter le trouble qu'avait éprouvé le comte à ma vue, et l'étonnement mêlé d'un peu d'embarras qui avait paru sur son visage, quand j'avais dit *mon père*. Cependant je n'oserais jurer que, dans cet embarras, il n'y eût pas aussi un mouvement de joie.

Mon père, qui s'était présenté à la porte pour m'appeler, ayant vu sortir M. d'Elmont, demanda au notaire son nom. Je n'osai jamais répondre ; et cette réticence ne fut pas une fausseté, car, en ce moment, il m'aurait été impossible de prononcer le nom de M. d'Elmont. Le notaire s'en chargea. Il nous

apprit que M. d'Elmont s'obstinait à refuser un parti brillant qui s'offrait pour lui, et que sa famille désirait fort qu'il acceptât. Il a ajouté que son caractère s'était prodigieusement attristé depuis deux ans, et qu'il craignait pour sa santé. En effet je l'ai trouvé changé.

Apparemment M. d'Elmont a demandé à nos gens où nous demeurions ; car dès le lendemain il m'a écrit un billet fort court, où il me demandait seulement la permission de me rendre ses devoirs. Le deuil et le chagrin où était mon père, lui faisant éviter toute société étrangère, étaient une raison suffisante pour refuser cette visite sans passer pour être malhonnête.

Je vous dirai, ma chère sœur, si cette aventure a de la suite. Mon père commence à prendre un peu plus de part à la conversation ; mais il est toujours fort affligé.

LETTRE LXXII.

La même à la même.

28 Avril.

Je crois que M. d'Elmont a fort envie de renouveler nos anciennes liaisons. Sous différens prétextes, il m'a écrit plusieurs fois. D'abord ses billets n'étaient que pour s'informer de mes nouvelles, et insister sur le desir qu'il a de me voir. Ensuite ses lettres sont devenues plus tendres ; il se plaint de la cruauté avec laquelle on lui a laissé ignorer le lieu de ma retraite ; il n'a cessé de me chercher. Cette ignorance totale de ma destinée lui était intolérable ; enfin ma vue l'a comblé de joie. Il m'aime toujours, dit-il ; les sentimens que je lui ins-

pire n'ont pas reçu la moindre atteinte, et ne changeront jamais. J'ai répondu à tout, excepté à cet article de ses sentimens, sur lequel je suis restée dans le plus profond silence. Mon parti est pris sur ce sujet; et quoique je sois persuadée de la vérité des protestations de M. d'Elmont, et que ma tendresse pour lui ne soit pas éteinte, tout cela ne me conduira point à changer de résolution. Adieu, ma chère Julie : je retourne auprès de mon père. Je l'abandonne rarement à lui-même. Il me comble de bontés, et l'amour filial remplit mon cœur. Je dois plus que la vie à M. de Saint-Olmont; il m'a rendu l'honneur en me reconnaissant pour sa fille.

LETTRE LXXIII.

La même à la même.

1.er Mai.

Comme votre aînée, ma chère Julie, je vous défends de m'écrire jusqu'à ce que vos forces soient revenues. J'ai su de vos nouvelles par mademoiselle Bertaud, et cela suffit. Je hais les amitiés égoïstes où on ne songe qu'à sa propre satisfaction. M. d'Elmont s'est expliqué encore plus ouvertement dans une dernière lettre. Après s'être plaint de ce que je ne daignais pas répondre sur le sujet le plus intéressant pour son bonheur; après avoir tenté de justifier sa conduite, réclamé mes anciennes bontés, fait valoir la fidélité qui l'a fait renon-

cer à tout engagement et résister aux prières de sa famille, il me déclare qu'il est résolu de faire parler à mon père par leur notaire commun, à moins que je ne lui défende cette démarche, en le condamnant à être toujours malheureux. Sa lettre, qu'il serait trop long de transcrire, est fort tendre. Je joindrai ici la copie de ma réponse.

Mais auparavant, je veux répondre à la curiosité de ma sœur. Il me semble l'entendre dire : Eh bien! Sophie, quelle impression vous a fait cette lettre? — Je ne veux pas vous faire languir : elle m'a causé beaucoup de joie. Mais ne vous y trompez pas, ma sœur, ce n'est pas cette joie douce, bienveillante qu'on éprouve au retour d'un amant, et qui dispose à lui tout pardonner. La mienne n'a point un motif aussi recommandable que la sensibilité ; elle est excitée par l'orgueil. Je ne

suis plus cette malheureuse orpheline qu'on dédaignait. J'ai une famille, des entours, des appuis.... N'êtes-vous pas étonnée, ma sœur, de me trouver vaine ? J'en suis surprise moi-même; rien n'est plus éloigné de mon caractère. Apparemment notre cœur recèle le germe de toutes les passions; il ne faut que l'occasion de les faire éclore. Le défaut de ma naissance m'a causé de si sensibles chagrins, que peut-être ma vanité est excusable. Voici ma réponse à M. d'Elmont :

« Vous n'avez point besoin, Monsieur, de justification. Vous avez sacrifié à l'honneur, en renonçant à une malheureuse orpheline dont le préjugé flétrissait l'existence. Je suis persuadé même que ce sacrifice vous a assez coûté pour mériter d'être ran gé dans la classe des actions vertueuses; car il suffit de

s'immoler soi-même à ce qu'on regarde comme un devoir, pour être digne des applaudissemens accordés à la vertu. En affligeant mon cœur, vous avez conservé mon estime ; mais après ce juste hommage, que je me plais à vous rendre, je vous dirai, Monsieur, ce que la délicatesse m'aurait toujours ordonné de vous taire, si les circonstances sous lesquelles je gémissais fussent restées les mêmes.

« Vous n'avez envisagé, Monsieur, qu'un seul côté de la situation difficile où vous vous trouviez ; et le desir de rester fidèle à l'honneur, vous a aveuglé sur vos véritables devoirs. Il vous a semblé sans doute que le parti qui vous coûterait le plus d'efforts était celui qui méritait la préférence : l'erreur qui a des motifs aussi nobles, est une erreur bien respectable. Mais, Monsieur, si, moins pressé de vous immoler

vous-même, vous aviez considéré ce que vous deviez à une personne qui, sur la foi de vos promesses, s'était laissée engager à vous donner son cœur, vous auriez senti que la foi des sermens était un devoir bien plus sacré, bien plus recommandable à la probité, que les idées d'un faux honneur, qui n'a pour base qu'un préjugé. Sans doute on doit des sacrifices à l'opinion établie ; mais ce n'est que dans le cas où ils n'entraînent point la violation des véritables principes fondés sur l'humanité et la raison.

« C'était à vous, Monsieur, à rester fidèle à vos engagemens ; c'était à moi à refuser un sacrifice qui pouvait vous compromettre ; et ici vous m'avez véritablement offensée, en doutant de ma façon de penser. Vous deviez être convaincu que je ne consentirais jamais à une union devenue si préjudiciable à vos inté-

rêts. Aujourd'hui que ma situation est changée, vous me pressez de reprendre mes anciens engagemens. Je suis très-sensible à cette preuve de la continuation de votre estime, et je vous en remercie.

« Mais, Monsieur, celui qui m'a dédaignée ne peut plus réclamer un penchant dont il m'a prouvé qu'il faisait si peu de cas. Vous ne m'avez point assez aimé pour mériter que je vous fasse le sacrifice de ma liberté. Je vous prie donc de ne faire aucune démarche auprès de mon père ; elles seraient inutiles, et pourraient m'exposer à des instances de sa part qui ne produiraient d'autre effet que de m'affliger. Je vous avouerai, pour adoucir ce que mon refus pourrait avoir de trop rude, qu'au milieu des chagrins que vous m'avez fait éprouver, je ne vous ai point haï, et qu'en condamnant votre conduite,

j'ai rendu justice aux motifs qui l'ont dictée. Je dirai plus, vous ne m'êtes pas tout-à-fait indifférent. Mon cœur se souvient de vous avoir aimé ; mais mon parti est pris. Dès que mon père aura retrouvé quelque tranquillité, je lui demanderai de me faire recevoir dans un chapitre de chanoinesses. Je ne veux point priver ma sœur de la fortune qui lui était destinée. Un très-modique revenu, que son amitié sera charmée de me céder, suffira à mon bonheur, en m'assurant une liberté qui me paraît actuellement le plus précieux des biens. Jadis je pensais bien différemment. Alors je me croyais véritablement aimée. Entièrement détrompée, je n'ai plus qu'à jouir du retour de ma raison et de ma tranquillité. Si quelques circonstances me rapprochent de vous, Monsieur, je vous reverrai avec plaisir, comme un ami qui ne

portera point la peine d'anciens torts, effacés avec le sentiment qu'ils ont offensé. »

SOPHIE DE SAINT-OLMONT.

Je fus très-contente de moi, après avoir expliqué mes résolutions d'une manière aussi positive. Je sacrifie un établissement brillant, et ce qui est bien plus fort, un reste d'inclination à ce que je me dois à moi-même. M. d'Elmont est fort affligé ; il m'assure que tout ce qu'il voit de mon caractère, l'attache davantage. Il respectera mes ordres ; mais, puisque je ne m'y oppose pas, il cherchera les moyens d'être admis chez mon père : toute sa vie sera employée à tâcher de me faire changer de résolution ; il me restera fidèle ; toute autre femme, après m'avoir connue, lui paraît indigne de son attention. Tout cela est aimable ;

on ne l'entend point avec indifférence.

Mais, ma sœur, plus d'amour; j'y renonce, hélas! dans toute la fleur de la jeunesse. Je ne veux pas d'un sentiment qui égare la raison; je me voue à l'amitié, à la bienfaisance, à la douce pitié : ces sentimens remplissent l'ame, sans y porter le trouble. Plus d'amour, ma sœur, c'est une terrible résolution; on soupire en la formant, on soupire encore en y restant fidèle; mais cette victoire, une fois remportée, les jours coulent doucement et sans orage. Si les jouissances sont moins vives, elles sont égales et à l'abri des revers. Qu'est-ce qu'un bonheur dont la fin est inévitable, et qu'on est menacé de perdre à chaque instant? Et la vieillesse, cette époque terrible, où les regrets de n'être plus aimable et de ne pouvoir aimer, se font si cruellement sentir, n'apporte

point de changement à des plaisirs toujours paisibles. La vie a un cours égal, et l'âge arrive insensiblement, sans faire éprouver les secousses douloureuses du passage de la jeunesse à la vieillesse, qui rend tant de femmes malheureuses.

Ne me grondez point, ma sœur, de mes résolutions; elles sont toutes au profit de l'amitié, qui ne joue qu'un très-petit rôle dans un cœur où l'amour commande.

LETTRE LXXIV.

Julie à Sophie.

2 Mai.

Que dites-vous, ma chère Sophie ? vous me connaissez bien mal, si vous croyez me donner une marque d'amitié, en renonçant à la dot que mon père vous destine. Cette résolution me causerait le plus vif chagrin, si je n'espérais pas de vous en faire sentir l'injustice. Je ne reconnais plus en vous cette raison qui devait me servir de modèle. Vous voulez vous immoler à mon bonheur, j'en suis reconnaissante : mais est-ce d'après vos idées que vous devez juger de ce qui peut me rendre heureuse ? ou est-ce d'après les miennes ? Je vous le demande, seriez-vous contente que je fisse pour vous ce que vous voulez faire pour

moi ? Je hais cette générosité insensée, qui veut sacrifier aux autres sans consulter leurs desirs. Mais ce sont discours inutiles, mon père ni moi, n'y consentirons jamais. Ma pauvre sœur, à force de raison tu extravagues : prends-y garde, toute exagération tient de la passion ; et la manie de vouloir tout sacrifier à la raison, peut égarer comme une autre. Pourquoi rejeter M. d'Elmont que vous aimez encore, et qui, d'après votre aveu même, est un des hommes les plus aimables et les plus honnêtes qui existent ?

D'où vient refuser le bonheur qui vous est offert ? jeune, charmante et sensible, renoncer à l'amour, repousser le plus doux sentiment de la nature ! Parce que dans trente ans vous ne pourrez plus aimer, il faut, dès aujourd'hui, vous priver de ce plaisir, et vous faire vieille de peur de le devenir ! Ah ! ma pauvre

sœur, quelle fausse philosophie! Si ce sont-là les résultats de la sagesse, j'y renonce pour la vie.

Je préfère une seule rêverie, dont mon jeune ami est l'objet, à toutes ces froides spéculations qui vous contentent ; et folie pour folie, j'aime mieux celle du cœur qui fait tant de plaisir, que celle qui est enfantée par une triste raison qui contrarie la nature, et répand l'ennui et la monotonie sur toutes les heures de la vie. On n'existe que quand on aime, l'indifférence est la mort d'une ame sensible ; et je remercie chaque jour mon jeune ami, de m'avoir fait connaître la vie.

Je vous demande pardon comme à ma sœur aînée, d'oser vous contrarier. J'espère que M. d'Elmont vous ramènera à la vérité, et que j'aurai la satisfaction de vous voir heureuse.

Je m'ennuie toujours beaucoup

à Chelles; madame d'Amonville est insupportable. Je n'ai plus les mêmes raisons de la ménager ; mais mon caractère, assez ferme dans les choses essentielles, est très-faible dans les petits détails de la vie. S'il faut qu'il m'en coûte de mortifier un importun pour m'en défaire, je ne balance pas, je me sacrifie et me laisse excéder sans qu'il y paraisse.

Mademoiselle Bertaud est ma seule ressource, et c'en est une grande depuis que je lui ai ouvert mon cœur. N'ayant besoin que de me plaindre, sans lui demander aucun service, je ne pouvais, par ma confidence, compromettre ses devoirs de gouvernante. D'abord elle a voulu combattre mes sentimens : eh ! le croirais-tu, Sophie ? cette fille si sage était entrée dans les projets du prince D.... ; c'est par son moyen que les vers, les bou-

quets et le petit chien m'étaient parvenus d'une manière si mystérieuse. Je ne l'aurais jamais soupçonnée ; cependant cette bonne personne n'est pas aussi condamnable qu'on pourrait le croire, c'est par ignorance et par attachement qu'elle a commis cette faute : le titre de prince a flatté son oreille ; elle met de l'orgueil à me voir placée dans un haut rang. Cependant elle s'est refusée à tous les présens qu'on voulait lui faire, et ne s'est engagée qu'à favoriser l'envoi des bagatelles qui, dans la simplicité de son cœur, lui ont paru des galanteries très-innocentes.

Comme tout son desir est de me voir jouer un rôle considérable dans le monde, je suis parvenue à la ramener, en lui prouvant que le comte de Saint-Géran est d'aussi bonne maison que son rival, et elle a bien voulu sacrifier à mon inclination

le titre de prince qui lui tenait au cœur : depuis ce tems, nous sommes de fort bon accord.

Comme elle était malade pendant le séjour que mon jeune ami a fait à Chelles, j'ai cru prudent de lui taire cette malheureuse aventure : certainement elle ne m'eût pas trahie ; mais obligée de surveiller mes actions, pourquoi la mettre dans le cas d'avoir le moindre reproche à se faire, en ne disant pas tout à mon père.

Mais cette même aventure m'a mis dans un autre embarras bien plus grand encore, et qui m'a tourmentée pendant toute ma convalescence. Obligée de remplir ici un devoir fort peu agréable, mais dont je m'acquitte régulièrement au moins deux fois l'année, je me suis trouvée bien en peine de savoir comment je parlerais du séjour que mon jeune ami a fait auprès de moi, dans

un couvent, et déguisé en fille; cela est grave : non-seulement je l'ai souffert, mais j'y ai pris plaisir. C'est bien matière à s'accuser ; cependant mon aveu était un sujet de scandale, d'ailleurs c'était révéler les secrets d'un autre. Je ne savais comment faire ; je préparais des tournures pour adoucir la chose, et toujours ma conscience les rejetait comme des restrictions coupables : enfin, au moment d'entrer au confessionnal, je n'étais pas plus avancée que si je n'y avais pas pensé du tout. Il fallut bien pourtant se résoudre à commencer ; mon histoire était longue, et il était bien nécessaire de la reprendre dès l'origine, de parler de l'amitié que j'avais d'abord eue pour le comte, et des commencemens de notre amour. Les premiers mots ont eu de la peine à sortir; mais, après cela, je ne sais comment cela s'est fait, Sophie, je

me sentis tellement entraînée en parlant de mon jeune ami ; je me suis tant étendue sur les témoignages de son affection ; j'ai tant répété combien il était aimable, tendre, touchant, que celui qui m'écoutait en a perdu patience. — C'est assez, c'est assez, ma chère demoiselle, je vous défends de me parler davantage de ce jeune homme, à moins que, par malheur, il ne survînt quelque chose de nouveau. — Je m'excusai, il se radoucit. — Cela suffit, mon enfant, cela suffit, vous êtes sage, vous n'avez que des vues légitimes ; mais jusqu'au mariage, ne parlez point de ce jeune homme, n'y pensez plus, je vous l'ordonne ; ces idées ne valent rien pour les jeunes filles, elles vous détourneraient de ce que vous devez à Dieu. — Je me retirai fort confuse, et encore plus fâchée de n'avoir pu achever une confidence

nécessaire. Ce n'est pas ma faute, on n'a jamais voulu m'écouter : heureusement l'état de faiblesse où j'ai toujours été depuis, m'a donné les moyens de différer jusqu'à la Pentecôte, une action à laquelle on ne peut apporter trop de préparation et de pureté. Alors je verrai à trouver quelqu'un qui m'écoute ; peut-être aussi aurai-je alors moins de peine ; peut-être les circonstances rendront-elles moins difficiles un aveu . . . . Ah ! Sophie, quand on est libre de s'unir à ce qu'on aime, comment refuse-t-on de rendre légitime ce qui est si doux ! Songez-y, ma sœur, j'y ai bien pensé, moi, depuis le moment où j'ai été obligée d'examiner sérieusement ma conscience. Avec un amant, il faut prendre garde à tout, il n'y a pas une action entièrement innocente ; en vérité, tout est mal. Quand on est mariée, Sophie, tout est bien.

LETTRE LXXV.

La Marquise, à la comtesse de Valville.

15 Mai.

Enfin, ma chère comtesse, nous avons frappé le cœur de M. de Saint-Olmont de tant de côtés, qu'il a consenti à recevoir sa fille, et à lui pardonner. Demain je vais la chercher à Chelles, et j'en suis dans une joie que j'ai besoin de vous confier.

Depuis quelque tems, j'avais repris mes droits sur la confiance du baron. Oppressé par ses nouveaux chagrins, il m'a avoué les sujets de plainte qu'il avait contre sa femme; il en était encore plus affecté que de sa perte. Je suis entrée dans ses

idées ; j'ai pris part à ses peines : c'était l'occasion de lui parler des artifices qu'on avait employés pour perdre sa fille auprès de lui. Un peu honteux, il a bien fallu que, pour se justifier, il articulât les sujets de plainte qu'on lui a donnés contre elle. La manière dont cette femme interprétait les actions, les discours de sa belle-fille, m'a paru un prodige de fausseté et d'adresse, dont ma franchise ne revenait pas.

Comme les gens qui se plaisent à faire le mal sont dupes de leurs propres artifices ! Cette femme pouvait être heureuse en jouissant tranquillement de tout ce que la fortune lui avait accordé. Elle s'impose un travail pénible, un tourment continuel pour dominer seule dans le cœur de son mari ; elle se dévoue à la méchanceté ; elle éprouve les obstacles, les revers auxquels l'injustice expose. Son avarice insatiable

l'a conduite à la détresse qu'entraînent les mauvaises affaires; enfin, sa mort est la suite de sa mauvaise conduite.

Il semble, à voir agir les méchans, qu'ils reconnaissent que le bonheur n'est pas fait pour eux, qu'ils n'en sont pas dignes, car ils ne peuvent durer dans une situation heureuse; le mauvais génie qui les tourmente ne leur laisse point de repos jusqu'à ce qu'il les ait poussés dans l'abîme : il faut qu'ils deviennent les artisans de leur propre ruine. En vérité, la méchanceté est la plus grande de toutes les folies.

Mon étonnement a dû prouver à M. de Saint-Olmont à quel point on avait abusé de sa faiblesse. Quand j'ai vu qu'il ne se défendait plus que par un reste de honte d'avouer combien il avait été trompé, pour l'occuper d'un sentiment plus doux

je lui ai montré la dernière lettre que j'avais reçue de sa fille. Il la lut, et quand il fut à l'endroit où elle me prie avec instance d'employer tous les moyens qui seront en mon pouvoir pour cacher à son père les torts de sa femme, et qu'elle exprime le vœu de rester malheureuse plutôt que de lui voir un nouveau chagrin, il ne put s'empêcher de pleurer. Il a levé sur moi des yeux attendris et confus : les miens étaient supplians ; il s'est jeté dans mes bras. Voulez-vous, m'a-t-il dit, que nous partions demain matin pour Chelles ? Les transports de ma reconnaissance ont dissipé l'embarras du baron ; et voyant combien il nous rendait heureux, il a oublié les peines qu'il nous avait causées.

Je ne veux pas qu'il m'accompagne à Chelles : la première entrevue sera moins embarrassante

chez lui, et les choses retourneront plus vîte à l'ordre accoutumé. J'ai d'ailleurs écrit à Julie, pour la préparer ; elle est si faible, qu'il faut lui ménager même le bonheur !

Mon fils voulait me suivre au couvent ; ce voyage ne serait pas convenable, et il doit être assez content de l'état actuel de ses affaires, pour que je le refuse sans nulle pitié. J'espère, ma chère comtesse, vous présenter, cet été, ma charmante belle-fille.

LETTRE LXXVI.

La même à la même.

18 Mai.

Que la journée d'hier fut délicieuse, ma chère Emilie! vous seule manquiez à mon bonheur. Nous arrivâmes à Chelles à midi. Julie n'était pas reconnaissable, la joie des nouvelles qu'elle avait reçues lui avait presque rendu la santé. Ses caresses, sa reconnaissance, son bonheur d'avoir recouvré le cœur de son père, les sentimens qu'elle montrait, ceux qu'elle cachait, tout avait une expression si ravissante, qu'elle seule pourrait vous donner l'idée de ce qu'il m'est impossible de vous peindre. Cet enfant est un ange! je crois

en vérité qu'elle vaut mieux que mon fils ; je ne lui connais pas un défaut. Ses actions, son air, ses paroles sont toujours ce qu'il y a de mieux et de plus raisonnable pour chaque occasion. Douée d'une extrême sensibilité, jamais elle n'est hors de mesure ; rien d'exagéré, rien de faux, c'est la nature même, et c'est ce naturel que personne ne conserve, qui la rend un être à part, à qui nul autre ne ressemble.

Julie fit ses adieux aux dames, aux pensionnaires, aux sœurs converses ; par-tout j'entendis des louanges, des regrets et des bénédictions : nous étions pressées d'arriver chez M. de Saint-Olmont. Aux approches de la maison paternelle, Julie fut fort émue, elle tremblait. Arrivées au bas de l'escalier, nous fûmes obligées, Sophie et moi, de l'aider à monter. M. de St.-Olmont

vint à notre rencontre ; Julie se jeta à ses pieds avec une action si touchante, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Il la releva pour la presser contre son sein. — Ma fille, oublierez-vous !... — O mon père ! mon père, ne parlez pas d'oublier, je n'ai jamais senti que vos bontés !

Il ne pouvait se lasser de la regarder ; son changement, sa pâleur lui causèrent de l'inquiétude. — Ah ! ma fille, vous avez été plus malade qu'on ne me l'a dit. — Qu'importe, mon père, ma santé va reprendre avec mon bonheur.

Quand les premiers mouvemens de notre sensibilité furent changés dans une situation aussi douce, mais plus calme, le baron me dit avec un sourire qui lui rendait toute son ancienne physionomie : — Madame, il manque ici quelqu'un, dont la présence serait bien

nécessaire à notre commune satisfaction; permettez que je le fasse prier de venir passer la soirée avec nous. Julie rougit, et n'osant remercier son père, elle ne put s'empêcher de lever les yeux au ciel, comme pour lui rendre grace d'une chose qui lui causait tant de joie. Pour moi, que rien ne gênait, je remerciai M. de Saint-Olmont.

On envoya chercher mon fils, qui ne se fit point attendre. Son arrivée donna lieu à une nouvelle scène de joie et d'attendrissement. Le baron lui fit mille caresses, Julie n'était pas la moins satisfaite; mais la décence et la pudeur voilaient le plaisir qu'elle ne pouvait entièrement cacher. La soirée fut fort agréable, chacun était content, en proportion de ses sentimens. Le lendemain à midi, on m'annonça M. de Saint-Olmont; il me remercia avec beaucoup de sen-

sibilité de lui avoir rendu sa fille ; et puis il me dit avec quelque timidité : — Serez-vous assez bonne, Madame, pour oublier la faute que j'ai faite, de m'opposer au bonheur de Julie? Je ne croirai point que vous m'ayiez pardonné, si vous ne consentez pas que ma fille devienne la vôtre. — J'assurai le baron que je n'avais jamais cessé de désirer son alliance, et nous convînmes du mariage de nos enfans. Le baron me témoigna beaucoup de reconnaissance ; mais il me demanda avec instance que la célébration fût remise à la fin de son deuil, ne pouvant se résoudre à la joie d'une noce avant ce terme. Je consentis, et il fut résolu que jusque-là on ne parlerait de rien, pour éviter l'embarras des visites et des complimens ; mais que les deux familles se verraient journellement. Le soir, le baron vint souper chez

moi avec ses deux filles. Il embrassa mon fils fort tendrement et lui dit : Madame votre mère, Monsieur, a eu la bonté de me pardonner, et si vous n'avez point changé de sentiment, je vous donnerai ma fille. Mon fils était si transporté de son bonheur, qu'à peine pouvait-il parler; mais son émotion, son trouble, sa joie témoignaient sa reconnaissance bien mieux que n'auraient fait ses paroles. M. de Saint-Olmont prit la main de Julie, et la donnant à mon fils : Soyez heureux, mes enfans, et oubliez les chagrins que je vous ai causés en voyant le plaisir que je sens à les réparer. Je vous ennuierais, ma chère comtesse, si je m'étendais trop sur les détails de cette soirée, où l'amour, l'amitié et la reconnaissance animaient tous les discours. M. de Linval est parti pour son régiment, peu de jours après,

avoir obtenu une compagnie. Quoique nous l'aimions tous, aucun de nous n'est fâché de son absence, il gênerait notre sensibilité, et serait peut-être affligé du bonheur de mon fils; ce spectacle serait propre à renouveler une passion dont il se croit guéri.

Mon fils, quand il fut en liberté avec moi, murmura un peu du retard qu'on apportait à son bonheur. L'époque du mariage est fixée au 12 de juin, et il devrait être le 1er. de ce mois à son régiment. Il faudra demander un congé; ce qui m'embarrasse davantage, c'est la crainte que le commandeur ne soit instruit de mes projets avant la célébration du mariage. Vous connaissez sa sotte fierté, et les idées de grandeur qu'il a formées pour son neveu. Epouser une simple demoiselle lui paraîtrait une mésalliance. Je ne pouvais décemment

communiquer au baron mes appréhensions sur ce sujet; ainsi il ne me restait aucun motif raisonnable pour me refuser à sa juste prière. J'espère que le secret que nous sommes convenus de garder me mettra à couvert des tracasseries et des scènes que j'aurais à essuyer, si mon beau-frère était instruit. Heureusement il est à Malthe pour jusqu'à la fin de l'automne, et il conserve peu de commerce avec Paris. Bonsoir, ma chère comtesse, je vous embrasse.

LETTRE LXXVII.

La même à la même.

25 Mai.

Que c'est un charmant spectacle, ma chère Emilie, que celui de la joie de deux jeunes gens également aimables, et qui s'aiment éperdûment ! Mon fils est si amoureux, que je crains quelquefois qu'une passion si vive, dans un caractère naturellement paresseux, ne puisse être de longue durée. Julie se trouverait malheureuse réellement d'être un peu moins aimée. Il est bien difficile qu'avec une extrême délicatesse on puisse être toujours contente, au milieu même de tous les avantages qui satisfont une ame ordinaire.

J'ai cru voir une chose qui m'a

donné de l'inquiétude. Julie, qui aime infiniment sa sœur, qui se plaît à l'entendre louer, fut un soir fort mélancolique, parce que mon fils se récria sur sa jolie figure, avec beaucoup de vivacité. Quand nous fûmes seuls, je lui fis sentir, sans expliquer mes craintes, qu'un amant délicat ne devait montrer de l'enthousiasme que pour sa maîtresse; il en convint, et, quoiqu'elles soient toutes deux charmantes, ni son cœur, ni ses yeux ne peuvent mettre en balance la beauté des deux sœurs. Je pense comme lui; les agrémens de Julie me paraissent d'un ordre bien supérieur à ceux de sa compagne. Cependant, depuis ce jour-là, si mon fils s'asseoit auprès de Sophie, s'il lui parle, au moment Julie, sans se douter du motif qui la fait agir, l'appelle, cherche à le distraire de sa conversation, pour qu'il ne soit

occupé que d'elle. Si je ne me suis pas trompée, assurément Julie a grand tort d'être inquiète, du moins pour le présent, car mon fils ne voit qu'elle, ne pense qu'à elle; tout le tems que nous ne sommes pas chez le baron n'est employé qu'à parler de son amour; tout autre discours ne serait pas écouté, il ne fait aucune action qui ne soit pour les préparatifs de sa noce. Il me fait tourner la tête pour la corbeille; rien n'est d'assez bon goût pour être offert à sa maîtresse. Il passe toute la matinée à faire décorer l'appartement qu'il lui destine; j'ai beau lui représenter que ces soins feront connaître qu'il va se marier; que, passant notre vie chez le baron, il ne sera pas difficile de deviner qu'il s'agit de sa fille; qu'enfin nous avons à craindre le commandeur: tout est inutile; il faut qu'il extravague, il est

dans le délire, je ne suis pas fort capable de lui en imposer, car je ne suis guères plus sage que lui. Admirez, ma chère comtesse, comme le bonheur me suit, et convenez que j'ai bien fait de ne pas mourir.

J'ai obtenu un congé de six semaines pour mon fils; son régiment a changé de place; il est à deux lieues de chez vous. Tout s'arrange comme si mes vœux avaient la puissance d'ordonner ma destinée. Nous irons passer ces six semaines auprès de ma meilleure amie; alors, réunie à tout ce qui m'est cher, qui pourra se comparer à moi pour la félicité? Quelquefois je suis glorieuse de mon bonheur, comme d'autres le sont de leur naissance ou de leur fortune; mais heureusement cette sorte de gloire ne conduit point comme les autres à dédaigner ceux qui n'ont pas les

mêmes avantages ; au contraire, elle porte à les plaindre, à desirer de les associer à ces jouissances ; car c'est une supériorité dont le passage ne diminue rien de la propriété. Adieu, ma chère Emilie, je vous embrasse.

LETTRE LXXVIII.

La même à la même.

Jeudi au soir, 12 Juin.

Enfin, ma chère comtesse, je suis la plus heureuse des mères; mes enfans ont été unis ce matin, à midi. Que Julie était belle et touchante! sa figure a l'avantage particulier de se renouveler, par les différentes parures comme par les divers mouvemens qui animent son ame; le défaut de presque toutes les belles femmes, c'est d'être toujours belles de la même manière, ce qui fait qu'à la longue leur beauté ennuie. Les agrémens de ma fille, au contraire, sont toujours nouveaux; avec un costume grave, c'est la figure la plus noble; avec

une couronne de fleurs, c'est une jolie bergère; il semble même que l'expression de son visage se modèle sur l'air qui convient le mieux à chaque situation. Ce matin, vêtue de blanc, et n'ayant d'autre ornement sur ses beaux cheveux que le petit bouquet de fleur d'orange que portent les mariées, son air de modestie, de sentiment, de joie décente, la rendait précisément comme doit être une jeune mariée. Si Vanloo l'eût connue, c'est elle qu'il aurait voulu prendre pour modèle de son tableau.

Mon fils était transporté, et ne conservait point assez de gravité pour cette auguste cérémonie. L'église était remplie de monde, et quand Julie fit à son père la révérence d'usage pour demander son consentement, elle mit tant de grâce et de dignité dans cette

action, qu'il y eut un bruit d'applaudissement, qui ne fut arrêté que par le respect dû à la sainteté du lieu où nous étions.

Jusque-là tout allait à merveille, quand un grand tumulte qui se fit à la porte attira l'attention de tout le monde. Un homme, à la tête de cinq ou six furieux, cria d'une voix tonnante : Je mets empêchement au mariage. Heureusement les mots sacramentaux venaient d'être prononcés, et il n'était plus au pouvoir de personne de désunir les deux époux. Cet évènement excita un grand trouble dans toute l'assemblée, et mes enfans, qui, contre toute raison, craignirent d'être séparés, furent saisis d'épouvante. Julie, encore affaiblie par la maladie qu'elle a eue à Chelles, se trouva mal, et serait tombée, si son mari et un de nos parens ne l'eussent retenue; on la fit asseoir. L'in-

térêt, la curiosité, rassemblèrent la foule autour d'elle ; celui qui avait troublé la cérémonie se fit jour jusqu'à nous ; c'était mon indigne beau-frère. Il m'accabla de reproches, et dans la scène qu'il fit sur le mariage de mon fils, il dit tant de choses offensantes pour M. de Saint-Olmont, que celui-ci, animé par un juste ressentiment, le traita avec la hauteur convenable à un galant homme qui se voit outragé. La colère de mon beau-frère en fut encore enflammée; il ne se connaissait plus, et tira son épée ; les prêtres, les suisses, le peuple, indignés d'une profanation aussi scandaleuse, le prièrent de sortir. Il voulut résister ; il fut repoussé par la foule avec des menaces et des huées. Julie était pâle et tremblante ; mon fils était furieux, mais heureusement l'inquiétude où il était pour sa femme, partageait

assez son attention pour qu'il fût docile aux instances que je lui faisais de ne pas maltraiter son indigne oncle. Cependant tout le public montrait un grand intérêt pour notre situation ; on nous plaignait, on donnait mille louanges à Julie ; on disait que surement ce vieillard forcené enviait le bonheur de son neveu ; enfin le curé, par ses exhortations, parvint à rétablir le calme et le silence. Quoique nous fussions en fort mauvais état, il fallut rester pour entendre la messe ; une partie du peuple garda la porte pour s'opposer à une nouvelle entreprise du commandeur, s'il osait encore se présenter. Une scène si fâcheuse avait troublé notre joie ; je craignais que l'histoire qui en serait répandue dans le monde, ne jetât des doutes sur la naissance de ma belle-fille.

La pauvre enfant avait été si

affectée, qu'elle en était malade. Je la fis mettre au lit en arrivant, et nous restâmes auprès d'elle à la rassurer et à la consoler. Je fis de tendres excuses au baron de l'extravagance de mon parent ; l'après-midi j'envoyai deux de mes amis dans les maisons où on reçoit le plus de monde, pour qu'ils observassent comment on prenait notre histoire. Ils devaient, si on attaquait la naissance de M. de Saint-Olmont, assurer qu'il est un très-bon gentilhomme, et donner des renseignemens que je leur communiquai sur la vérité de ce fait. A leur retour, j'eus la satisfaction d'apprendre que toutes les opinions nous étaient favorables, que le commandeur passait pour un fou, et que j'étais regardée comme une excellente mère, d'avoir préféré le bonheur de mon fils à toute autre considération. Et quel besoin M. de

Saint-Géran avait-il de grandes alliances, avec le nom qu'il porte? J'étais véritablement sage d'avoir choisi une jeune personne charmante, dont je connaissais le caractère, au lieu de prendre au hasard une fille de grande maison, qui pouvait rendre mon fils malheureux. Quoique ce jugement soit fort raisonnable, je le dois bien moins à la justice qu'à la bienveillance qu'on a pour moi dans le monde, car il y a long-tems que j'ai remarqué qu'en toute affaire on juge les personnes bien plus que les choses.

J'oubliais de vous dire que le commandeur a eu l'audace de me faire demander cet après-midi; comme il ne s'était point nommé, je suis sortie pour voir qu'est-ce qui voulait me parler. Je l'ai reçu comme il le méritait, et suis restée dans une première pièce, sans lui

proposer de s'asseoir. Je tremblais que le baron ou mon fils ne survinssent, et l'ai prié de se retirer. Il a eu le tems de me dire qu'il était parti dès qu'il avait su la nouvelle du mariage de son neveu ; qu'il ne se consolerait jamais d'être arrivé trop tard ; qu'il le renonçait et le déshéritait ; qu'il ne nous reverrait jamais. J'ai répondu, en m'en allant, que je serais charmée de ne pas le revoir, qu'il n'était plus mon parent, que mon fils n'avait pas besoin de sa succession, et qu'elle rougirait des bienfaits d'un homme tel que lui. Je me flatte qu'il repartira tout de suite pour Malthe.

La soirée s'est passée fort gaiement ; le récit de nos amis avait tranquillisé tous les esprits sur les suites de notre aventure. A minuit, j'ai emmené mon fils, comme les autres ; ma belle-fille avait un peu de fièvre ; la scène de ce matin lui a

fait beaucoup de mal ; je n'ai pas voulu consentir qu'il la veillât, dans la crainte qu'il ne l'empêchât de dormir : et à moins que mademoiselle Bertaud, à qui j'ai donné les ordres les plus formels de rester auprès de son élève, ne me désobéisse, mon fils ne verra sa femme que demain matin, à l'heure où nous entrerons tous dans sa chambre. Je vous avoue, ma chère Emilie, que j'ai été charmée que les circonstances m'autorisassent à sauver le scandale d'une première nuit de noces. Vous me trouverez peut-être fort ridicule de parler ainsi d'un usage établi dans toutes les familles, même les plus sévères. Les opinions isolées ne sont pas toujours les plus mauvaises, et je crois que je n'ai point tort d'être étonnée et blessée, que dans une nation aussi policée, aussi délicate que la nôtre, on ait conservé une

coutume, qui non-seulement choque la décence, mais est encore très-dangereuse pour les mœurs à venir d'une jeune femme, qu'on fait passer tout d'un coup, de la réserve la plus sévère, à l'abandon le plus absolu. Quelle barrière à franchir pour la pudeur ! et celle-là, une fois franchie, les autres n'en demeurent-elles pas applanies ? Si la vertu n'a point à souffrir des entreprises d'un mari, la pudeur n'en est pas moins blessée que de celles d'un amant ; et, n'est-il pas affreux qu'une malheureuse mariée devienne l'objet des plaisanteries libres, et souvent obscènes, que ses oreilles chastes ne sont point accoutumées à entendre ? Pourquoi, dans une union sainte, qui devrait être enveloppée de tous les voiles de la décence, faut-il que chacun puisse porter son imagination sur un tems donné...? Tout cela est

horrible, et l'amour, qui ne vit que de mystère, en est aussi blessé que la modestie. Demain, à sa toilette, ma Julie jouira du plaisir d'être à nous, sans qu'aucun trouble se mêle à sa joie, et l'empêche de lever ses beaux yeux. Que j'ai vu de pauvres mariées, qui, le soir du mariage et le lendemain, excitaient toute ma pitié ! Ne vous moquez point de mes idées, ma chère comtesse, vous avez un trop bon esprit pour que l'empire de l'habitude décide de vos jugemens ; il est tard, je vous souhaite le bonsoir, et n'ai pas voulu me coucher avant de vous avoir rendu compte de notre journée.

(Les deux sœurs ayant resté plusieurs mois ensemble, leur comcerce de lettres est interrompu jusqu'au 1er. novembre de la même année.)

LETTRE LXXIX.

Julie à Sophie.

1er Novembre.

Que j'ai de regret, ma chère sœur, d'être séparée de vous. J'ai fait un grand sacrifice à mon père, en n'acceptant pas l'offre qu'il m'a faite de vous laisser venir avec nous ; mais il serait resté seul, et je suis entourée de ma nouvelle famille. Malgré les bontés que j'y éprouve, je sens l'absence de deux objets qui me sont bien chers ; car, en fait de sentiment, ce que je possède ne me console jamais de ce qui me manque. Quand il me faut tant de choses pour le bonheur, est-il possible, Sophie, qu'il soit pour vous si simple et si facile ?

A peine heureuse, au milieu de tous les biens qui doivent faire l'objet de mes desirs, croirai-je qu'il ne vous reste rien à désirer?

Je n'ose plus combattre la résolution de dévouer votre vie à mon père; c'est un trop grand bonheur pour lui, mais, d'un autre côté, ma chère sœur, je ne saurais voir sans chagrin l'établissement que vous refusez. Et pourquoi tyranniser vos sentimens, quand vous êtes la maîtresse de vous y livrer? Votre inclination pour M. d'Elmont vous tient plus au cœur que vous ne le croyez. Il vous aime, et peut-être donnez-vous beaucoup au ressentiment de sa faute, en ne croyant sacrifier qu'à la piété filiale. Sans doute M. d'Elmont a eu grand tort de sacrifier à un préjugé le bonheur de posséder une femme telle que Sophie; mais il est bien moins coupable que s'il eût été infidèle;

car, en amour, c'est l'infidélité qui est un crime irrémissible. Adieu, ma chère sœur, nous menons ici une vie fort douce. Ma belle-mère a une égalité d'humeur, qui fait qu'on est toujours en sécurité auprès d'elle ; tout ce qui m'entoure doit me rendre heureuse ; cependant tu me reprochais, dans les derniers tems que j'étais à Paris, de n'avoir pas l'air assez ravie de mon bonheur.

Comme les affaires de M. de Saint-Géran ont retardé notre voyage ici, on désire que nous rendions le tems qu'on a perdu. Bonsoir, ma chère Sophie.

LETTRE LXXX.

La même à la même.

20 Novembre.

La proximité où nous sommes de la mer, a engagé madame de Saint-Géran à m'y conduire ; dès que j'en ai témoigné le desir, le voyage a été résolu. Le déplacement, la dissipation qu'il entraîne, m'ont fait rester en silence plus long-tems que je ne voulais. Et puis, ma chère Sophie, pour la première fois de ma vie, je ne t'ai point introduite dans mon ame ; cette réserve me gêne : quand je ne dis pas tout à mon amie, je ne puis lui rien dire. Je crains ta sagesse et ma folie : d'ailleurs, je ne sais pas trop bien ce que je te cache ; ce n'est rien de réel, rien d'arrêté ; mais n'importe, il faut te parler.

Je finissais ma dernière lettre en disant que je devais me trouver heureuse. En effet, je possède tout ce qui doit faire la félicité : un mari que j'aime, et dont je suis aimée ; une belle-mère qui est ma compagne, mon amie, et dont le caractère ne laisse rien à désirer. Mais, le croirais-tu, ma Sophie, il m'arrive souvent, en considérant mon bonheur, de sentir mes larmes prêtes à couler, et mon cœur en proie à la mélancolie. Je me surprends regrettant des tems où je me croyais malheureuse. Cette journée de Chelles me rappelle de si doux souvenirs, que mon attention s'y attache malgré moi.

Comme j'étais aimée alors ! Sophie, ne crois pas que j'aie cessé de l'être. Oh ! non ; mais, ma sœur, quelle différence ! Cette soumission, ces transports auxquels il m'avait accoutumée ; il serait ridi-

cule de les attendre. Cet empire absolu que j'avais sur son ame, je n'ose plus l'essayer. Sans doute il souffrirait de m'avoir affligée ; mais, ma sœur, il n'a plus la peur de me déplaire : et moi, un mot de mécontentement me ferait trembler ; l'idée d'une froideur me mettrait au désespoir. Une froideur ! ah ! je ne m'y exposerai jamais. Il peut être tranquille, il n'aura pas à craindre que la vivacité de ma tendresse embarrasse la sienne ; elle est devenue craintive, réservée. C'est moi qui suis timide, Sophie ; et c'est lui qui, plein de confiance, jouit sans trouble du bonheur que je puis lui donner.

Quand je me rappelle ces innocentes marques d'affection, ces légères caresses qu'il sollicitait avec tant d'ardeur, que je refusais avec tant de peine ! combien je me sentais heureuse en pensant au jour où

je pourrais lui permettre de les obtenir ! Elles étaient, elles seraient encore pour moi le charme de l'amour : pour lui, elles n'en étaient que la preuve ; et c'est à moi actuellement que ces preuves de sa tendresse deviendraient nécessaires. Un regard, un mot en passant, une caresse dérobée porteraient la joie dans mon ame, mon bonheur serait de les épier ; le soin de les dérober aux regards de ce qui nous entoure ferait encore l'occupation de ma vie. Mais lui, combien d'autres choses l'occupent ! Quelquefois, indignée de ses distractions, je cède au dépit, je veux témoigner de la froideur, Sophie, il ne s'en aperçoit seulement pas ; et cette colère, qui n'a affligé que moi, redouble l'amertume dont mon ame a besoin de se nourrir.

Ai-je tort ? croirais-tu que ce M. de Saint-Géran, qui sacrifiait des jour-

nées entières pour épier l'occasion de me voir quelques minutes, et qui ne comptait que ces momens-là dans l'emploi de sa vie, maintenant me laisse des jours entiers, pour courir après un lièvre ou une perdrix. Que ce plaisir est ridicule, et que les suites en sont ennuyeuses ! Souvent le comte s'endort le soir auprès de trois femmes aimables. J'en suis honteuse pour lui ; et cela me jette dans de telles impatiences, qu'alors, en feignant d'être mal-adroite, je jette par terre tout ce qui peut faire beaucoup de bruit : encore je n'ose dire que je suis fâchée. Eh ! quelle peine de cacher un sentiment à celui qui était naguère mon jeune ami. Cependant, quand cela arrive, je ne puis m'empêcher d'être plus froide : eh ! quel martyr de ne pouvoir s'expliquer ! Ah ! où est le tems où je me plaignais tout à mon aise, dès qu'on

n'agissait pas à ma fantaisie ? Dès qu'on réserve quelque chose, l'ame n'est plus tout entière à ce qu'on aime ; il est un autre, il n'est plus soi-même.

Je hais la chasse, c'est un amusement cruel. J'en parle comme d'un crime ; et M. le comte, loin de rentrer en lui-même, ne fait que rire de mes exagérations. D'ailleurs, il faut l'avouer, cet être si parfait quand il ne songeait qu'à plaire, n'est point exempt de défaut, et il n'en fait nul mystère. Quoique doux, il est entêté, et même opiniâtre. La plupart de ses goûts ne sont que des fantaisies. Il est paresseux et insouciant pour tout ce qui ne le passionne pas, et tous ses sentimens ont peu de durée.

J'entends d'ici ma sœur qui, avec un air mécontent, me dit : Julie, est-il possible que déjà vous n'aimiez plus le mari que vous avez

choisi ? Pardonnez-moi, ma sœur, je l'aime plus que jamais, et voilà ce qui me tourmente. Sans doute je lui suis chère : mais pourquoi ne m'aime-t-il plus de la même manière ? Hélas ! je le vois, il n'est point de bonheur sur la terre. La délicatesse, source de tous les plaisirs, ne cause que des tourmens, quand elle n'est pas au même degré entre des ames qui sont unies. Alors on ne vous répond pas, on ne vous entend même pas ; et une perfection de tact dans le sentiment, n'est plus regardée que comme une subtilité d'esprit, ou une bizarrerie. Adieu, Sophie, je suis triste ; j'aurais besoin de ta raison : si elle m'impatiente quelquefois, elle me console souvent.

LETTRE LXXXI.

Sophie à Julie.

25 Novembre.

Vous ressemblez, ma chère sœur, à un enfant qui pleurerait, en automne, de ne plus avoir les fleurs du printems.

Comment, avec autant d'esprit, n'avez-vous pas prévu d'avance que l'amour content ne pouvait plus avoir la même physionomie que l'amour qui désire, et dont le sort est encore incertain? Mais, Julie, de quoi vous plaignez-vous donc? Quoi! vous êtes unie pour toujours à celui que vous aimez, rien que la mort ne peut vous en séparer; vous habitez sous le même toît, vous pouvez le voir à toute heure; et la sécurité qui naît de cette douce assurance, ne compense-t-elle pas, avec

avantage, les transports et les soumissions d'un amant dont vous faites tant de cas ?

Quels sont donc ces soins que vous regrettez ? Ah ! Julie, cette douce familiarité qui confond, pour ainsi dire, vos deux existences, qui vous rend communs tous les détails de la vie, ne porte-t-elle donc pas dans votre ame, une habitude de joie bien préférable à ces émotions passagères d'un amour toujours inquiet et troublé ? Ma sœur, que vous faut-il donc pour être heureuse ?

Ne me parlez plus, Julie, des sentimens que vous me supposez pour M. d'Elmont. Sans doute son amitié m'est précieuse, elle entre dans mes plans, peut-être même y est-elle nécessaire ; mais elle me suffit. Je le lui ai dit ; je l'ai dit à mon père, en lui annonçant ma résolution de vivre pour lui. Elle l'a attendri, il a voulu la combattre ;

mais voyant avec quelle vivacité je m'exprimais sur ce sujet, il a souri et s'est tû.

Ma chère Julie, il m'a toujours paru dans l'ordre, qu'un père qui a plusieurs enfans, en trouve au moins un qui se consacre à soigner son existence et à consoler sa vieillesse, enfin qui soit son bien dont il puisse disposer à tous les momens, pour son utilité ou son agrément.

J'embrasse la belle destinée de consacrer tous les momens de mon existence à celui qui m'a donné la vie ; n'est-il pas juste d'employer pour lui, ce que je tiens de lui. Les devoirs de la piété filiale me plaisent, ils sont selon mon cœur. J'ai été privée si long-temps du bonheur de les remplir.

Il est convenu que j'entrerai dans un chapitre, c'est l'état qui me convient le mieux ; et, comme

je n'ai point besoin des ressources qu'il offre aux demoiselles sans fortune, je serai chanoinesse d'honneur, et point obligée à la résidence. Ce titre suffira pour me donner, dans le monde, la liberté d'une femme mariée.

Mon père voulait me faire le même sort qu'il vient de vous assurer en vous mariant; cela me serait inutile. Avec douze mille livres de rente, n'étant obligée à rien, je serai fort riche.

Ne me dites pas un mot sur cet arrangement, ma chère Julie, il est raisonnable; et dans celui-là, du moins, vous ne verrez ni exagération, ni sacrifice.

M. d'Elmont ne pourra douter du motif de mon refus, une fortune médiocre met ma délicatesse à l'abri; et je jouirai, pour les enfans de ma Julie, d'une fortune que j'eusse possédée avec indifférence.

LETTRE LXXXII.

Julie à Sophie.

2 Décembre.

N'EN parlons plus, ma chère Sophie ; quand on veut le bonheur des gens, il ne faut pas commencer par les tourmenter pour les ramener à notre avis. Si j'ai bien jugé de l'état de ton cœur, M. d'Elmont saura bien mieux que moi te persuader qu'il faut remplir ses vœux ; et dans l'état que tu embrasses, on reste libre de changer d'avis. — Pour l'article de votre fortune, c'est avec mon père que je le traiterai.

Vous avez raison, ma chère sœur, tout ce que vous me dites est juste ; mais j'ai beau en convenir, mon sentiment ne se soumet point à cette

vérité. Malgré moi, j'ai le cœur affligé de n'être plus aimée comme je l'étais, et mille fois le jour je me sens blessée et attristée de tout ce que je vois; son attachement pour moi ressemble à l'indifférence en comparaison de ce qu'il était. Et qu'est-ce que l'amitié? Je ne puis souffrir qu'il ait de l'amitié pour moi, je la déteste quand elle succède à l'amour. Encore, je n'ose me plaindre à personne, car aux yeux de tout le monde le comte paraît un mari très-aimable.

Figures-toi, ma chère Sophie, entre une infinité d'autres marques d'indifférence, que le comte n'a pas la moindre jalousie. Assurément je serais offensée qu'il formât le moindre soupçon sur ma fidélité; mais, comment ne pas craindre qu'un autre que lui ne me paraisse aimable? cela est révoltant. Il y a, dans cette sécurité, bien de l'amour-

propre ou bien de l'insouciance.

Le prince D*** et son frère, qui sont dans ce voisinage, sont venus me faire une visite; j'ai vu que je n'étais point indifférente au premier, et que le second m'aimait encore; mon mari ne s'en est seulement pas aperçu. Il les a engagés à des parties de chasse; et quand il a vu que le chevalier préférait de rester avec nous, il n'en est pas moins demeuré cinq heures à courir les champs. Quelle différence! et moi, ma sœur, je t'avoue à ma honte, que je ne puis voir M. de Saint-Géran regarder ou louer une femme, sans en ressentir de l'émotion et du dépit; je n'étais même pas à mon aise quand je le voyais prendre trop de goût à ta conversation. Enfin, ma chère Sophie, j'ai les peines de l'amour et je n'en ai plus les plaisirs. Pourquoi faut-il qu'un état si délicieux ne puisse

être durable, et que mon cœur seul ait conservé les mêmes sentimens? Jamais je ne supporterai que le comte ne soit plus amoureux; je donnerais ma vie pour le voir un jour comme il était à Chelles. Mon chagrin, ma mélancolie, prennent sur ma santé et sur mon caractère; je suis rêveuse, je ne suis plus aimable : hélas! ce n'est pas le moyen d'être aimée; nos passions nous font toujours agir contre nos intérêts. Adieu, ma sœur, j'espère vous revoir dans huit ou dix jours: ma belle-mère a reçu des lettres de Paris qui abrégeront son séjour ici. Je crains de retourner au milieu du monde; M. de Saint-Géran aura bien plus d'occasion encore de s'éloigner de moi, qu'il n'en trouve à la campagne.

L'autre jour, forcée par mes souvenirs, je l'appelai mon jeune ami. A ce nom, il eut l'air de se ré-

veiller, et courut à moi avec empressement. En le voyant si vif, si charmant, tel enfin que je l'ai vu autrefois, tant de souvenirs se pressèrent sur mon cœur que je ne pus retenir mes larmes. Etonné, troublé, il me demanda avec inquiétude le sujet de mon chagrin. Qu'il était tendre ! que j'étais heureuse ! mes craintes s'évanouissaient, j'allais tout lui dire. Quelqu'un est entré, je me suis efforcée de paraître calme, il m'a cru consolée ; et me quittant avec un sourire, il prit un fusil pour aller courir, comme à son ordinaire, dans le bois, et je suis rentrée dans mon cabinet pour pleurer.

(Les deux sœurs ayant été réunies pendant plusieurs mois, la correspondance est interrompue. Sophie, malgré la résistance de sa sœur, a déterminé son père à as-

surer à Julie la plus grande partie de sa fortune. M. d'Elmont a vivement approuvé cet arrangement, et son approbation lui a valu un redoublement de confiance de la part de Sophie. Sans cesse occupé à partager avec elle les soins touchans qu'elle rend à son père, M. d'Elmont est devenu presque aussi nécessaire au baron que sa fille elle-même, et Sophie ne lui a pas caché combien cette conduite augmentait son amitié. Cependant, qui le croirait! la douceur de cette innocente union paraît prête à s'altérer. M. d'Elmont se plaint quelquefois, quelquefois c'est Sophie qui croit avoir à se plaindre. Dernièrement on l'a vu lui parler d'un air sévère, rougir en lui parlant, et pour la première fois, craindre qu'on n'entendît une conversation qui paraissait l'agiter beaucoup. Elle est ensuite demeurée rêveuse, elle rougit da-

vantage quand M. d'Elmont l'approche, et alors le baron sourit en les regardant. Cependant Sophie a pardonné, mais on craint que ce ne soit pas pour long-tems, on est persuadé qu'une nouvelle querelle la déterminerait à éloigner M. d'Elmont ou à l'épouser ; et on ne croit pas qu'elle l'éloigne.

Pendant un petit séjour qu'elle a fait à la campagne, chez une de ses amies, elle a reçu de sa sœur la lettre suivante.

LETTRE LXXXIII.

La même à la même.

15 Septembre.

Monsieur de Linval est arrivé, ma chère Sophie, mon père l'a reçu comme son propre fils. La présence de mon mari semblait l'embarrasser un peu, les caresses qu'il en a reçues ont bientôt fait disparaître sa timidité. Depuis qu'il est à son aise avec nous, je le trouve très-aimable, il me paraît guéri de sa passion, mais il conserve beaucoup de tendresse pour moi, et ce sera un très-aimable ami, je l'ai adopté pour mon frère, il est celui de Sophie. Ma grossesse me cause toutes sortes d'incommodités, les soins du comte m'en con-

solent ; je suis plus contente de lui ; cependant tout cela ressemble trop à l'amitié. Adieu, ma chère Sophie, on me défend d'écrire longtems. Quand vous reverrai-je !

Trois semaines après avoir écrit cette lettre, Julie est accouchée d'une fille. Le baron, obligé peu de jours après les couches de sa fille, de partir pour une affaire indispensable qui l'appelait dans une de ses terres, a emmené Sophie, et M. d'Elmont a obtenu d'être du voyage. On profite de cette absence du baron pour arranger un nouvel appartement dans sa maison, et faire quelques changemens à celui de Sophie.

Pendant ce voyage, elle a reçu de sa sœur la lettre suivante, qui est la dernière de leur correspondance.

LETTRE LXXXIV.

Julie à Sophie.

10 Novembre.

On me permet enfin de vous écrire, ma Sophie, de faire partager à ma meilleure amie le sentiment d'un bonheur qui a renouvelé toute mon existence. Je suis mère, Sophie, je me le répète à chaque instant du jour, sans pouvoir épuiser la joie dont ce titre si cher a pénétré mon ame. Que j'ai vîte oublié mes souffrances, elles ont eu de si douces consolations! Comme le comte s'y est montré sensible! Tu n'y étais pas Sophie, tu n'as pas vu avec quel intérêt il ressentait mes douleurs, avec quelle bonté il supportait mes impatiences, avec quelle douceur

il ranimait mon courage ; ce n'était plus mon jeune ami, c'était l'ami, le soutien, le protecteur de sa femme. Et depuis, tu l'as vu me soigner, tu l'as vu les yeux attachés sur sa fille, sur moi, partager mes transports au moment où, pour la première fois, j'ai senti les lèvres de cet enfant chéri presser le sein qui doit le nourrir. Tu as vu combien j'étais heureuse; eh bien ! Sophie, je le suis à présent cent fois davantage. De quoi pouvais-je me plaindre ? Ces émotions passagères, ces enfantillages d'amour que je regrettais, qu'étaient-ils auprès de cette joie infinie qui inonde mon cœur quand je le vois debout devant moi contempler, avec attendrissement, sa femme allaitant sa fille. Dix fois le jour il entre chez moi, il court au berceau de sa petite Sophie; c'est-là qu'il me trouvera toujours : toujours il nous cherchera ensemble, et quelle

que soit celle à qui s'adresseront ses premiers regards, ah! je n'en serai pas jalouse. Qu'aura-t-il besoin de me parler de son amour, il me parlera de sa fille : cette pensée commune, ce sentiment qui unira tous les instans de notre existence, est désormais le lien le plus cher, le plus fort qui puisse m'unir à lui. C'est un grand bien que l'amour, Sophie, mais l'amour resserré par les nœuds de la paternité, c'est un bonheur inconcevable. Etre sûre de jouir dans son enfant de tout l'amour qu'on a pour le père, ah! Sophie, que je suis heureuse ; sois-le comme moi, pour qu'il ne manque plus rien à ma félicité.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

SOUVENIRS D'UN HOMME DE COUR, ou *Mémoires d'un ancien Page;* contenant des anecdotes secrètes sur Louis XV et quelques-uns de ses ministres, sur les femmes, les mœurs, etc., etc.; suivis de notes historiques, critiques, littéraires; écrits en 1788, par ****. 2 vol. in-8°, sur pap. superfin, caractères neufs, 10 f.

TABLEAU *du Climat et du Sol des Etats-Unis d'Amérique;* suivi d'éclaircissemens sur la Floride, sur la colonie française au Scioto, sur quelques colonies canadiennes et sur les sauvages; par *C. F. Volney.* 2 v. in-8.°, ornés de cart. et vues, 9 f.

—Le même, 2 v. in-4.°, fig. color., 18 f.—*Id.*, pap. vél., 30

LETTRES ATHENIENNES, ou Correspondance d'un agent du roi de Perse, à Athènes, pendant la guerre du Peloponèse; traduites de l'anglais par A. L. *Villeterque;* nouv. édit., 4 v. in-12, ornés de douze portraits et d'une belle carte de la Grèce, grav. par *Tardieu*, revue par M. *Buache*, 12 f.

Il reste quelques exemplaires de l'édition in-8.° 3 v. port. 18

— *Idem*, papier vélin superfin d'Annonay, 36

VOYAGE *à l'île de Ceylan*, fait dans les années 1797 à 1800, contenant l'histoire, la géographie et la description des mœurs des habitans, ainsi que celle des productions naturelles du pays; par *Robert Percival;* suivi de la Relation d'une ambassade envoyée en 1800, au roi de Candy. Trad. de l'anglais par *P. F. Henry.* Deux vol. in-8.° ornés de cartes, 10 f.

Idem, pap. vél. 20

VOYAGES *de Frédéric Hornemann, dans l'Afrique septentrionale;* suivi d'Eclaircissemens sur la géographie de l'Afrique, par le major Rennell. Traduit de l'anglais, par ***, et augmenté de notes et d'un *Mémoire* sur les Oasis, par L. Langlès. Deux vol. in-8.° ornés de cartes gravées par B. Tardieu, sous la direction de M. Buache, 9 fr.

Idem, pap. vélin d'Annonay, 18

MELANGES DE LITTERATURE; par J. B. A. *Suard*, secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut; 5 vol. in-8.°, sur carré fin, 21 f.

Idem papier vélin d'Annonay, 42

Les tomes IV et V, qui viennent de paraître, 9 f. Pap. vél. 18

DESCRIPTION *historique et géographique de l'Indostan*, par J. Rennell; traduit de l'anglais sur la 7.e édit.; avec des Mélanges historiques et statistiques sur les dernières connaissances acquises sur l'Inde, par J. Castéra, 3 vol. in-8.°; atlas in-4.°, de 11 cart., 21 f.—*Id.*, pap. vél. grand-raisin, 42 f.

La grande Carte de l'Inde, en 4 feuilles, séparément, 12

VOYAGE EN HONGRIE, précédé d'une description de la ville de Vienne et des jardins impériaux de Schœnbrun, publié à Londres en 1797, par *Robert Townson;* traduit de l'angl. par *Cantwel.* Trois vol. in-8.°, ornés de la carte générale de la Hongrie, et de 18 planches gravées en taille-douce, 15 f.

Idem, papier vélin, 30

VOYAGE *à la Louisiane* et sur le continent de l'Amérique septentrionale, fait dans les années 1794 à 1798, contenant

un Tableau historique de la Louisiane, etc.; par B*** D***
1 vol. in-8.°, orné d'une belle carte, 5 f.
HELIOGABALE, ou esquisse morale de la dissolution romaine sous les Empereurs, 1 gros vol. in-8.° orné d'une belle gravure dessinée par *Guérin*, 6 f. *id.* vélin, 12 f.
VOYAGE DE LA TROADE, fait dans les années 1786 et 1787, par J. B. Lechevalier; troisième édition, considérablement augmentée. Trois vol. in-8.°, ornés d'un Atlas de 37 planches gravées par les premiers artistes, 25 f.
Papier grand-raisin, belles épreuves, 35
Pap. double, façon Hollande, 1.res épreuves, cartonnés, 40
Papier grand-raisin double superfin vélin, fig. avant la lettre, cartonnés à la *Bradel*, 66
VOYAGE *de la Propontide et du Pont-Euxin*, avec la carte générale de ces deux mers, etc. etc; par le même. Deux vol. in-8° 9 f. Pap. vél. 15 f. *Idem*, avec les cartes enlum. 21 f.
VOYAGES *d'Alexandre Mackenzie*, dans l'intérieur del'Amérique septentrionale, faits en 1789, 1792 et 1793, à la mer Glaciale, et à l'Océan Pacifique; avec un Tableau du commerce des pelleteries dans le Canada; traduits de l'anglais par J. CASTÉRA, avec des notes du vice-amiral Bougainville. Trois forts vol. in-8.° ornés de cartes et portraits revues par M. *Buache*, 16 f. *Idem*, papier vélin d'Annonay, 32 f.
—Le même ouvrage, en *anglais*, 2 v. in-8.° cartes et portrait, 16
VOYAGE *à la côte occidentale d'Afrique*, fait dans les années 1786 et 1787; contenant la description du Congo; suivi d'un voyage au cap de Bonne-Espérance, par *L. Degrandpré*. Deux vol. in-8.° ornés de 11 superbes figures, cartes, et du plan du cap de Bonne-Espérance, 12 f.
Pap. vélin, fig. avant la lettre, et les grav. en atlas in-4.° 24
VOYAGE *dans l'Inde et au Bengale*, fait dans les année 1789 et 1790, contenant la description des îles Séchelles et de Trinquemalay, etc.; suivi d'un Voyage dans la mer Rouge; par le même. Deux vol. in-8.° ornés de sept belles grav., dont la vue de Calcutta et le plan de la citadelle du côté du Gange, 10 f.
Pap. vél., fig. avant la lettre, et les grav. en atlas, in-4.° 24
VOYAGE *dans la partie méridionale de l'Afrique*, fait en 1797 et 1798, par *John Barrow*, contenant des observations sur la géologie, l'histoire naturelle de ce continent, etc.; traduit de l'angl. par le même, avec des notes. Deux vol. in-8.° orné d'une très-belle carte d'Afrique, 10 f. Pap. vélin, 20 fr.
VOYAGES *Physiques et Lythologiques dans la Campanie*; suivis d'un Mémoire sur la Constitution physique de Rome, etc. etc.; par *Scipion Breislak*; traduits par le général *Pommereuil*. Deux vol. in-8 ° ornés de 6 belles cartes enluminées, 12 f.
Il a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin, 24
NOUVEAU VOYAGE *dans la haute et basse Egypte, en Syrie, et dans le Darfour*, contrée où aucun Européen n'avait encore pénétré, etc.; fait depuis 1792 jusqu'en 1793, par G. W. Browne; traduit de l'anglais sur la seconde édition, par *J. Castéra*. Deux vol. in-8.° ornés de cartes, vues, plans, etc. Prix: pap. ord. 12 f. — Pap. fin, 17 f. — Pap. vélin, 24 f.

VOYAGE *dans l'intérieur de l'Afrique,* fait en 1795, 1796 et 1797, par M. Mungo-Park, traduit de l'anglais par *J. Castéra.* Deux vol. in-8.° ornés de cartes, 12 f.
HISTOIRE *civile et commerciale des Indes occidentales,* depuis leur découverte par Cristophe Colomb jusqu'à nos jours; trad. de l'ang. de *Bryan Edwards.* Un vol. in-8.° orné d'une belle carte; seconde édition, augmentée de l'Histoire de Saint-Domingue, depuis l'expédition des Français dans cette Colonie, jusqu'à la mort du général Leclerc, 6 f.
FAUNE PARISIENNE, ou histoire abrégée des Insectes, d'après la méthode de Fabricius, contenant la description d'un grand nombre d'espèces et de genres nouveaux; précédée d'un discours renfermant un abrégé d'Entomologie; par C. A. WALCKENAER. Deux gros vol. in-8° planches, 12 f.
TABLEAU *des Aranéides,* par le même, 1 v. in-8° fig. 5
LE VALET DU FERMIER, par Robert Bloomfield; trad. de l'anglais. Un vol. in-12, orné de 10 jolies grav., 2 f. 50 c.
Idem, papier vélin d'Annonay, 5 f.
LES ABDERITES, ouvrage historique et critique, par *Wiéland;* suivis de la Salamandre et la Statue, *du même auteur;* 3 vol. in-8° 9 fr. — Papier vélin d'Annonay, 18 f.
VIE *Polémique de Voltaire,* et histoire de ses proscriptions; suivie des pièces justificatives, par G*** Y; 1 vol. in-8.°, 4 f.
— *Idem,* papier vélin, 8
SOIRÉES DE FERNEY, ou Confidences de Voltaire, recueillies par un ami de ce grand homme, et publiées par [illegible]***x. 1 vol. in-8.° 3 f. — *Idem,* papier vélin, 6 f.
EUGENIE, avec cette épigraphe: « Je veux te montrer le bonheur réservé à la vertu »; par C. A. W. 1 v. in-12, 1 f. 50 c.
ORMAND ET ANGÉLA, ou le Danger du Mystère, *roman original;* par Mlle D. DE C.... 4 vol. in-12, fig. 7 fr. 50 c.
NARCISSE *ou le Château d'Arabit,* par le même, 3 v. fig. 5 f.
MAURICE, *ou la maison de Nantes,* roman, par J*** D*** 3 vol. in-12, 5 f.
JULIE DE SAINT-OLMONT, *ou les premières illusions de l'amour,* roman français, par Madame ****; 3 vol. in-12, 5 f.
ELMONDE, ou la Fille de l'Hospice, par *Ducray-Duminil.* 5 vol. in-12, ornés de jolies gravures, 10 f.
LUCIE OSMOND, ou le danger des Romans, 1 v. fig. 2
BELMOUR, roman, traduit de l'anglais, 2 v. in-12, 3
LADOUSKI ET FLORISKA, ou les Mines de Cracovie, roman polonais, par L*** 4 vol. in-12, 6 f.
CONSTANTINE, ou le danger des préventions maternelles, par M. L. J. A. 3 gros vol. in-12, fig. 6 f.
ETAT *de situation des finances de l'Angleterre et de la banque de Londres,* au 24 juin 1802; par *de Guer,* in-4.° 1 f. 50 c.
ABREGE *de l'Histoire d'Angleterre,* depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'à l'expédition d'Egypte par les Français, etc.; par *Goldsmith.* Deux vol. in-12, 36 port. Trad. de l'angl. par *P. F. Henry,* 5 f. — *Idem,* papier vélin, [illegible] f.
LA FILLE DU HAMEAU, par l'auteur des Enfans de l'Abbaye, nouv. édit. 4 v. in-18, fig. traduit de l'ang. [illegible] f.



